vi ce versa

Montréal
Septembre
Octobre 1990

$5

ENVIRONNEMENT
APOCALYPSE INC.

AMÉNAGER LA SOLIDARITÉ
PIERRE DANSEREAU

LA PENSÉE COMPLEXE
EDGAR MORIN

ENVIRONMENTAL HYSTERIA
TOM SHIVELY

COMME À TCHERNOBYL
PAUL CHAMBERLAND

PER UNA ECOLOGIA MINIMA
NICOLA LICCIARDELLO

FRANCE: 55F – BELGIQUE: 200F – SUISSE: 8F – ITALIA: 7000 LIRE – USA: $5

UN CHEF-D'OEUVRE EN LIBERTÉ.

Ford

LA QUALITÉ PASSE AVANT TOUT.

P.N.Q.L.56168-2/4/92 2 x1

5 **Éditorial**

ENVIRONNEMENT: APOCALYPSE INC.

6 **Aménager la solidarité: Environnement 2000**
Pierre Dansereau

10 **Le développement scientifique et technique: libération de l'homme ou cataclysme naturel?**
Bernard Charbonneau

12 **Nature et liberté: le combat solitaire de Bernard Charbonneau**
Christian Roy

16 **Environmental Hysteria**
Tom Shively

19 **Qui veut de l'Apocalypse? Entretien avec Edgar Morin**
Bernard Lévy

21 **Introduction à la pensée complexe**
Edgar Morin

23 **Comme à Tchernobyl**
Paul Chamberland

26 **Qu'est-ce que l'éthique écologique?**
Yves Vaillancourt

28 **Discovering the eco-ism within**
Domenico D'Alessandro

32 **La Baie James: avant tout un défi politique**
J.P. Waaub

35 **Per una ecologica minima**
Nicola Licciardello

39 **Art and Environment**
John Grande

42 **LE VICE INTELLIGENT**

CINÉMA

44 **Un entretien avec Heinz Weinmann «Cinéma de l'imaginaire québécois»**
Anna Gural-Migdal

SOCIÉTÉ

48 **La ligne de partage Imaginaire, féminisme et psychanalyse**
Fulvio Caccia

ESPACES ET SIGNES DU THÉÂTRE

54 **Théâtre toujours recommencé**
Wladimir Krysinski

BANDE DESSINÉE

56 **Vittogatto**
Vittorio

LIVRES

58 **Livres en capsules**

L'illustration de la couverture est l'oeuvre de Pierre Pratt

ENVIRONNEMENT: APOCALYPSE INC.

Les auteurs du dossier

Pierre Dansereau, né à Montréal (1911). Docteur ès sciences de l'Université de Genève (1939). Professeur aux universités de Montréal, du Michigan, de Columbia, du Québec à Montréal, chercheur aux jardins botaniques de Montréal, de Rio de Janeiro, de New York, au Carnegie Institution of Washington, à la Commission économique de l'Amérique Latine (Nations-Unies, Mexico). Auteur de nombreuses contributions scientifiques et de plusieurs livres, dont *Biogeography: an ecological perspective* (1957), *La terre des hommes et le paysage intérieur* (1973), *Harmony and disorder in the Canadian environment* (1975), *Les dimensions écologiques de l'espace urbain* (1987), *Perspective interdisciplinaire sur les processus de production-investissement-contrôle dans l'environnement* (1989).

Yves Vaillancourt, politicologue, à l'emploi de l'Association québécoise de lutte contre les pluies acides. Écrivain, auteur d'un recueil de nouvelles *Un certain été*. Prépare un *Traité d'éthique écologique*, avec José Prades, à paraître aux Éditions Paulines.

Christian Roy, germaniste de formation, prépare une thèse de doctorat en histoire à l'Université McGill de Montréal sur les origines du personnalisme français.

Bernard Charbonneau, pionnier de la lutte écologique en France, a poursuivi depuis plus de 60 ans dans sa natale Aquitaine une réflexion à maints égards prophétique sur la Grande Mue de l'espèce humaine, affranchie de la Nature au péril de la sienne.

Jean-Philippe Waaub est porte-parole des Ami-e-s de la Terre de Montréal. Il y est impliqué depuis une dizaine d'années. Il est également professionnel de recherche dans le domaine de la modélisation énergétique et environnementale au Groupe d'études et de recherche en analyse des décisions à l'école des Hautes études commerciales à Montréal et termine une thèse de doctorat à la Faculté d'aménagement de l'Université de Montréal traitant de cette problématique dans la perspective du paradigme de développement durable.

Tom Shively is a landscape architect with a special interest in the natural environment.

John Grande is a freelance writer and photographer, who specialised in contemporary culture. His work has been published in a variety of magazines including *British Journal of Photography, Arts Review, Art Forum International, International Sculpture*.

Nicola Licciardello, insegna filosofia a Padova. Ha approfondito in oriente tecniche di Yoga e Meditazione e, in occidente, le Psicoterapie Umanistiche. Ha pubblicato vari saggi di estetica e ora collabora a riviste impegnate nell' "ecologia della mente", come "Paramita".

Edgar Morin: il est le sociologue de la crise, l'anthropologue du cinéma, l'analyste politique de la vie quotidienne, le philosophe de la pensée complexe, l'écrivain rendu célèbre par son *Journal de Californie*. Né en 1921, il est le témoin des principaux phénomènes qui balayent le XXe siècle, siècle de barbarie. L'oeuvre à laquelle il travaille depuis plus de vingt ans, *La méthode*, propose des moyens d'éviter la barbarie.

Bernard Lévy se définit comme un communicateur. Éditeur, il dirige le journal *L'Ingénieur*; professeur, il enseigne la vulgarisation scientifique à l'Université de Montréal; critique, il exerce à *Vie des Arts*; animateur, il fait jaillir des idées au sein de groupes variés. Il fait partie du noyau des collaborateurs de la première heure à *Vice Versa*. Enfin, il est l'auteur de nouvelles publiées dans *Liberté* et *Moebius* et diffusées à Radio-Canada.

Paul Chamberland, né à Longueuil en 1939, a fait des études en lettres et en philosophie à Montréal et à Paris. Il est l'un des fondateurs de la revue *Parti Pris*. Depuis 1970, l'écriture détermine toute son activité, qui comprend des lectures, des spectacles, la collaboration à diverses revues, des interventions à la radio ou à la télévision, des conférences à l'étranger et des ateliers d'écriture. Quelques titres: *Terre Québec, Demain les dieux naîtront, Extrême survivance extrême poésie, Le recommencement du monde, Compagnons chercheurs, L'inceste et le génocide, Marcher dans Outremont ou ailleurs* et *Un livre de morale*.

Domenico D'Alessandro is completing a Master in Landscape Architecture at the University of Guelph, Ontario.

vous aimez le théâtre ?

cahiers de théâtre

jeu

oui!

Les Cahiers de théâtre **JEU**: des numéros de 208 pages, abondamment illustrés; des chroniques touchant aux différents aspects de la pratique du théâtre **d'ici et d'ailleurs**; des éditoriaux, des informations, des critiques de spectacles et de livres, des entrevues avec des auteurs, des comédiens, des metteurs en scène et des artisans de la scène.

Depuis 1976, **JEU** publie des textes divers, dans des styles variés, sur des troupes et des spectacles, sur divers genres théâtraux, et plus récemment sur la danse.

Une collection prestigieuse, pour qui a le goût du théâtre.

Un cadeau à s'offrir, ou à offrir à quelqu'un.

individu

1 an (4 numéros)	36$
2 ans (8 numéros)	65$
1 an à l'étranger	
par voie de surface	45$
par avion	69$

étudiant*

1 an (4 numéros)	30$
1 an à l'étranger	
par voie de surface	38$

institution

1 an (4 numéros)	45$
2 ans (8 numéros)	80$
1 an à l'étranger	
par voie de surface	55$
par avion	75$

abonnement de soutien (50$ et plus)

*photocopie de la carte d'étudiant requise

autres publications:

Cent ans de théâtre à Montréal
160 pages, 219 photographies
papier glacé, grand format
27,50$

Répertoire théâtral du Québec 1989-1990
150 pages, reliure spirale
11,25$

abonnements:

PERIODICA

CP. 444, Outremont H2V 4R6
Montréal: (514) 274-5468
Le Québec et l'Outaouais:
1 800 361-1431
Télécopieur: (514) 274-0201
Cartes de crédit acceptées

Le monstre écologique

Respecter Mère Nature et préserver l'environnement. Nous sommes tous d'accord là-dessus, semble-t-il. Sans doute même n'y a-t-il jamais eu de pensée et de pratique aussi généralisées, bien que penser en fonction de l'écologie soit révolutionnaire. Cela signifie rechercher un équilibre entre l'homme et l'environnement; comprendre qu'éthique et économie ne s'excluent pas l'une l'autre; développer, comme le dit Edgar Morin, une conscience planétaire. Penser en fonction de l'écologie n'est pas simple. La dernière utopie, celle de l'écologie (utopie, non pas dans le sens de rêve, mais utopie comme énergie et comme désir), exige un grand effort. Penser en fonction de l'écologie ne correspond pas à ce que nous sommes devenus, c'est-à-dire des êtres isolés, sectaires, paresseux.

Le Grand Capital chevauche aujourd'hui le monstre écologique: les pollueurs, qui sont les premiers à se dire contre la pollution, gèrent l'Apocalypse avec compétence. Mais la *logique* du Développement est plus complexe et obscure que ce que nous révèlent leurs plans. Pour qu'elle puisse penser en fonction de l'écologie, il faudra que nous, nous commencions à penser ainsi, avant elle.

The Ecological Monster

Respect Mother Nature and preserve the environment. We would always agree with this phrase, it seems. Without any doubt, there has never been as generalized a practice and thought, even if to see all things through the lens of ecology is revolutionary. It means to seek an equilibrium between humanity and its environment; to understand that the ethic and the economy do not exclude each other; to develop, as Edgar Morin says, a planetary conscience. To see things through the lens of ecology is not simple. The last utopia, that of ecology (not utopia in the sense of the dream, but utopia as energy and desire), demands a great effort. To think through the lens of ecology does not correspond to what we have become, that is to say isolated, sectarian, lazy beings.

The Great Capital now rides the ecological monster: the polluters, who are the first to speak against pollution, manage the Apocalypse competently. But the *intuitive logic* of development is more complex and obscure than it appears in their plans. For this logic to become intrinsic, we must see through the lens of ecology, before it.

La Tigre Ecologica

Rispettare Madre Natura e preservare l'ambiente. Su questo, sembra, siamo tutti d'accordo. Non si è mai visto un pensiero e una pratica tanto popolari, anche se pensare ecologicamente é rivoluzionario. Perché significa cercare un'armonia tra uomo e ambiente, comprendere che etica e economia non si escludono, sviluppare — come dice Edgar Morin — una coscienza planetaria. Pensare ecologicamente non è semplice. L'ultima utopia, quella dell'ecologia (utopia non come sogno, ma come energia, desiderio), esige un grande sforzo. Pensare ecologicamente non corrisponde a ciò che siamo divenuti: isolati, settari, pigri.

Il Grande Capitale cavalca oggi la tigre ecologica: gli Inquinatori, che sono i primi a dirsi contro l'inquinamento, gestiscono magistralmente anche l'Apocalisse. Ma la *logica* dello Sviluppo è più complessa e oscura di quanto rivelino i loro piani. Perchè essa possa pensare ecologicamente, dovremo noi cominciare a pensare, prima.

Lamberto Tassinari

AMÉNAGER LA SOLIDARITÉ: ENVIRONNEMENT 2000*

Pierre Dansereau

LES COLLOQUES, LES CONGRÈS ET LES CONFÉRENCES SUR LE *DÉVELOPPEMENT DURABLE* SE SONT MULTIPLIÉS CES DERNIÈRES ANNÉES AU POINT DE LAISSER L'IMPRESSION QUE TOUT A ÉTÉ DIT ET DE LASSER UN PEU LE PUBLIC. LES MEILLEURES DE CES RENCONTRES SE PLAÇAIENT RÉSOLUMENT DANS L'«AGIR LOCALEMENT» POUR REJOINDRE LE «PENSER GLOBALEMENT», OBÉISSANT AINSI AU FAMEUX SLOGAN DU RAPPORT BRUNDTLAND. LES OUVERTURES SUR LE XXIE SIÈCLE SE SONT AUSSI SUCCÉDÉ ET ONT OFFERT UN LIEU DE CONVERGENCE AUX TENANTS DE TOUTES LES DISCIPLINES. L'*ÈRE DE LA SENSIBILISATION* EST DÉCIDÉMENT RÉVOLUE.

ILLUSTRATIONS: ALAIN RENO

Tantôt remettant en question les diverses philosophies de l'environnement, tantôt appliquant la théorie écologique à une problématique régionale, des théoriciens et des praticiens ont joint leurs forces dans un exercice d'oscillation entre les percées conceptuelles et les urgences sociales. Il nous importe grandement de placer l'opération *Environnement 2000* dans ce tableau et de limiter notre initiative à des objectifs précis situés en-deça d'un examen global des problèmes environnementaux, mais au-delà de crises qui seraient trop particulières pour avoir une portée générale.

Le Goethe-Institut, sous la direction du Dr Dieta Sixt, avait lancé ce projet dès 1988 en lui assignant le cadre de l'échange entre les scientifiques et les artistes. De nombreux consultants, devenus participants, ont travaillé tour à tour à l'organisation matérielle, logistique, financière et politique de ce projet. De nombreux obstacles ont été affrontés, de nombreuses bonnes volontés ont été recrutées, de nombreuses offres de service ont été acceptées. La cohésion du programme en aura un peu souffert. De sorte qu'il est temps de donner un foyer un peu plus dur à nos objectifs.

Si l'essentiel de cette entreprise est de favoriser le contact des sciences et des arts, il importe d'examiner de près la matière et la structure des ponts interdisciplinaires et de redéfinir la tâche des partenaires dans un élan de solidarité humaine assez fort pour atteindre les limites de la crise de l'environnement.

Le chemin parcouru

Il est peut-être utile de poser quelques jalons dans le passé pour bien caractériser les attitudes des intervenants dans la gestion de la planète. Une allusion à des ouvrages de base qui ont vu le jour dans les quarante dernières années nous donnera une *référence aux acquis*, un *aperçu des lacunes* et une *orientation pour l'avenir*.

La *science écologique* trouve son origine dans les oeuvres de Humboldt, de Darwin, de T.M. Huxley, de Kerner von Marilaun, de Warming, de Schimper, de Raunkiaer. Ces précurseurs et fondateurs du XIXe siècle avaient jeté les bases d'une nouvelle science, lui avaient assuré une certaine définition en appliquant une nouvelle méthodologie et en esquissant une problématique originale. Le XXe siècle aura fortement augmenté ce patrimoine, aura étendu l'investigation aux cinq continents et aux océans, aura raffiné l'interprétation et consolidé les bases pour conférer à l'écologie une autonomie définitive.

Braun-Blanquet, Tansley, Walter, Clements, Shelford, puis Odum, Whittaker, Duvigneaud ont donné une cohérence concrète à la matière et à la méthode. On pourra voir le point culminant de cette phase dans le Programme biologique international (P.B.I.) où les biologistes du monde entier étaient invités à accorder leurs violons autour d'un thème bien précis: la *productivité*.

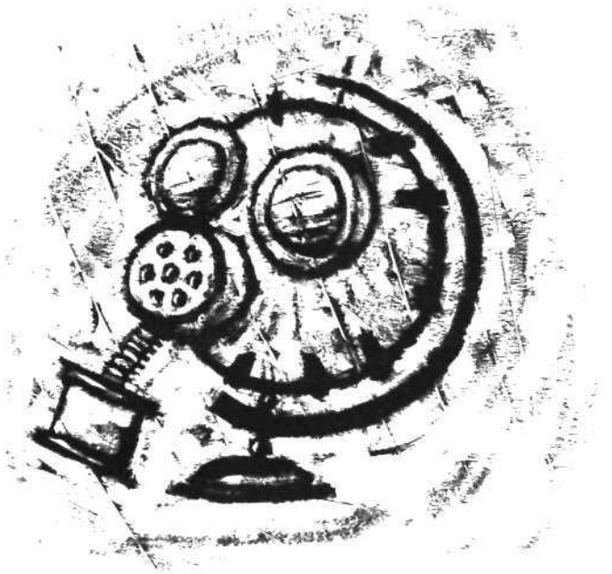
Or, ces recherches portaient presque exclusivement sur le *milieu naturel*, c'est-à-dire sur la capacité des communautés de plantes (production primaire) et d'animaux (production secondaire) de transformer les ressources de leur milieu en tissus vivants. On mesurait ainsi les potentiels de biomasses résultant du libre jeu pluriséculaire de la sélection naturelle et on envisageait la résolution de conflits (passés aussi bien que présents) entre le patrimoine héréditaire et les ressources du milieu et on constatait de plus les ajustements résultant de la compétition/coopération entre les agents en présence.

Au P.B.I. (qui contenait tout de même un volet anthropologique) succéda le M.A.B. (Man and the Biosphere, l'Homme et la Biosphère), qui ne reçut malheureusement pas le même appui matériel et officiel qui avait soutenu le P.B.I. Ce nouveau réseau international avait à s'approprier des concepts et une méthodologie qui dérivaient de sources très variées. Au cours des années 60, l'*écodéveloppement* se superposait à l'*écologie* et s'attaquait à la tâche bien concrète de l'*aménagement des espaces* (du «territoire») selon des normes explicitement écologiques, et rejoignait, d'autre part, une philosophie de *la place de l'homme dans la nature*. Il est utile de considérer séparément ces deux orientations.

Au cours des années 30 à 60, on n'avait pas manqué d'avertissements quant à l'abus des ressources et à la détérioration des milieux habités et transformés par l'homme. Sears, Vogt, Faulkner, Osborn, Sax et bien d'autres avaient sonné l'alarme. Il faut dire que des agronomes et des forestiers avaient quand même répondu en appliquant les normes écologiques préconisées par les écologistes et en s'insurgeant contre la pratique abusive des labours ou des engrais ou des coupes à blanc.

Mais la pression la plus fortement exercée par les scientifiques sur les pouvoirs publics concernait la *conservation des espaces naturels*. L'oeuvre de Shelford est assez typique de la préoccupation des écologistes de sa génération. Le résultat, tel que nous le voyons aujourd'hui, est assez impressionnant dans un pays comme les États-Unis (où le gouvernement Reagan a quand même fait machine arrière), le Canada, la Scandinavie, la Suisse, la Grande-Bretagne et finalement la France. L'Amérique latine et l'Afrique ont aussi répondu à cette urgence.

Or, autant nous sommes *en pleine écologie* quand il s'agit de maintenir intacts les cours d'eau, les forêts, les marécages et leur faune, autant nous sommes *en écodéveloppement* quand nous réglementons et organisons la chasse et la pêche, le pâturage et l'agriculture, et à plus forte raison l'industrie et l'urbanisation. C'est en démontrant l'interdépendance de ces diverses formes d'intervention de l'homme dans le paysage que Rachel Carson (1962) a déclaré ouverte la crise de l'environnement et que même General Motors a accepté un état d'urgence pourtant évident dès les années 30.



Depuis le milieu des années 60, donc, la lutte contre la pollution a mobilisé les énergies, a inspiré la formation de groupes de pression, a fait l'objet de colloques divers. J'étais bien placé, pour ma part, à New York, pour organiser (New York Botanical Garden/Rockefeller Institute/Columbia University) une rencontre sur ce thème (*Challenge for Survival: Land, Air, and Water for Man in Megalopolis*, ed. by Pierre Dansereau, Columbia University Press, New York, 1970) entre les scientifiques, les adminis- ▷

trateurs et les industriels. La fascination qu'exerce la pollution aura favorisé, paradoxalement, une *approche sectorielle* qui est l'antithèse du point de vue écologique. Ainsi, un ministère de l'environnement créé au cours des années 70 aura recruté son personnel et nolisé tous ses crédits pour l'assainissement du milieu. Or, la répression de la pollution, comme celle de la pauvreté ou de la faim, ne saurait être qu'un objectif intermédiaire. *Si cette réforme de l'environnement ne débouche pas sur la qualité de la vie dans un territoire où les ressources sont mieux réparties, on ne fera que déplacer le mal.*

Découverte — invention — création

Le projet d'*Environnement 2000— Aménager la solidarité* — comporte quatre volets: 1) un colloque qui a eu lieu à Munich en mars 1990; 2) une rencontre à Montréal au mois de septembre 1990; 3) un colloque en Europe en 1991; 4) une série d'événements qui s'étaleront sur l'année 1992 alors que Montréal célébrera son 350e anniversaire.

Nous voulons structurer ces rencontres dans la perspective d'une progression dont les points de repère sont *découverte-invention-création.* Ces trois opérations qui engagent autant les scientifiques que les artistes font appel chez les uns et les autres à des talents et à des formations distincts et se placent dans des contextes sociaux et environnementaux qu'il nous importe de définir. En effet, puisque l'environnement futur est à l'arrière-plan de notre initiative, il importe de mettre clairement au foyer le décor où se déroulent les activités des découvreurs, des inventeurs et des créateurs.

Une telle mise en place des écosystèmes producteurs et des agents (ou acteurs) qui y accomplissent leur oeuvre permettra peut-être de mieux prévoir et structurer leur collaboration. On pourrait dire que notre hypothèse de travail se lit comme suit:

La planification de l'environnement futur est devenue nécessaire face à l'urgence des contraintes déjà apparentes et ne peut se formuler que dans une entreprise interdisciplinaire. L'échange et la mise en commun des ressources de l'art et de la science sont au centre d'une telle initiative et ne peuvent se réaliser que dans un fort sentiment de solidarité axé sur une vision claire de la crise mondiale de l'environnement.

Essayons de donner un sens concret à la trilogie découverte-invention-création.

Les découvertes ne se font pas par hasard. Dans une démarche d'agrandissement des connaissances, on trébuche peut-être sur des obstacles imprévus, mais la course était déjà orientée, et les surprises amènent autant de remises en question, de déplacements des buts que l'on avait visés. C'est le Nouveau Monde que Christophe Colomb a découvert et non pas l'Inde! Les explorateurs ajoutent donc à nos *inventaires*, agrandissent le patrimoine, proposent de nouveaux objets à notre attention, complètent les séries où les vides correspondent à des attentes, réforment les taxonomies existantes. Tournons-nous, par exemple, vers l'admirable tableau de Mendeléïev, qui prévoit la position relative des éléments chimiques dans une matrice universelle, ou bien vers Linné et son grand coup de filet sur les êtres vivants de la planète, ou vers Humboldt inventoriant la forêt tropicale humide. Voyons encore à l'oeuvre Léonard de Vinci, puis les Impressionnistes, puis les Fauves et les Cubistes explorant le jeu de la lumière et de la matière, offrant aux naturalistes et aux mathématiciens de nouveaux instruments de travail. Il reste beaucoup de découvertes à faire, d'inventaires à compléter, de territoires à explorer. Les taxonomies de nos pierres, de nos plantes, de nos animaux, de nos ethnies sont incomplètes, comme le sont nos archives d'architecture, de peinture et de musique. Les vues d'ensemble qui nous sont nécessaires ne reposent pas toujours sur une *information* suffisante à la *formulation d'un status questionis* vraiment adéquat. Depuis les bricoleurs autodidactes jusqu'aux rédacteurs de cartes de l'ADN, et depuis les soudeurs de métaux jusqu'aux compositeurs de symphonies polyphoniques, la curiosité, l'ingéniosité et la capacité de communication des découvreurs sont le point de départ d'une meilleure compréhension de l'environnement.

Alors que la découverte pourrait bien être surtout réceptive et même un peu passive, malgré l'initiative agissante qu'elle requiert, l'invention est franchement orientée vers un besoin qui dépasse l'individu. Dans ses rapports avec la Nature, dans son exploitation des ressources de la planète, l'homme s'est lancé dans une *escalade* des impacts d'abord sur son milieu immédiat (cueillette, chasse, pêche, pâturage) pour élargir son influence par des défrichements massifs (agriculture) et éventuellement par des investissements très lourds (industrialisation, urbanisation), et finalement par des *libérations d'énergie* qui atteignent l'atmosphère et l'ensemble de la planète.

Le rôle de la symbolique dans cette intensification et cette multiplication des moyens est très important, comme Leroi-Gourhan (1965) l'a bien fait voir chez l'homme préhistorique et comme l'illustre aujourd'hui le message informatisé et médiatisé.

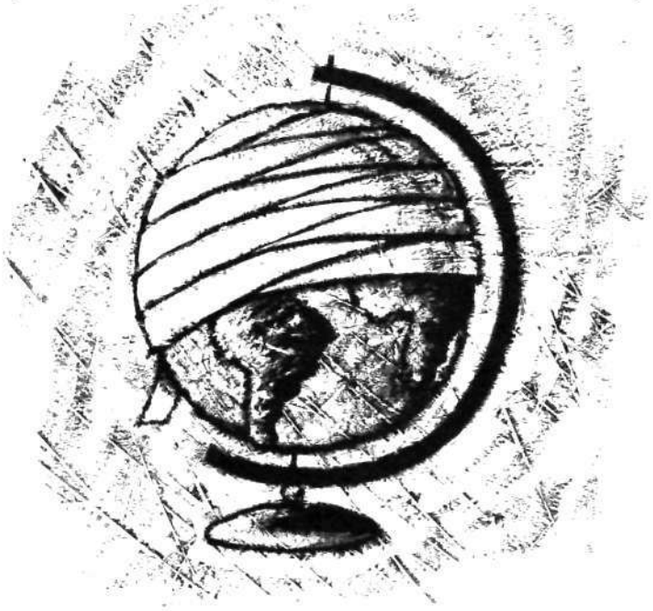
On pourrait s'arrêter à chaque échelon de la prise de possession de la planète par l'homme pour y repérer les inventions qui l'ont protégé contre le froid (les iglous) et la chaleur (la climatisation artificielle), qui lui ont valu une plus abondante nourriture (l'amélioration génétique du blé, du riz et du maïs; le perfectionnement des instruments de chasse et de pêche), le développement de réseaux routiers (les Romains, les Incas), la structuration de régimes administratifs et juridiques (les Égyptiens, les Bantous, les Espagnols). L'ingéniosité des inventeurs leur vient d'une réponse physique et sociale vis-à-vis les adversités et le bien-être des groupements humains. Qu'il s'agisse de Solon ou d'Edison, de Bell ou de Gutenberg, de Pasteur ou de Frank Lloyd Wright, le processus d'innovation est peut-être mis en marche par un sentiment (missionnaire?) de réponse à des besoins collectifs, mais animé sans doute par une conscience sensorielle du milieu, de la mosaïque des écosystèmes où se déroule l'intervention et d'une constante curiosité inquisitive et finalement d'un désir

d'auto-réalisation. En démontrant les mécanismes de cet affrontement de l'homme et de la matière, on aperçoit la grande liberté que se donne l'inventeur dans le choix des moyens. Peu soucieux de se définir comme savant, artiste ou philosophe, de se limiter à la discipline où sa compétence est reconnue, il se sert des concepts et des techniques utiles à son projet. Le drame de l'invention, le sort que lui fait la société et ses retombées psycho-sociales et économiques, se joue sur un théâtre écologique dont les limitations expliquent les échecs et dont la richesse permet le succès et la diffusion. Dans l'immédiat des années 90, nous sommes au point d'aboutissement de nombreuses expériences (tantôt scientifiques, tantôt artistiques) qui en appellent d'autres pour faire face à la crise sans précédent que nous vivons. Pour chacun de nous, qui sont les précurseurs de notre démarche actuelle dans cette grande tâche? Tel scientifique n'est-il pas davantage l'héritier de Léonard de Vinci que de Volterra? Tel poète n'est-il pas plus proche de Darwin que de Victor Hugo? Le renouveau (la *renaissance* préconisée par Nicholson [1970]) dépendra peut-être de cette conscience plus éclairée des antécédents historiques.

La création porte à son paroxysme le *pouvoir de l'imagination*. Comme je me suis souvent plu à le signaler, toutes nos faillites sont des faillites de l'imagination. Le *paysage intérieur* (l'*inscape* de Gerard Manley Hopkins) évoque des assemblages dont les pièces sont matériellement présentes dans le monde réel — c'est-à-dire dans la nature — et fait des rapprochements souvent audacieux. Cette nouvelle mosaïque peut servir alors de matrice à des *prototypes* qu'on répétera dans des environnements différents. Que l'on regarde Le Titien, Léonard de Vinci, Cézanne et Picasso, qu'on écoute Mozart, Debussy, Messiaen, qu'on lise Homère, Dante et Eliot, on retrouvera l'écho de leur bonheur d'expression chez leurs disciples dans des inflexions qui ne sortent pas du thème original et personnel qu'ils avaient proposé. S'il est vrai qu'on fait de l'art avec l'art et de la science avec de la science, il est une capacité d'approbation chez certains individus qui dépasse d'emblée l'imitation. Une généreuse ouverture enrichit lorsque le fond personnel — nourri par le milieu (la nurture) — a sa force propre, alors que la simple virtuosité ne fait qu'accuser l'esclavage imitateur. L'histoire culturelle du Japon et celle du Brésil nous offrent des cas singulièrement intéressants. Si Mishima a été marqué par Gide et par les lettres françaises d'entre-deux-guerres, son oeuvre a une résonance toute nouvelle, une authenticité de témoignage éclatante. Si la musique brésilienne s'est abondamment servie de thèmes et d'instruments africains, ses appropriations sont trop fortement assimilées pour masquer l'inspiration indigène.

Les considérations qui précèdent ont peut-être une allure trop englobante pour se prêter à une mise en scène matériellement maniable. Mais, puisqu'il nous semble que nous devons nous donner des repères sur l'écran très large du «processus de civilisation» de Ribeiro (1981), il nous a fallu contempler d'abord la *problématique environnementale* et ensuite les trois *principales étapes de la réponse humaine*. Il reste à tracer la procédure des rencontres que projette *Environnement 2000*.

Ainsi donc, les «temps forts» d'*Environnement 2000* (Munich, Montréal, Paris, Montréal) se placent sur la trajectoire solidarité-réflexion-intervention esquissée ci-dessus. Un fil conducteur est censé rappeler la logique d'une démarche qui n'aura rien de dogmatique, mais qui impose des contraintes minimales dans l'ordre des échanges. Une légère discipline de ce genre comporte un élément de *stimulation* à une *interaction* encadrée dans un *développement logique*; c'est ainsi qu'on réalisera une sorte de *consignation et exploitation d'idées nouvelles*, dans un *crescendo* bien orchestré.



Une telle démarche exige un déplacement des thèmes à discuter, sans imposer d'interdits au départ sur les anticipations prescriptives ni, vers la fin, aux rétrospections descriptives. Ainsi, à Montréal en septembre 1990, on obéira surtout au besoin de la *découverte* et de la prise de conscience de l'état actuel des productions et des échanges arts-sciences dans leur matrice écologique; en Europe en 1991, on fera l'illustration et la pondération des *inventions* et de leurs impacts historiques et futurs sur cette interface; à Montréal en 1992, on tâchera de faire éclater les *créations* qui ont donné leur substance et leur force à nos sociétés contemporaines. □

Bibliographie sommaire

*Ce texte est une version abrégée d'une communication adressée aux participants de la rencontre d'Environnement 2000 à Montréal en septembre 1990.

Quelques ouvrages où l'on trouvera une élaboration des idées proposées dans le présent texte.

BRAUN-BLANQUET, Josias. 1932. *Plant Sociology* (transl. by H.S. Conard and G.D. Fuller). McGraw-Hill Book Co., New York, xviii + 439 pp.

BRUNDTLAND, Gro Harlem, *et al.* 1988. *Notre avenir à tous* (trad. par Luc Gagnon et Harvey L. Mead). Éditions du Fleuve, Montréal, xviii + 456 pp.

CARSON, Rachel L. 1962 (1968). *Printemps silencieux* (trad. par Jean-François Gravrand). Plon, Paris, 319 pp.

CLARK, William C. 1987. *Sustainable Development of the Biosphere: interactions between the world economy and the global environment*. Wallace W. Atwood Lecture Series No. 2, Graduate School of Geography, Clark Univ., Worcester, Mass., vii + 70 pp.

DANSEREAU, Pierre (ed.). 1970. *Challenge for Survival: land, air, and water for man in megalopolis*. Columbia University Press., New York, xii + 235 pp.

— 1973. *La terre des hommes et le paysage intérieur*. Éditions Leméac, Montréal, 191 pp.

— 1980. *Harmonie et désordre dans l'environnement canadien*. Conseil consult. canad. de l'Environnement, Ottawa, Rapport N° 3, vi + 89 pp.

— 1990. «Pour la survie de la planète + L'urgence d'agir». *Québec Science*, 28 (8, avril): 35–40.

DUVIGNEAUD, Paul. 1980. *La synthèse écologique: populations, communautés, écosystèmes, biosphère, noosphère* (2e édition). Doin Éditeurs, Paris, xxxiv + 380 pp.

FRASER DARLING, F. and John P. MILTON (eds.). 1966. *Future Environments of North America*. Natural History Press, Garden City, New York, xv + 767 pp.

HESC ORGANIZING COMMITTEE. 1976. *Science for Better Environment. Proceedings of International Congress on the Human Environment (HESC), Kyoto, Japan, 1975*. Science Council of Japan, Tokyo, xiv + 992 pp.

THOMAS, William L., Jr. (ed.). 1956. *Man's Role in Changing the Face of the Earth*. Univ. Chicago Press, Chicago, xxxviii + 1193 pp.

VOGT, William. 1948 (1950). *La faim du monde* (trad. par Isabelle Rollet). Hachette, Paris, 356 pp.

WARD, Barbara, et René DUBOS. 1972. *Nous n'avons qu'une terre*. Denoël, Paris, 357 pp.

LE DÉVELOPPEMENT SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE LIBÉRATION DE L'HOMME OU CATACLYSME NATUREL?

Bernard Charbonneau

DISSIMULÉ EN DES NUES DE BRUITS ET DE FUREUR, PLUS QUE JAMAIS LE FUTUR VIENT COMME UN VOLEUR. QUE CE SOIT COMME IL Y A DEUX MILLE ANS LES ERRANCES D'UN PAUVRE PAYSAN GALILÉEN, OU COMME IL Y EN A SOIXANTE LES CALCULS ABSTRAITS D'UN AUTRE JUIF SUR LA STRUCTURE DE LA MATIÈRE. OCCULTÉ PAR LES FRACAS DE L'HISTOIRE, REDOUBLÉ PAR LES HAUT-PARLEURS DES MEDIA, NOUS VIVONS UN SEUL ÉVÉNEMENT: L'IMPLACABLE DÉVELOPPEMENT (QUI FUT LE PROGRÈS) DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES, DONT NOS CRISES ET NOS GUERRES NE SONT QUE L'ÉCUME. CAPITALISME ET SOCIALISME NE SERAIENT PAS CE QU'ILS SONT SI LA VAPEUR N'AVAIT MÛ LES OUTILS, DE PIERRE PUIS D'ACIER, QUI JUSQUE-LÀ PROLONGEAIENT LA PENSÉE ET LA MAIN DE L'HOMME. ET DANS LA GUERRE OU LA PAIX, NOS LENDEMAINS SERONT POUR L'ESSENTIEL CE QU'EN FERONT LE NUCLÉAIRE, L'INFORMATIQUE OU LA GÉNÉTIQUE.

Mais pour des hommes dont l'esprit était jusque-là dominé par la religion et la politique, dont la vanité naïve tenait pour assuré que leurs idées menaient le monde, il n'était pas question d'être déterminés par ce qu'ils tenaient pour des moyens; d'autant plus que ceux-ci leur assuraient dans l'immédiat profit et puissance. Même l'éclair d'Hiroshima ne put leur révéler que la conclusion d'une guerre planétaire était moins la défaite d'un totalitarisme occidental que l'avènement de l'ère atomique.

Pas plus aujourd'hui qu'hier l'explosion des sciences et des techniques n'est un problème, l'évolution du langage le montre. Le progrès à consonnance morale et humaniste devient la Croissance, moins en qualité qu'en taille, ou mieux encore le Développement, pur fait de l'extension matérielle du pouvoir humain, l'évidence océanique devant laquelle tout doit s'incliner. Pas question de s'interroger sur les effets, on verra après. Ni sur les fins, de plus en plus inexistantes. De Droite ou de Gauche, la politique consiste seulement à développer le Développement et à y adapter tant bien que mal les individus, les sociétés et leurs cultures. Pour calmer l'inquiétude, les mots suffisent, mais pour l'essentiel il n'y a même pas à le dire. Bien que le développement scientifique et technique soit omniprésent dans la vie, dans la rue comme au front, à l'usine puis au bureau, jusque dans l'intimité des foyers et les écarts des campagnes, dans les loisirs comme au travail, il reste en quelque sorte clandestin en dépit d'une révolte écologique refoulée dans quelque ghetto.

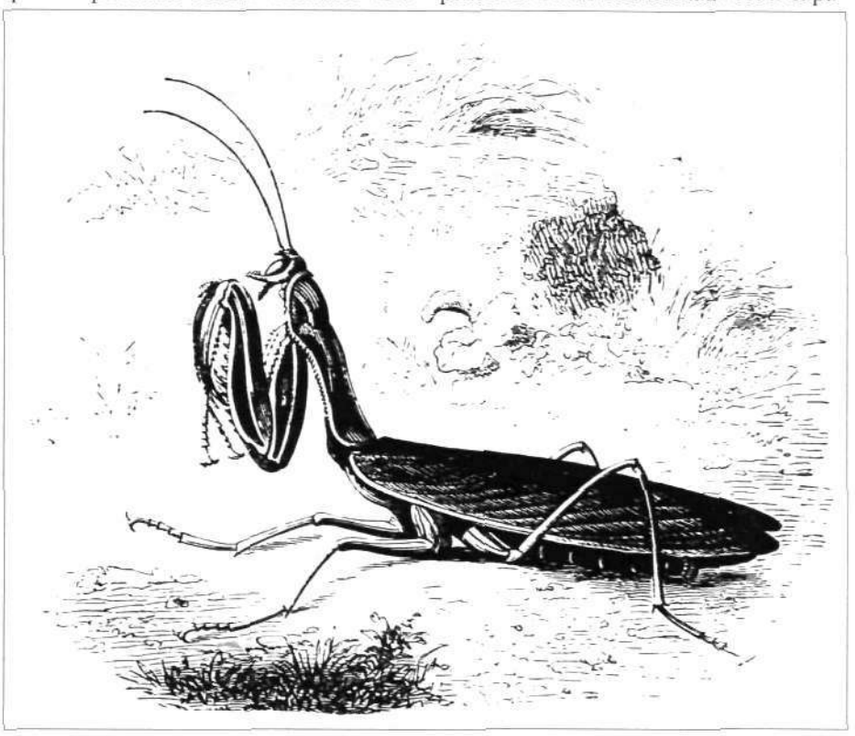
Ceci pour deux raisons parfaitement contradictoires. D'une part la liberté humaine continuant provisoirement en théorie de façonner l'Avenir, les moyens scientifiques et techniques sont neutres, nos esclaves mécaniques ne font pas payer leurs services de certaines nuisances ou servitudes — ce que dément en vain le premier coup d'oeil jeté sur les rues de nos villes. Mais d'autre part ce fatum contre lequel on ne peut rien (on ne va pas...) s'identifie à la Liberté, non seulement à l'émancipation de l'homme vis-à-vis de la nature mais des forces obscures qui jusque-là l'obnubilaient. La science et la technique sont neutres... donc par nature positives... contradiction évidente qui ne peut s'imposer que par le refus de la conscience.

Or, de ces certitudes quelques-uns commencent à douter. La simple raison comme l'écologie nous enseignent que dans l'existence tout se tient. Que toute cause produit un effet à sa taille, bénéfique ou maléfique, qui risque d'être tel dans la mesure où le hasard et non la conscience le gouverne. La puissance du cyclone déchaîné par l'apprenti sorcier est telle que nous commençons à découvrir ses effets négatifs sur la nature et la planète. Et peut-être plus encore ce qui était la raison d'être du Progrès: la liberté. Si le développement se poursuit à ce rythme, notre espèce n'a guère le choix qu'entre un chaos économique suivi d'explosion sociale et militaire, où elle court le risque de se détruire physiquement, et une paix gérée dans le moindre détail par la Science et l'État mondial où avec sa diversité sa liberté serait abolie.

La raison d'être du mouvement écolo n'est pas seulement de défendre la nature, mais d'abord de rendre à l'homme ce qui est le fait de l'homme; de maîtriser au lieu d'une nature aujourd'hui largement vaincue cette force obscure dont il est cependant l'auteur: le développement social. Entreprise sans précédent, qui est pourtant l'exact contraire des révolutions plus ou moins utopiques des siècles antérieurs dont il ne s'agit pas de rabâcher les slogans. L'homme est-il capable de se maîtriser lui-même, de contrôler son aptitude à connaître, donc à utiliser? Sinon, comme tant d'autres espèces, il disparaîtra à son tour, victime de ce fatum qui fait croître la vie jusqu'à la mort.

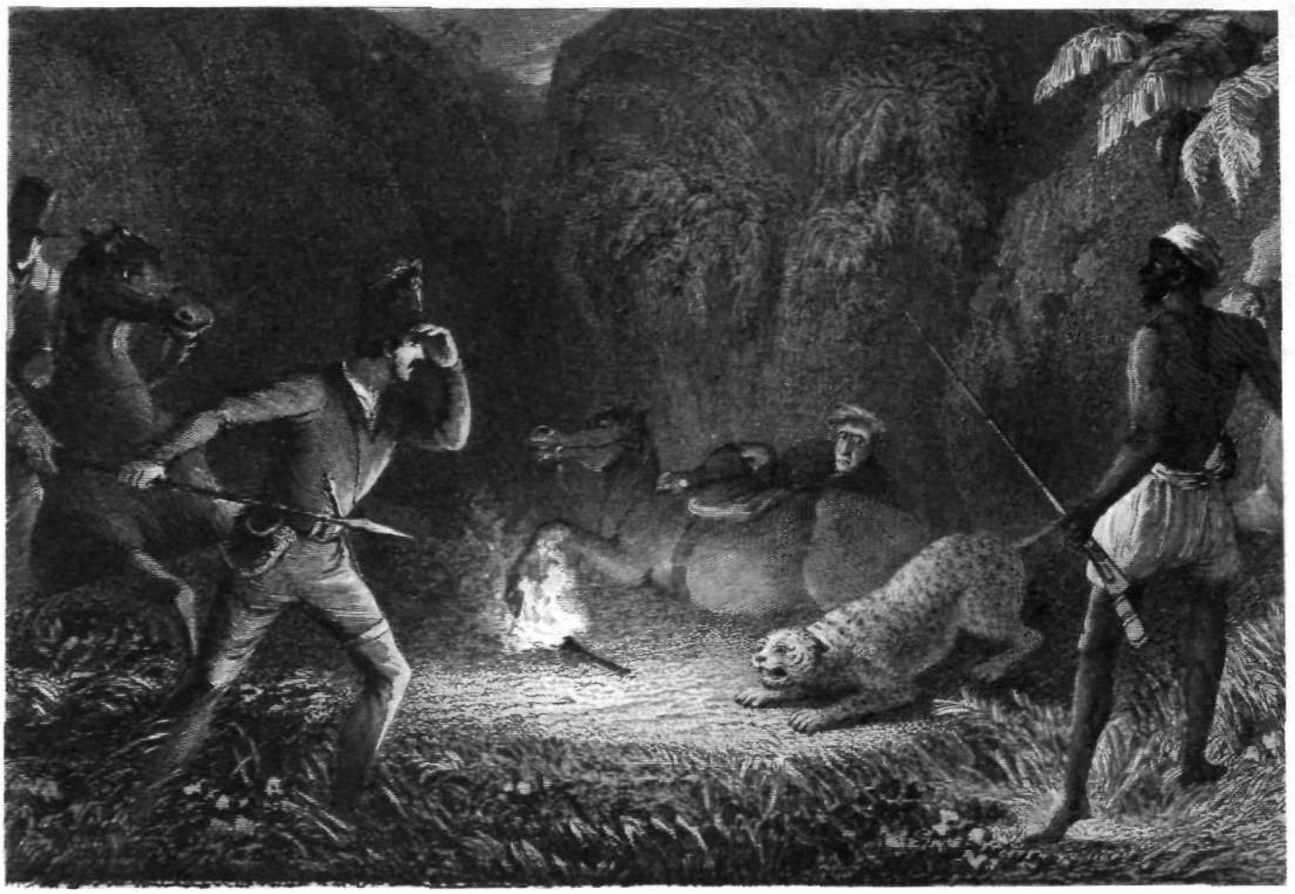
Mais au départ ce n'est pas à la société de dominer son propre développement; jusqu'ici tribus et empires ont crû et décru comme le font les marées. La vraie connaissance est personnelle et non collective. Chaque individu est la porte étroite de la conscience: ce redoublement de vie qui à sa suite peut seul, au moins provisoirement, vaincre l'universelle usure du temps et la mort. Il n'y a pas d'autre «neguentropie». Aux écologistes: il n'y a pas de paix, de liberté garanties par des institutions, des techniques douces, seule est douce la volonté de laisser l'épée au fourreau, de ne pas céder au pouvoir de l'outil et, ce qui est autrement difficile, de l'automate. Surtout, seule est douce la connaissance qui porte au respect et à la contemplation de ce qui est, qui fait qu'on ne s'abandonne pas au vertige de celle qui, en démontant ses mécanismes est source de pouvoir sur les hommes et les choses. Mais quelle dureté d'esprit faut-il pour s'imposer tant de douceur!

L'accélération actuelle n'est que le duplicata de l'explosion originelle. Là aussi soudain l'évolution s'accélère. Après l'interminable règne de la Matière, il y eut celui, autrement bref et limité dans l'Espace, de la Vie. Et voici que chacun de nous est en présence de l'avènement d'une liberté, qui est d'abord la sienne. Ou de la retombée définitive de l'homme social et de la Vie qui la précédé. L'individu humain est-il capable de prendre en charge, avec soi-même, le fait social et les pouvoirs dont il est la source, la Science et l'État? Nul ne le fera à sa place, ce n'est pas l'affaire de l'État de critiquer l'État, ni de la Science, tout au plus de chaque savant. Mais n'est-ce pas trop demander à l'anthropoïde origine que de maîtriser le phénomène social?



Dans ce cas le phénomène humain ne serait qu'un vain prolongement de la géologie, étant aussi aveugle que les mouvements de la matière. Ce que la génération précédente avait pris pour le Progrès ne serait qu'un avatar de cette puissance obscure qui élève puis abolit des montagnes autrement hautes que nos tours, fait s'allumer et s'éteindre d'innombrables soleils auprès desquels nos mégatonnes ne sont même pas des étincelles. Faute de quoi? De moins que rien: d'une pensée. □

NATURE ET LIBERTÉ
LE COMBAT SOLITAIRE
DE BERNARD CHARBONNEAU



Christian Roy

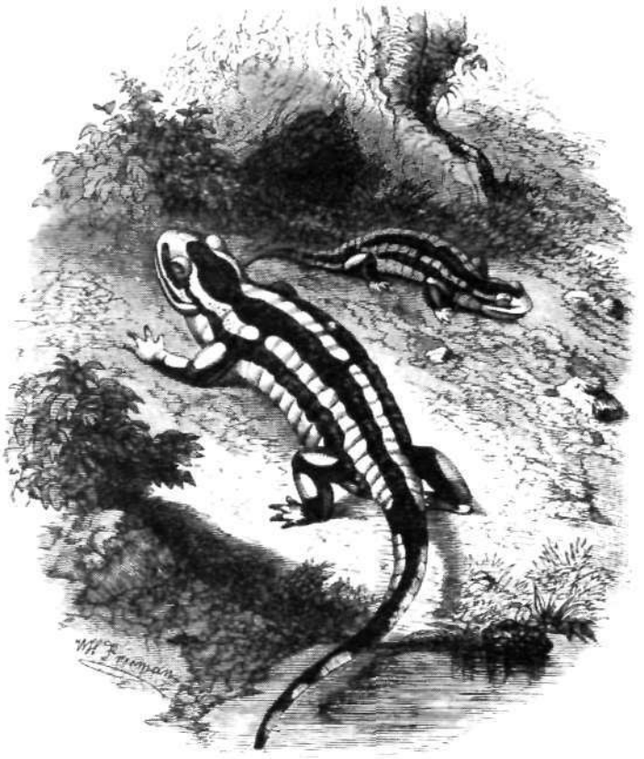
NÉ À BORDEAUX LE 28 NOVEMBRE 1910, BERNARD CHARBONNEAU A PU Y GRANDIR EN JOUANT DANS SES RUES SANS CRAINTE DES AUTOS, ET LÀ OÙ ELLES FINISSAIENT COMMENÇAIT LA FORÊT. LA VILLE ÉTAIT ENCORE UN ESPACE DE VIE HUMAINE AU MILIEU D'UNE NATURE JAMAIS LOINTAINE, OÙ L'HOMME TROUVAIT SA PLACE PUISQU'IL S'Y COLLETAIT DEPUIS DES SIÈCLES EN TIRANT LA CAMPAGNE. PUIS, ADOLESCENT, CHARBONNEAU CONSTATA UN CHANGEMENT: ENFANTS ET CHATS AVAIENT DÛ QUITTER LES RUES DE BORDEAUX, LIVRÉES SANS PARTAGE AUX BAGNOLES, DONT LA CIRCULATION DEVENAIT LA RAISON D'ÊTRE DE LA VILLE. LA NATURE ÉGALEMENT REFLUAIT, LA CAMPAGNE REMPLACÉE PEU À PEU PAR L'INFORME AMAS DE LA BANLIEUE.

Partout, l'espace, lieu palpable de la liberté, reculait devant son organisation en fonction... de l'organisation, de sa mise en circuit dans un cycle sans fin autre que ses moyens, toujours plus réducteurs de toute spontanéité, de tout obstacle à leur efficacité. Charbonneau eut dès lors l'intuition de la nature de la technique, secrétant la société dont elle a besoin, sans égard à l'humain. Il saisit l'ampleur cosmique de cette atteinte concrète à ses libertés, comme à celles de tout homme. Pour réfléchir et tenter de réagir à cette Grande Mue de l'espèce humaine (comme il appellerait ce triomphe total et soudain de l'organisation sur la nature au prix de la liberté — et donc de l'homme), il se mit durant ses études au lycée à approcher les êtres qu'il pouvait croire prêts à travailler avec lui la question qui le taraudait — la seule de notre temps, dont toutes les autres dépendent, mais qu'il dut attendre des décennies avant de trouver des oreilles pour l'entendre.

Bernard Charbonneau trouva pourtant en Jacques Ellul un partenaire fidèle dans l'entreprise qu'il poursuivit avec lui dans la mouvance des groupes personnalistes *Esprit* et *Ordre Nouveau* qui voyaient le jour à Paris au début des années trente. Par leur volonté de non-conformisme par rapport aux idéologies libérales et totalitaires pour surmonter la crise de civilisation en refondant celle-ci sur le sens de la personne concrète et spirituelle, ces mouvements semblaient pouvoir aller dans le sens de la problématique que Charbonneau cherchait à développer et à faire déboucher sur l'action, et c'est ce qu'il tenta d'accomplir avec Ellul en orientant autour de sa démarche les groupes personnalistes du Sud-Ouest, indépendamment de Paris. Cette autonomie fut consacrée en 1938 par la rupture avec *Esprit*, dont le principal souci s'était avéré de faciliter le passage à gauche de l'intelligentsia catholique. Mais dès l'année précédente, Charbonneau avait diffusé dans le *Journal Intérieur des groupes personnalistes du Sud-Ouest* un texte aux airs de manifeste, sans doute le premier de l'écologisme plus de trente ans avant la lettre *Le sentiment de la nature, force révolutionnaire*, où il déclarait que celui-ci devait être au personnalisme ce que la conscience de classe avait été au socialisme.

«Étudier le sentiment moderne de la nature», peut-on y lire, «c'est le voir naître avec la civilisation industrielle, s'exaspérer contre elle, esquisser son histoire c'est rechercher en quoi certains progrès de cette civilisation entrent en conflit avec nos besoins essentiels, c'est donc préciser les causes profondes de la révolution personnaliste en les distinguant des conflits de la superstructure politique qui effleurent seulement notre vie quotidienne.» En effet, dans une civilisation devenue trop lourde, l'homme «s'affaiblit et devient la proie des déterminismes sociaux, car ceux-ci ont pour eux l'inertie tandis que lui ne peut vivre qu'en continuant contre elle l'antique combat livré contre la nature», s'appuyant cette fois sur elle, «parce que nous savons que nous allons à la montagne chercher une vie nouvelle et que nous ne pourrons la vivre tous les jours qu'en refaisant contre le désordre actuel une société complète: une économie, un droit, une politique». Pour donner au sentiment de la nature «la pointe doctrinale qui le transformera en mouvement d'action», c'est donc dans des camps isolés des Pyrénées que Charbonneau tenta de la forger au feu d'une communauté d'hommes et de femmes engagés dans cette réflexion au contact des réalités immédiates de la nature, et donc au plus vif de leur condition humaine, afin d'en retrouver la commune mesure.

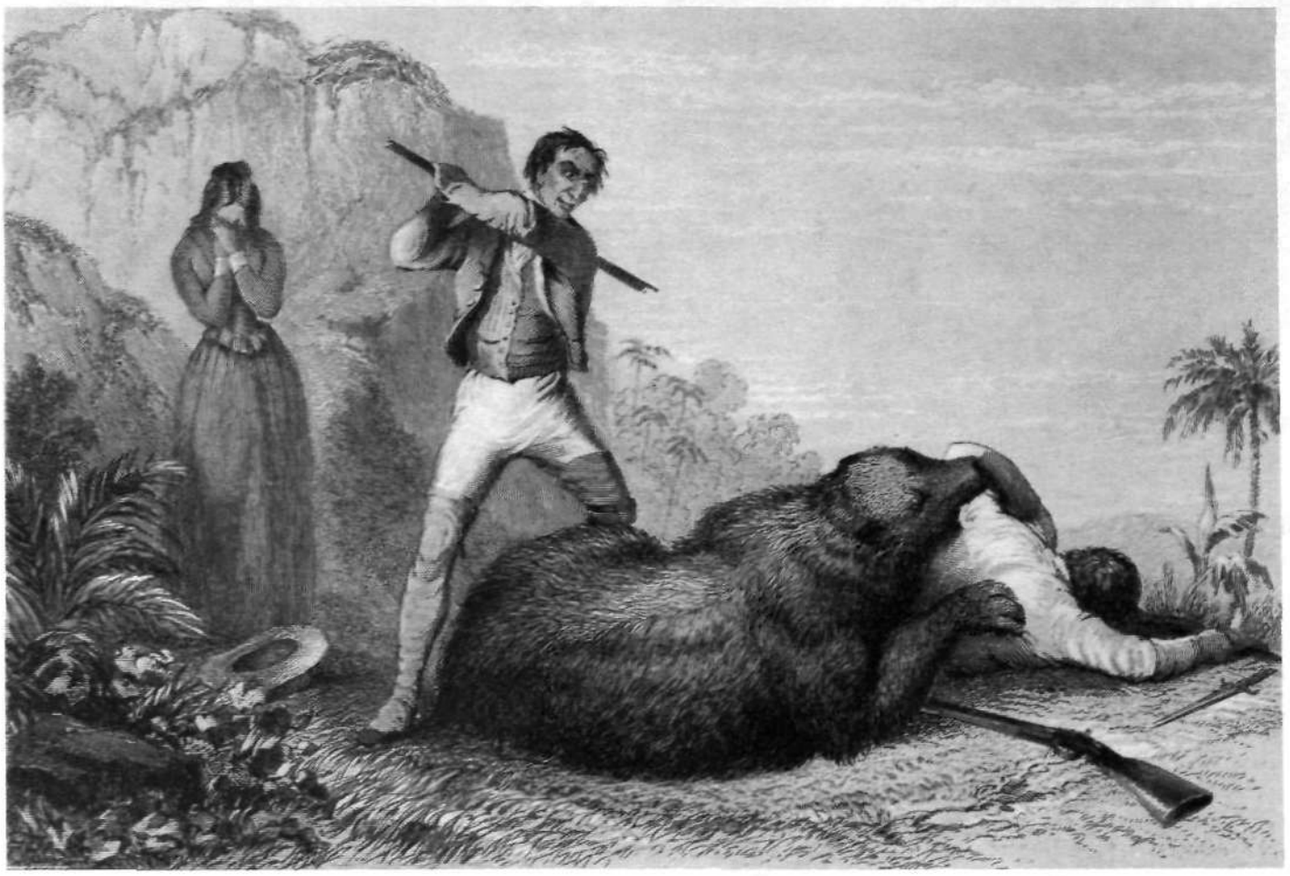
Cette tentative fut interrompue par la guerre, où Bernard Charbonneau refusa de s'engager, voué tout entier à la question qui se posait quel que soit le vainqueur. C'est ce que lui confirma l'explosion d'Hiroshima, qui en était le signe aveuglant — littéralement. Personne en effet ne voulait voir que, sans égard à l'idéologie ou à la moralité personnelle (la bombe A ne fut pas le fait d'Hitler et ses concepteurs étaient tels des saints ou des enfants), la libération de l'énergie par la



science mobilise tout le réel en un seul système, et n'en tend que mieux à le rendre au chaos. Seule une instance indépendante et supérieure saurait en empêcher la science en fixant des bornes à son pouvoir. En son absence, «tout se vaut, et se ramène à un plus ou moins de puissance»1 — sous diverses bannières, servant à divertir de l'effroyable responsabilité qui nous incombe désormais en tant qu'espèce et en tant que personnes.

C'est en vain cependant que Charbonneau et Ellul reprirent leurs camps de réflexion après la guerre avec des étudiants de ce dernier, professeur de droit; ils ne débouchèrent jamais sur l'action, pas même le projet d'une «École de Bordeaux» voué à la critique de la «scientifisation» du monde, qui eût joui de la vaste audience de Jacques Ellul à l'étranger, où depuis La *Technique ou l'enjeu du siècle* (Armand Colin, 1954) ses ouvrages ont connu un grand retentissement, surtout aux États-Unis. Charbonneau dut se résigner à tâcher de communiquer par écrit la réflexion qu'il menait avec son ami depuis les années trente.2 Ce fut sans guère plus de succès, car il n'était pas sans conséquences dans les années soixante de se tenir à l'écart du circuit intellectuel parisien, et surtout d'enfreindre le tabou du Progrès. Lui-même avait fui ce Moloch de Bordeaux à Pau (où ses cours de géographie sur le terrain ont laissé un souvenir encore vif), puis là où il pouvait à son aise penser et pêcher (ses deux raisons d'être), dans la campagne béarnaise, bientôt envahie par la banlieue dont il dut chercher de plus en plus loin l'antithèse: la campagne européenne, son modèle d'interaction féconde et harmonieuse de l'homme et de la nature. Il déplorera sa disparition dans T*ristes campagnes* (Denoël, 1973)[3], ayant tenté de la défendre dans le mouvement *Nature et Progrès* d'agriculture biologique à partir de 1964. Il se retrouve enfin dans l'action concrète à la tête du Comité de défense de la côte landaise (où, enfant parmi les Éclaireurs, il avait éprouvé sa liberté au contact de la nature) quand elle devient l'objet d'une Mission de développement pour la transformer en banlieue touristique.

À cette époque, nombreuses sont les futures personnalités de l'écologisme activement impliquées dans l'entreprise publique de liquidation de la campagne et des paysans d'Europe au profit des industries agro-alimentaire et touristique, connue sous le nom d'Aménagement du territoire; ne citons que René Dumont, pour le compte du Plan Monnet. Mais suite à la révolte de mai 68, quand «le sourd malaise ▷



entretenu par le développement sauvage éclate au grand jour, en 1970, décrétée "Année de la protection de la nature" par le Conseil de l'Europe, le feu vert est donné par les plus hautes autorités politiques. On en parlera, c'est l'ordre.»[4] On ne fera guère plus, jusqu'à l'actuel battage médiatique sur l'environnement, puisqu'il ne s'agit au fond, pour les pouvoirs en place qui permettent ces discours, que de «prendre les devants afin de contrôler le phénomène» d'une contestation qui risque de s'étendre au «principe même de la société industrielle: la croissance».[5] Or, Bernard Charbonneau «n'est pas venu sur le tard à l'écologie comme certains intellectuels de sa génération: scientifique ou idéologique, l'écologie est venue à lui»[6], notamment sous la forme d'ECOROPA, l'Action écologique européenne d'E. Kressmann et D. de Rougemont, basée à Bordeaux. Fort de la réflexion de toute une vie, d'une expérience mûrie dans la solitude et finalement confirmée par la société, il saura faire une critique pénétrante d'un mouvement écologique dans lequel il a retrouvé la continuité de son propre combat. C'est que Bernard Charbonneau a de fait placé en lui son espoir, convaincu qu'en «mettant en cause la totalité du monde industriel au nom de la préservation de la nature et de la liberté jusque dans les plus humbles détails de la vie quotidienne, il peut redonner contenu et sens à la politique.»[7] Pas moins que la création d'un monde nouveau à hauteur d'homme. □

NOTES

1. *Le système et le chaos.* 2e édition, Éditions Économica (49, rue Héricart, 75015 PARIS), coll. «Classiques des sciences sociales» dirigée par Hervé Coutau-Bégarie, 1990, p. 192. Il s'agit de la nouvelle édition mise à jour d'un ouvrage paru chez Anthropos en 1973 avec le sous-titre: *Critique du développement exponentiel.* C'est dans la même collection qu'ont été réédités *La Technique ou l'enjeu du siècle* et *Propagandes* de Jacques Ellul, et qu'a été publiée en 1987 la vaste fresque analytico-poétique de Bernard Charbonneau sur la croissance à travers les siècles et les régimes de *L'État*; écrite en 1947-1948, elle ne trouva pas d'éditeur à cette époque où une intelligentsia satellisée par Staline attendait de sa toute-puissance la réalisation du Paradis sur terre. De nombreuses oeuvres de Charbonneau connurent le même sort pour avoir bravé les modes et lésé les spécialités, inclassables car trop personnelles, inactuelles à force de lucidité. Elles vont maintenant pouvoir être découvertes, car les Éditions Economica viennent d'entreprendre la publication des oeuvres complètes de Charbonneau, à commencer dès cet automne par un premier volume intitulé *Nuit et Jour*, réunissant deux inédits: son essai sur *Le Paradoxe de la Culture* comme diversion d'un réel abandonné à la science, qui fait l'objet de la critique d'*Ultima Ratio*, l'autre volet de ce dyptique. Suivra dans un prochain volume *Je fus, essai sur la liberté* présentant le fondement de la pensée de Charbonneau, publié à compte d'auteur à l'Imprimerie Marrimpouey Jeune de Pau en 1980. Deux autres essais inédits sont maintenant disponibles en «samizdat» chez B. Charbonneau (64120 LUXE, France) pour 100 FF chacun: *Le plus et le moins: de la hiérarchie*, plus féroce que jamais dans une technocratie à prétentions égalitaires comme l'est *La société médiatisée*, soumise à une critique dont Charbonneau déplore la faiblesse chez les écolos, trop facilement obnubilés et manipulés par les media.

2. Elle était déjà esquissée dans ses grandes lignes dans des notes que j'ai pu voir remontant à cette époque, ainsi que dans le manuscrit de *Le Grand Pan est mort* écrit par Charbonneau avant et pendant la guerre, sur la disparition de la nature sous les assauts conjugués de l'industrialisation et du tourisme issu de la nostalgie qu'elle inspire dans le nouveau milieu appelé à la remplacer: la banlieue; cette critique de son universelle extension est passée augmentée dans *Le Jardin de Babylone* (Gallimard, 1969, traduit en japonais).

3. C'est chez Denoël que sont également parus sa mise au pilori de *Teilhard de Chardin, prophète d'un âge totalitaire* (1963, traduit en néerlandais), *Dimanche et Lundi* (1974) sur la dichotomie loisirs/travail, *Notre table rase* (1974) et *L'Hommauto.*

4. *Le feu vert. Auto-critique du mouvement écologique.* Éditions Karthala (22-24, boul. Arago, 75013 PARIS), coll. «Poing d'interrogation», 1980, pp. 32-33.

5. *Le système et le chaos*, 2e éd., p. 247.

6. *Le feu vert*, p. 7.

7. *Ibid.*, p. 139.

Olivieri
LIBRAIRIE

ART • LETTRES • SC. HUMAINES

MAINTENANT AU
5200, GATINEAU
C-D-N

739-3639

5200, Gatineau

CÔTE-DES-NEIGES

empreintes DIGITALes

ENFIN L'ÉLECTROACOUSTIQUE SUR COMPACT!

LANCEMENT—CONCERT DU 4e DISQUE

ÉLECTRO CLIPS

2 NOVEMBRE 1990, 16h30
BAR-THÉÂTRE LES LOGES

25 pièces de trois minutes du Québec, du Canada, des ÉU et du Mexique : Alvarez, Amirkhanian, Calon, Daoust, Degazio, Denis, Dhomont, Gobeil, Gottrit, Harris, Lander, Normandeau, Oliver, Oswald, Radford, Roy, Scheidt, Schryer, Settel, Smith, Truhlar, Turcotte, Westerkamp et Wolman.

RÉSERVEZ VOTRE EXEMPLAIRE. AVEC 23 PHOTOGRAPHIES ORIGINALES DE JOANNE TREMBLAY. LIVRET DE LUXE DE 58 PAGES. 25 PHOTOS, 25 PIÈCES. 25$ (AU QUÉBEC AJOUTER 2.25$ TAXES) AJOUTER 2$ FRAIS DE POSTE

CALON

Ligne de vie

NORMANDEAU

Lieux mouis

THIBAULT

Volt

COMMANDER LA PREMIÈRE SÉRIE DE 3 CD = 45$
(AU QUÉBEC AJOUTER 4.05$ TAXES) AJOUTER 3.25$ FRAIS DE POSTE
Chèque ou mandat-poste à :

DIFFUSION i MéDIA

4487, rue Adam / Montréal (Québec) / H1V 1T9

Cette annonce a été rendue possible grâce à l'aide du Gouvernement du Québec Ministère des Affaires culturelles

esther

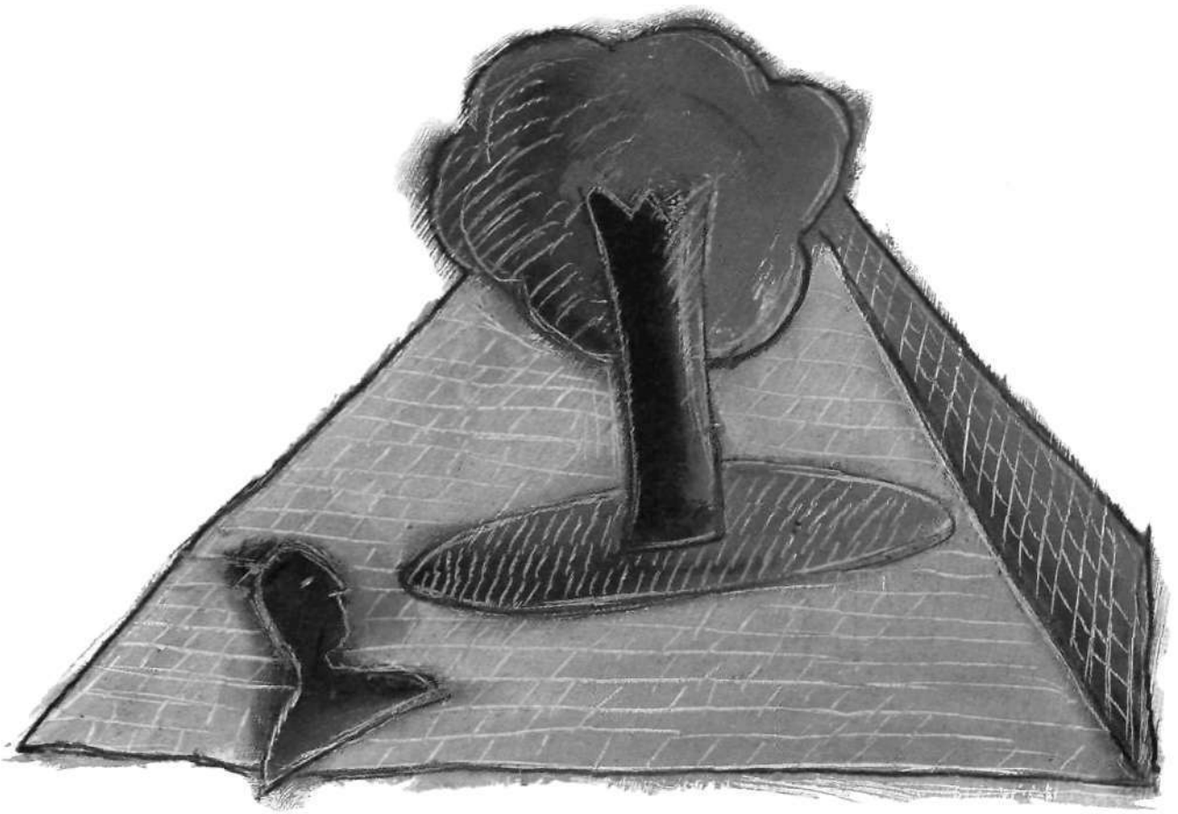
LAPOINTE

L'événement d'octobre

Dix ans après sa disparition
Vernissage-renaissance
de l'œuvre d'Esther Lapointe
Le jeudi 25 octobre 1990
à 8h18 le soir.
L'exposition se poursuivra
jusqu'au 28 octobre inclusivement
de midi à 17 heures.
90 sculptures.
40 boutons
taillés admirablement.

SO HAUT LIEU
1442 Sherbrooke Ouest
Troisième étage
Montréal
514•845•2582

ENVIRONMENTAL HYSTERIA



T.A. Shively

OUR SPECIES, LIKE DOMESTIC TURKEYS, SEEMS TO REACT TO NEGATIVE INPUTS IN A HYSTERICAL MANNER. IN SOME INSTANCES THIS HYSTERIA GENERATES CHANGES WHICH CORRECT — OR SEEM TO CORRECT — THE PROBLEMS, IN OTHERS LITTLE OF A POSITIVE NATURE SEEMS TO RESULT, AND OCCASIONALLY THE RESULT IS DISASTROUS: SEE DISCUSSION OF THE COD FISHERIES, BELOW. FEW BUSINESSMEN, TRADESMEN, DESIGNERS, OR HOUSEPERSONS FOR THAT MATTER, WOULD CONSIDER IT ADVISABLE TO BASE THEIR DECISIONS ON PANIC REACTIONS, YET AS A SOCIETY WE HAVE APPARENTLY AGREED TO DO SO.

As a species we have consistently interfered with the natural systems of the planet. Those enormous piles of bones at the base of cliffs are remnants of the efforts of prehistoric Europeans, Africans and Americans to improve their standard of living: they do not suggest a culture lightly stepping over the local ecosystems and "living in harmony with the land". There is good evidence that prehistoric man was responsible for at least speeding if not causing the extinction of several species such as mammoths, giant sloths, cave bears, and saber-toothed tigers (Aren't you glad? You wouldn't REALLY want saber-toothed tigers prowling around the yard would you?). As discussed further on, history provides many examples of cultures causing enormous changes to large regional ecosystems, frequently with disastrous effects. None-the-less, the planet as a whole continues to provide a stable environment well within the limits necessary to the survival of most of the life forms on it. We are, after all, dealing with a time span (one 1/16 sec. frame in a 1/2 hour movie or 1/10 inch of 100 inches (Russell) nearly infinitesimal relative to the age of the planet: remember that the dinosaurs lasted 200 million years, while we have been around in recognizable form for only about a million, and "civilized" for a few thousand years. The changes in climate and landmass caused by so recent and minor a planetary event as the glacial period (40,000 BC to 3000 BC) were far greater than anything for which humans have been responsible. A volcanic explosion such as Mt. St. Helens ejected a quantity (one cubic mile) of dust and chemicals into the air probably equal to the entire output of all of our factories since we've had them. Yet "Mount Tambora, to the east of Java, blew some 30 or so" cubic miles of rock into the atmosphere in

ILLUSTRATIONS: NORMAND COUSINEAU

1815... the dust floated in the upper atmosphere and spread out on a globe-encircling basis to blanket the earth's surface from insolation so effectively that the year 1815 has gone done in history as lacking a summer" (Russell, p. 462). Urban land, including the "vast" areas of suburbs, accounts for less than 1% of land coverage in the States (Harris, p. 889).

This suggests that a major source of our supposed concern for the environment is a desire for self — or species — *agrandissement*, rather than a realistic appraisal of the scale of our effect: "...and man was given dominion over all the earth..." (Genesis): this dominance is a basic notion of our Judeo-Christian society, which is generally on a heavy dominance-submission trip. It musn't be concluded that I LIKE pollution, nuclear bombs, mega-projects, etc.: I'm just trying to examine the wellsprings of our reaction patterns. Similar discussions can be found in the writings of Dansereau, Sears, Mumford, etc. in the Fifties (or Thirties): were they listened to? My search is due to a well-founded skepticism about whether our society is in fact interested in dealing with the problems facing us. It's my suspicion that even groups officially "protecting the environment" are motivated by a variety of factors, none of them directly related to restoring health to local and planetary ecosystems (e.g.: Green Peace are perfectly frank about using the cops and the media: "If they show us getting arrested while protecting baby seals, we get a quarter million, if we sit on a smokestack, we get a few hundred"). It seems possible to question the motives of many of the groups and individuals presently "concerned with the environment:" what are we to think of full page colored ads proclaiming the environmental awareness of Exxon, Union Carbide and their ilk? (Scientific American, Summer 1989). With "the environment" simply another possible source of income any ethical considerations are sure to go by the board: last spring *le Club Marketing de l'UQAM* sponsored a congress of which the theme was the ambiguous "Le marketing de l'environnement: sommes-nous prêts à le vendre?"

Of course some cultures have lived in reasonable harmony with their environment, of course efforts to protect species and decrease pollution are positive: but stripping away the cloud of myths, misconceptions, and flummery surrounding the issue should enable us to define our goals more clearly and to formulate better programmes for achieving them.

Environmental degradation is nothing new: primitive humans changed the landscape with fire: the long-term effects of this are hard to judge (Naveh and Leiberman, p. 261 ff.). A clearer picture of the negative effects of careless exploitation of the environment can be provided by a few historic examples: Solomon's (and everybody else's) cutting of the cedars of Lebanon probably resulted in the rise in level of the Dead Sea, causing the destruction of the cities of Sodom & Gomorrah: how's that for a crime against nature? Plato wrote ca. 360 B.C.: "...in those days the country... yielded far more abundant produce... in comparison with what then was, there remain only the bones of the wasted body, as they may be called... all the richer and softer parts of the soil having fallen away, and the mere skeleton of the land being left. But in the primitive state of the country, its mountains were high hills covered with soil, and the plains... were full of rich earth, and there

was abundance of wood in the mountains which now only afford sustenance to bees; not so very long ago there were to be seen roofs of timber cut from trees growing there, which were of a size sufficient to cover the largest houses; and there were many other high trees, cultivated by man and bearing abundance of food for cattle. Moreover, the land reaped the benefit of the annual rainfall, not as now losing the water which flows off the bare earth into the sea, but having an abundant supply in all places, and receiving it unto herself and treasuring it up in the close clay soil, (the earth) let off into the hollows the streams which it absorbed from the heights, providing everywhere abundant fountains and rivers, of which there may still be observed sacred memorials in places where fountains once existed.... (Critias, 111, b,c,d quoted in Forman and Godron, and in Glacken, p. 70).

The ensemble of civilisations around the Mediterranean acted similarly, so by the time of the late Roman empire the climate had changed, becoming hotter and drier, and erosion had removed much of the topsoil, with a consequent decrease in the productivity of land: mind you, a few thousand years earlier the Sahara was covered in trees and grass, so human activities may have simply increased the rate of change. A similar change occurred in the American South-West around 1200 AD. (National Geographic, 1966) apparently for the same reasons, and witnessed the disappearance of a people. Removal of the native grasses with their long roots caused the dustbowl in the Twenties when the periodic drought cycle recurred. The removal of competing predators of seals, followed by cessation of predatorial activities by ourselves, has resulted, through dislocation of the natural checks and balances, in the massive degradation of the St. Lawrence cod fisheries, for centuries one of the planet's major sources of food. The list fills many books: on the one hand, I want to point out that our species has been messing up the planet for a long time, and on the other, suggest that the total effect is not very great. The cod population would apparently recover in something like five years if the seal population was controlled: now, would you rather we clubbed those cute little baby seals (have you had lamb or veal for supper lately?) or encouraged sharks. Maybe we could distribute condoms....

The Basic Dilemma

Agriculture — even carefully integrated agriculture — is the major source of perturbation of the environment on the planet. It is curious how little discussion one sees of this in the media: industry, urbanisation, and transportation are targeted. This is the basic dilemma of the species: in order to survive, we MUST alter our environment: hunting and gathering societies, which had a noticeable effect on the environment anyway — humans are well and away the most effective predators, if only due to our capacity for waste — lived at population densities of around 1 person per 2 square miles (Sears, p. 424). So far, only a few nations, including the Québécois, seem to have accepted national suicide as a means of being able to return to the "Golden Age". The final decision as to the desirability of our species inhabiting the planet will have to be left to others to decide, but meanwhile I vote yes, and yes on two counts: with those who feel that world cultures can and should be stabilised in harmony with both local and planetary capabilities, and with those who agree with Bucky Fuller that the Earth is an egg, which has nourished the species, and will now permit it to ex- ▷

Vice Versa à l'étranger

En France

Région parisienne

Compagnie
58, rue des Écoles, 75005 Paris

Le Divan
37, rue Bonaparte, 75006 Paris

Librairie Tschann
125, boul. du Montparnasse, 75006 Paris

Flammarion
4, Centre G. Pompidou, Beaubourg, 75004 Paris

La Hune
170, boul. St-Germain, 75006 Paris

La tour de Babel
10, rue du Roi de Sicile, 75004 Paris

L'Épigramme
26, rue Saint-Antoine, 75004 Paris

Librairie Mélanie
391, rue des Pyrénées, 75020 Paris

The Abbey Book Shop
29, rue de la Parcheminerie, 75005 Paris

En Province

Actes Sud
Espace Van Gogh, 13200 Arles

La Machine à lire
18, rue du Parlement Saint-Pierre, 33000 Bordeaux

Calligramme
75, rue Joffre, 46000 Cahors

La Librairie de l'Université
2, place Léon-Martin, 38000 Grenoble

La Réserve
14, rue Henri-Rivière, 78200 Mantes-la-Jolie

La Librairie
5, place du Bon Pasteur, 44100 Nantes

Librairie plurielle
7, rue Gambetta, 72000 Le Mans

Librairie Festival
47, Grande Rue, 72200 Laflèche

Librairie Sauramps
Le Triangle, Allée Jules-Milhau, 34045 Montpellier

Librairie Vent du Sud
Aix en Provence

En Belgique

Distributeur : Post-Scriptum
37, rue des Éperonniers, 1000 Bruxelles
Tél : 511 96 43

Les Éperonniers
55-57, rue des Éperonniers, 1000 Bruxelles

Tropismes
11, Galeries des Princes, 1000 Bruxelles

De Rome
50 bis, avenue Louise, 1050 Bruxelles

Librairie L'Étoile
144, boul. Adolphe Max, 1000 Bruxelles

W.H. Smith
71-75, boul. Adolphe Max, 1000 Bruxelles

Prétexte
48, rue des Clarisses, 400 Liège

En Suisse

Naville
38-42, avenue Vibert, 1227 Carouge

In Italia

Nelle librerie Feltrinelli

pand to other planets and solar systems. This expansion will NOT, however, take the form of mass migrations: simple energy relations make this an absurdity, until such time as modern physics reverses all we presently know about the workings of the universe (which they may well do if one can believe Stephen Hawking), so we must also learn to live on THIS planet.

The control of population, production and distribution must be dealt with here and now: there is no reason that these activities need be viewed as mutually exclusive or that they should have a negative impact on the environment.

What is most amazing is that solutions to all of our problems are known and have been known for a long time (op. cit.: Plato). London, as well as several other cities had programmes in the mid-nineteenth century for returning sewage to the land; most industrial anti-pollution control devices pay for themselves in recuperated materials: proper farming techniques were well-known before the Dust Bowl happened. Most of our problems seem to spring from short-sighted decision making accountants want sure, immediate profits: antidotes based on hysterical reactions are not likely to be an improvement. A real search for ways and means of applying our knowledge must supplant the present scatterbrained carrying on: we need to get away from power politics, grantsmanship, and the basic notion that we are separate from and superior to our environment.

With all the yammering presently going on about the environment, there seem to be few serious efforts made to plan for optimal use of the planetary surface: most decisions are made on a piecemeal basis, with "realpolitik" and private greed the "guiding lights" in (non-) planning. Most of the noise, and the miniscle amount of funding of environmentally oriented government programmes are concentrated on certain aspects of pollution control: as Dansereau states (article this magazine) "ceci n'est qu'une portion du problème" (ref.): yet even the (highly visible and largely ineffective — every time I see a big truck or bus go by, spewing black fumes, I laugh at the anti-pollution devices "mandatory" on motor vehicles — anti-pollution programmes are constantly reduced and delayed.

Given that it seems quite feasible that the present world population could enjoy a reasonable standard of living (Asimov, Fuller) a change is needed from the short-sighted, self-serving policies of governments and multinational mega-corporations: it's hard to believe that neither of these is convinced of the value of long-range planning, as they are deeply concerned with self-perpetuation. This planning must include sociological considerations: OIKOS, the base root of both ecology and economics, refers to the household: good "ecologic" policies are automatically good economic policies, and vice versa (...). Poverty, lack of education, racism, etc. are all an integral part of the "environment," or the "household:" if the roof has holes in it, or some of the people living there can't function because they're undernourished or suppressed, the efficiency of the whole is impaired. To quote Paul Sears: "The guest who helps with the chores may prolong his stay, but the inconsiderate one may wreck the house" (p. 472). Examining the root causes of the present day drug crisis, rather than the symptoms, one can see clearly that massive long-term mistreatment of certain sectors of society has resulted in their poor health, requiring major expenses to control and treat the ailing members: drug use has not spread because there are a bunch of nasty men trying to "pervert America's youth," but because the sins of our fathers (and theirs') are catching up with us: it's going to cost everybody a lot of money and grief before the problem is corrected, and more repressive measures are NOT the solution.

Education is supposed to be the solution, but with school systems that seem bent on removing all imagination and originality from students; economic systems that reward aggressive consumerism; and political systems that reward incompetence and lack of principles, it may be a while before we bumble our way into anything like an intelligent set-up. The essential elasticity of planetary ecosystems will help a great deal, but a little more truth in our dealings with ourselves and with each other wouldn't hurt. □

References:

Bible: Genesis 1:21-22, 27-28; 8:17, 21-22; 9:1-3.

Forman, R.T.T. and M. Godron, 1986. Landscape Ecology. N.Y. Wiley.

Fuller, Buckminster, 1973(1947). Earth, Inc. Anchor Press/Doubleday, Garden City, N.Y.

Naveh, Zev and Arthur Leiberman, 1984. Landscape Ecology. Springer-Verlag, New York.

National Geographic, 1966. America's Wonderlands. NGS Washington D.C. (Chap. on Mesa Verde).

Scientific American, 1989. Issue on the Environment.

Thomas, William L. Jr., 1955, ed. Man's Role in Changing the Face of the Earth. Univ. Chicago Press, Chicago.

IN Thomas:

Carl Sauer, The Agency of Man on Earth.

Clarence Glacken: Changing Ideas of the Habitable World.

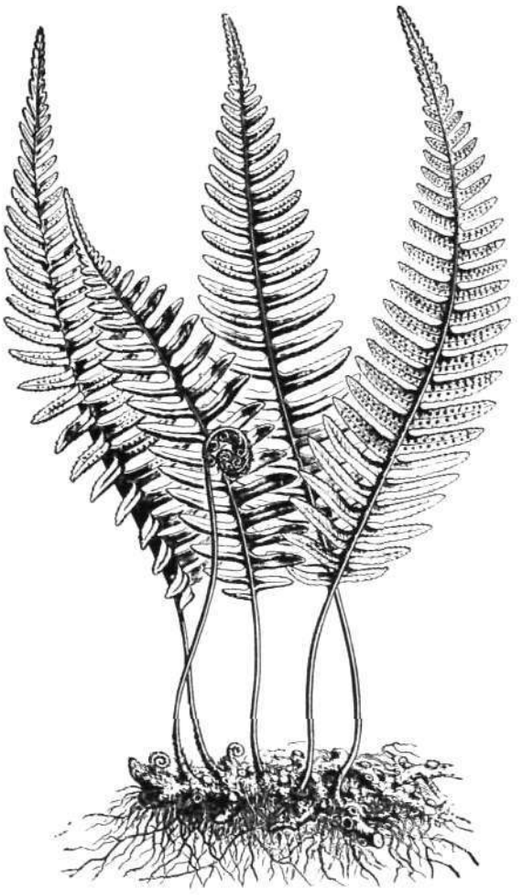
Chauncy Harris: The Pressure of Residential-Industrial Land Use.

Lewis Mumford: The Natural History of Urbanization.

Richard Russell: Environmental Changes through Forces Independent of Man.

Paul Sears: The Process of Environmental Change by Man.

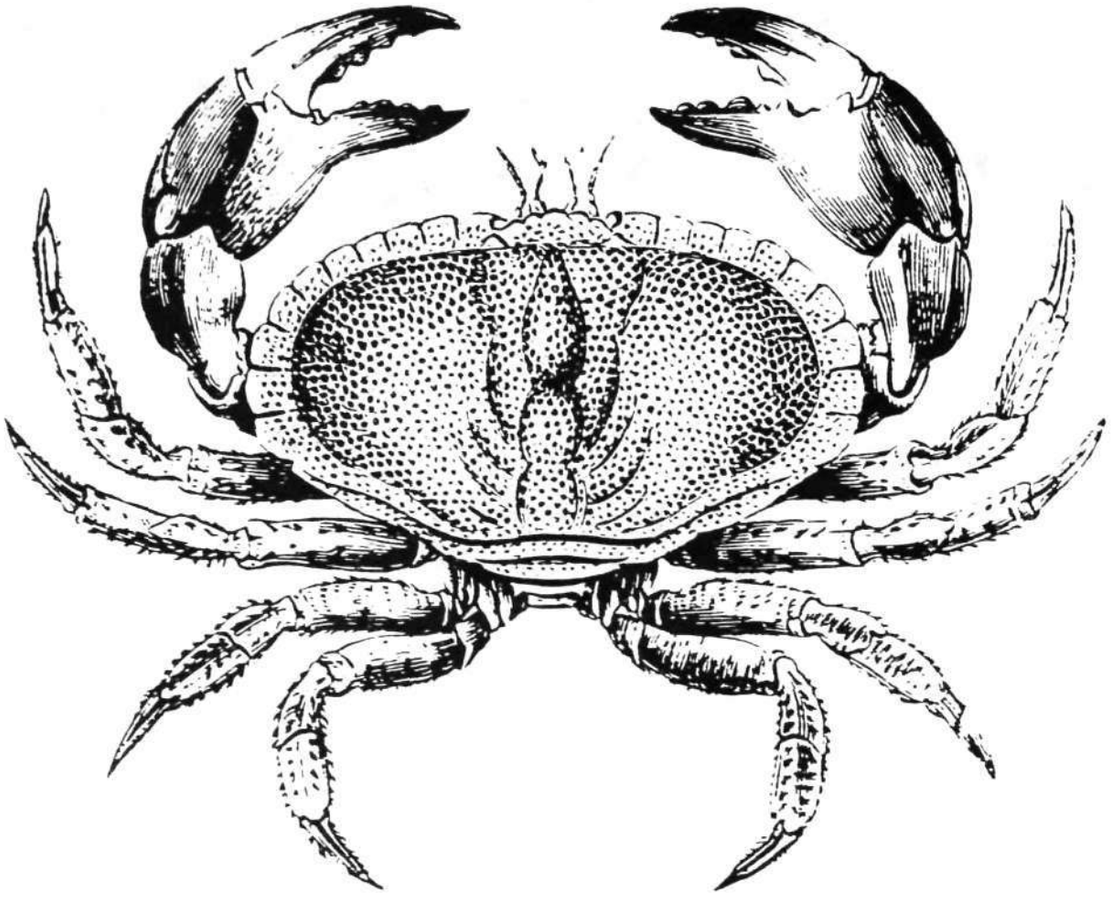
QUI VEUT DE L'APOCALYPSE?



Entretien avec Edgar Morin
par Bernard Lévy

SOCIOLOGUE, EDGAR MORIN EST CONNU POUR SES ÉTUDES PORTANT SUR LES MUTATIONS SOCIALES ET SES ENQUÊTES MENÉES «À CHAUD»: *L'ESPRIT DU TEMPS, LA RUMEUR D'ORLÉANS*. ON SAIT MOINS QUE LA FORMATION PREMIÈRE D'EDGAR MORIN EST CELLE D'HISTORIEN. SA THÈSE DE DOCTORAT S'INTITULE *L'HOMME ET LA MORT*. IL S'AGIT D'UNE ÉTUDE ANTHROPO-HISTORIQUE QUI ANALYSE LES ATTITUDES ET LES COMPORTEMENTS DES INDIVIDUS ET DES GROUPES SOCIAUX FACE À LA MORT. SI L'ON EXCEPTE LA NAISSANCE, QUOI DE PLUS SINGULIER QUE LA MORT? MAIS AUSSI, QUOI DE PLUS COMMUN QUE LA MORT? CETTE DOUBLE INTERROGATION SE RETROUVE EN ÉCHO DANS TOUTE L'OEUVRE D'EDGAR MORIN QUI EST UNE OEUVRE QUI ÉCLAIRE LA VIE, CELLE DES VEDETTES DU CINÉMA, CELLE DES MASSES CONSOMMATRICES, CELLE DES SOCIÉTÉS EN CRISE MORALE ET POLITIQUE, CELLE DE LA SCIENCE. CETTE DOUBLE INTERROGATION S'EST ENRICHIE. ELLE EST RELAYÉE NOTAMMENT DEPUIS 1970 PAR LA NÉCESSITÉ D'UNE MÉTHODE QUI ENGLOBE UNE SOCIOLOGIE DE LA CONNAISSANCE OÙ SONT MISES EN SCÈNE LES IDÉES, LEUR VIE, LEURS MOEURS, LEUR ORGANISATION. MAIS SURTOUT, LES INTERROGATIONS D'EDGAR MORIN DÉBOUCHENT AUJOURD'HUI SUR UN FAISCEAU DE RÉFLEXIONS QUI ÉCLAIRENT SANS COMPLAISANCE LE XXE SIÈCLE, SANS POUR AUTANT LE METTRE EN PROCÈS. IL RÉPOND AUX QUESTIONS DE BERNARD LÉVY. L'ENTRETIEN A EU LIEU LE 7 JUILLET À PARIS.

▷



Vice Versa: *A-t-on prématurément mis un terme au XXe siècle, en pensant qu'il s'achevait avec la révolution roumaine du mois de décembre 1989?*

Edgar Morin: Sans doute sommes-nous passés par une oasis, une interruption des conditions répressives localisées au centre de l'Europe. On pourrait trouver ainsi d'autres accalmies tout au long du XXe siècle. Mais ce serait trompeur.

V.V.: *Ne doit-on pas y distinguer l'amorce d'une ère nouvelle après tant de souffrances?*

E.M.: Sans doute. Mais il ne faudrait pas y voir une sorte de récompense pour les souffrances. Il ne faudrait pas considérer les prisons, les tortures, la censure comme le prix payé qui, en donnant accès au libéralisme démocratique, ouvre du même coup une ère de béatitude infinie.

V.V.: *Ainsi la paix, la liberté n'ont pas de prix. Et surtout pas la guerre.*

E.M.: Le concept est relativement nouveau. Il vient s'opposer à l'idée d'apocalypse. On a longtemps pensé que l'irruption de fléaux, de forces démoniaques, de massacres, d'horreurs étaient des préliminaires nécessaires à l'arrivée du salut. Autrement dit, des événements abominables étaient annonciateurs du salu, c'est-à-dire de l'avènement d'un état de bonheur paradisiaque instauré à jamais. Au début du siècle, si l'on a supporté les malheurs effroyables de la guerre de 1914-1918, c'est que l'on pensait qu'elle serait la dernière, la «der des der». Le «salut» s'est traduit par l'enracinement du bolchevisme et la prolifération du socialisme révolutionnaire! La Deuxième Guerre mondiale issue du totalitarisme a eu pour principal avatar le stalinisme, régime qui était «obligé» de prendre ce visage de fer! Ces maux abominables ont effacé la perspective d'un salut terrestre historique.

V.V.: *Est-ce la raison pour laquelle les sociétés sont moins passives, moins fatalistes face aux calamités?*

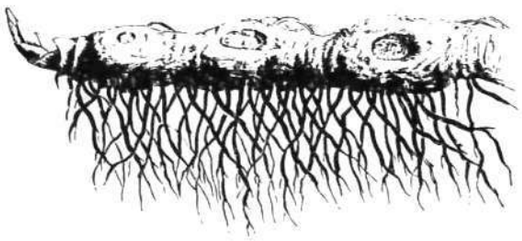
E.M.: Je crois qu'une plus grande conscience des responsabilités humaines a émergé. La pollution, la prolifération des drogues, le risque du recours à la bombe atomique sont perçus comme des phénomènes largement attribuables à des sources humaines. En ce sens, on ne pense pas qu'une guerre nucléaire soit nécessaire pour donner naissance à un quelconque salut. Mais dans la mesure où ces phénomènes échappent au contrôle humain, ils sont perçus comme des phénomènes péri-apocalyptiques. Un peu comme si l'on n'y pouvait rien. C'est préoccupant. On sous-estime les maux (sida, déforestation, effet de serre, prolifération de produits cancérigènes) qui balayent la planète. On ne perçoit pas suffisamment combien ils sont à la fois individuels et collectifs.

V.V.: *L'apocalypse est donc une mystification.*

E.M.: Il nous faut renoncer à l'idée de salut terrestre. À croire aux lendemains qui chantent. On fait face à un des problèmes d'éthique. Et dès lors, il est nécessaire de percevoir la complexité de toute réalité avec ses interactions, ses contradictions, ses enjeux, ses avantages pour moi, ses valeurs collectives, etc. Il nous faut renoncer à une connaissance objective qui, par essence, mobilise des informations infinies. Ceci revient à choisir nos idées, nos mythes, nos amis, à produire notre sens, à reconnaître que l'éthique ne trouve sa justification qu'en elle-même. Je plaide ici pour l'insertion d'une pensée complexe. □

INTRODUCTION À LA PENSÉE COMPLEXE

En exclusivité pour *Vice Versa*, Edgar Morin a accepté d'offrir quelques bonnes feuilles de son prochain ouvrage intitulé *Introduction à la pensée complexe* (à paraître chez ESF éditeur, Paris). Bien que dans ces pages il ne soit pas directement question d'écologie, c'est bien au coeur de la «pensée complexe» que se trouvent les réponses au dilemme écologique.



Edgar Morin

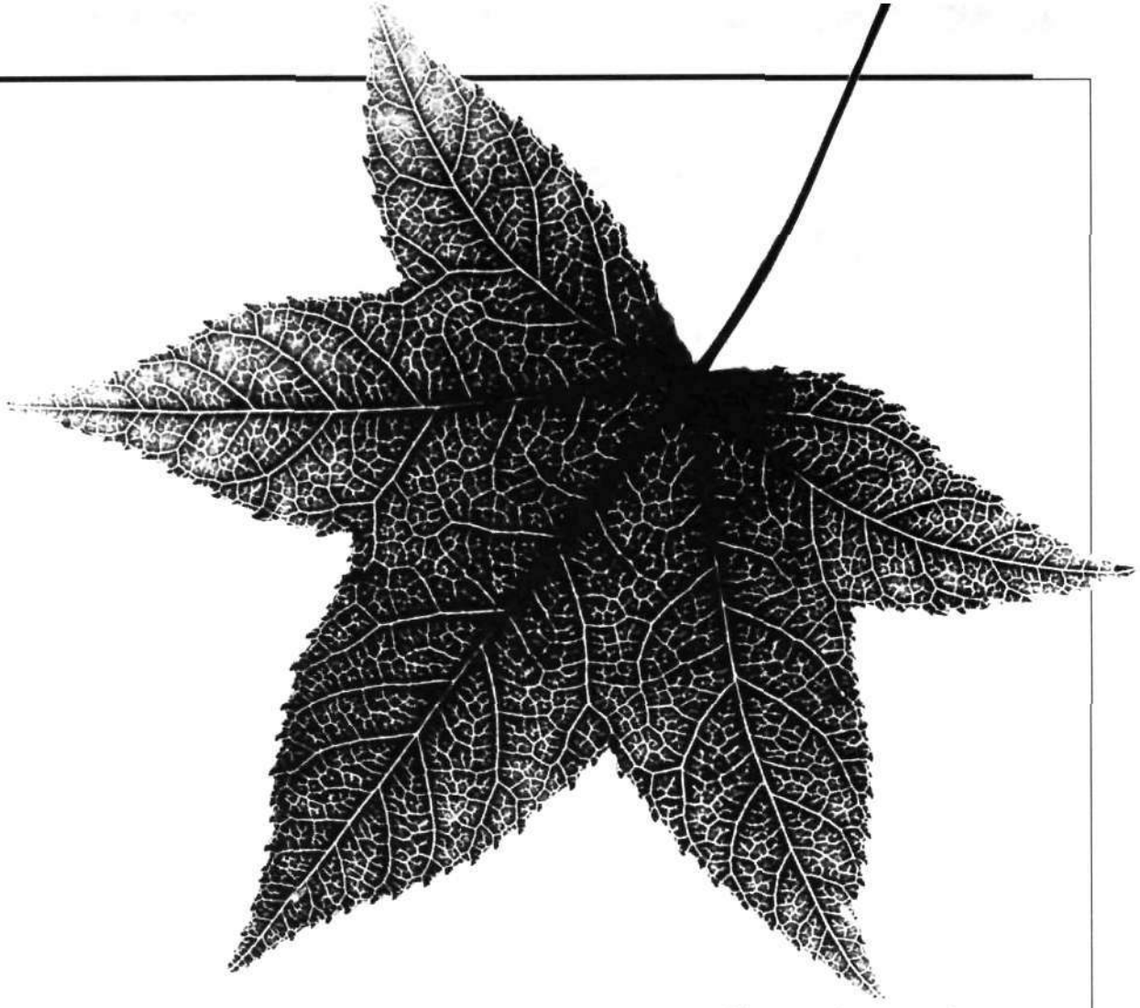
NOUS DEMANDONS LÉGITIMEMENT À LA PENSÉE QU'ELLE DISSIPE LES BROUILLARDS ET LES OBSCURITÉS, QU'ELLE METTE DE L'ORDRE ET DE LA CLARTÉ DANS LE RÉEL, QU'ELLE RÉVÈLE LES LOIS QUI LE GOUVERNENT. LE MOT DE COMPLEXITÉ, LUI, NE PEUT QU'EXPRIMER NOTRE EMBARRAS, NOTRE CONFUSION, NOTRE INCAPACITÉ DE DÉFINIR DE FAÇON SIMPLE, DE NOMMER DE FAÇON CLAIRE, DE METTRE DE L'ORDRE DANS NOS IDÉES.

Aussi la connaissance scientifique fut longtemps et demeure encore souvent conçue comme ayant pour mission de dissiper l'apparente complexité des phénomènes afin de révéler l'ordre simple auquel ils obéissent.

Mais s'il apparaît que les modes simplificateurs de connaissance mutilent plus qu'ils n'expriment les réalités ou les phénomènes dont ils rendent compte, s'il devient évident qu'ils produisent plus d'aveuglement que d'élucidation, alors surgit le problème: comment envisager la complexité de façon non simplifiante? Ce problème toutefois ne peut immédiatement s'imposer. Il doit prouver sa légitimité, car le mot de complexité n'a pas derrière lui un noble héritage philosophique, scientifique ou épistémologique.

Il subit au contraire une lourde tare sémantique, puisqu'il porte en son sein confusion, incertitude, désordre. Sa définition première ne peut fournir aucune élucidation; est complexe ce qui ne peut se résumer en un maître-mot, ce qui ne peut se ramener à une loi, ce qui ne peut se réduire à une idée simple. Autrement dit, le complexe ne peut se résumer dans le mot de complexité, se ramener à une loi de complexité, se réduire à l'idée de complexité. La complexité ne saurait être quelque chose qui se définirait de façon simple et prendrait la place de la simplicité. *La complexité est un mot problème et non un mot solution.*

La nécessité de la pensée complexe ne peut s'imposer ▷



que progressivement au cours d'un cheminement où apparaîtraient tout d'abord les limites, les insuffisances et les carences de la pensée simplifiante, puis les conditions dans lesquelles nous ne pouvons éluder le défi du complexe. Il faudra ensuite se demander s'il y a des complexités différentes les unes des *autres et si l'on peut lier ensemble ces complexités en un* complexe des complexes. Il faudra enfin voir s'il est un mode de pensée ou une méthode capable de relever le défi de la complexité. Il ne s'agira pas de reprendre l'ambition de la pensée simple qui était de contrôler et de maîtriser le réel. Il s'agit de s'exercer à une pensée capable de traiter avec le réel, de dialoguer avec lui, de négocier avec lui.

Il faudra dissiper deux illusions qui détournent les esprits du problème de la pensée complexe.

La première est de croire que la complexité conduit à l'élimination de la simplicité. La complexité apparaît certes là où la pensée simplifiante défaille, mais elle intègre en elle tout ce qui met de l'ordre, de la clarté, de la distinction, de la précision dans la connaissance. Alors que la pensée simplifiante désintègre la complexité du réel, la pensée complexe intègre le plus possible les modes simplifiants de penser, mais *refuse les conséquences mutilantes, réductrices, unidimen*sionnalisantes et finalement aveuglantes d'une simplification qui se prend pour le reflet de ce qu'il y a de réel dans la réalité.

La seconde illusion est de confondre complexité et complétude. Certes, l'ambition de la pensée complexe est de rendre compte des articulations entre des domaines disciplinaires qui sont brisés par la pensée disjonctive (qui est un des aspects majeurs de la pensée simplifiante); celle-ci isole ce qu'elle sépare, et occulte tout ce qui relie, interagit, interfère. Dans ce sens, la pensée complexe aspire à la connaissance multidimensionnelle. Mais elle sait au départ que la connaissance complète est impossible; un des axiomes de la complexité est l'impossibilité, même en théorie, d'une omniscience. Elle fait pour sienne la parole d'Adorno «la totalité est la non-vérité». Elle comporte la reconnaissance d'un principe d'incomplétude et d'incertitude. Mais elle porte aussi en son *principe la reconnaissance des liens entre les entités que notre* pensée doit nécessairement distinguer, mais non isoler les unes des autres. Pascal avait justement posé que toutes choses sont «causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates, et que toutes [s'entretiennent] par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes». Aussi la pensée complexe est animée par une tension permanente entre l'aspiration à un savoir non parcellaire, non *cloisonné, non réducteur, et la reconnaissance de l'inachève*ment et de l'incomplétude de toute connaissance.

Cette tension a animé toute ma vie.

Toute ma vie, je n'ai jamais pu me résigner au savoir parcellisé, je n'ai jamais pu isoler un objet d'études de son contexte, de ses antécédents, de son devenir. J'ai toujours aspiré à une pensée multidimensionnelle. Je n'ai jamais pu éliminer la contradiction intérieure. J'ai toujours senti que des vérités profondes, antagonistes les unes aux autres, étaient pour moi complémentaires, sans cesser d'être antagonistes. Je n'ai jamais voulu réduire de force l'incertitude et l'ambiguïté.

Dès mes premiers livres, je me suis affronté à la complexité, qui est devenue le dénominateur commun à tant de travaux divers qui ont semblé à beaucoup dispersés. Mais le mot même de complexité ne me venait pas à l'esprit, il a fallu qu'il m'arrive, vers la fin des années 1960, véhiculé par la *théorie de l'information, la cybernétique, la théorie des sys*tèmes, le concept de l'auto-organisation, pour qu'il émerge sous ma plume, ou plutôt sur mon clavier. Il s'est alors dégagé du sens banal (complication, confusion) pour lier en lui l'ordre, le désordre et l'organisation et, au sein de l'organisation, l'un et le divers; ces notions ont travaillé les unes avec les autres, de façon à la fois complémentaire et antagoniste; elles se sont mises en interaction et en constellation. Le concept de complexité s'est formé, il a grandi, étendu ses ramifications, il est passé de la périphérie au centre de mon propos, il est devenu macro-concept, lieu crucial d'interrogations, liant désormais en lui le noeud gordien du problème des relations entre l'empirique, le logique et le rationnel. Ce processus coïncide avec la gestation de *La méthode*, qui commence en 1970.

Si la complexité n'est non pas la clé du monde, mais le *défi à affronter, la pensée complexe n'est non pas ce qui évite* ou supprime le défi, mais ce qui aide à le relever, et parfois même à le surmonter. □

COMME À TCHERNOBYL

Paul Charberland

Le Fleuve, empoisonné depuis les Grands Lacs, charrie ses monstres génétiques, ses cancéreux, ses cadavres — portant son eau jusqu'à la gorge des humains.

Les bélugas se meurent.

L'air empoisonné pourrit les bronches, le cerveau, le sang.

Le vacarme urbain détraque l'influx nerveux; la surstimulation médiatique pulvérise les consciences.

Les divinités chimiques étendent et ramifient leur emprise au plus intime du tissu vivant pendant que les manipulateurs de toxines et les industriels du Déchet se barricadent derrière leur culte de la productivité pour mieux dénier leur irresponsabilité.

ILLUSTRATIONS ALAIN RENO

À Gentilly, des enfants naissent sans anus. Le ministre, agacé, réplique que les humains, à cet endroit de la Terre, n'ont qu'à ne plus «faire d'enfants».

L'ozone se dissipe au-dessus des pôles, au-dessus des villes; les cancers de la peau se multiplient et l'oeil succombe au bombardement d'ultraviolets.

Les Cris et leurs pays seront peut-être sacrifiés à la voracité marchande; les enfants Innus hurlent de terreur parce que des militaires ne veulent pas se priver de leurs *wargames*.

La vermine automobile prospère en toute tranquillité, précipitant l'humanité, avec l'effet de serre, dans le châtiment par le feu.

Petits narcisses et valeureux performants, eux, se bouchent les oreilles, qu'on ne les dérange pas dans l'absorbante célébration de leur propre excellence.

Et les gestionnaires de la croissance létale imposent à tous leur «priorité» avec le sérieux de pontifes — ce qu'ils sont du reste puisqu'ils n'hésitent pas à «planifier» d'avance l'hécatombe de populations entières —, comme à Tchernobyl.

Nous courons au désastre avec l'hébétude hilare des intoxiqués.

Devrais-je en rajouter? Les études, les renseignements, les statistiques, l'élaboration de solutions, les perspectives d'action, on trouve tout ça dans quantité d'ouvrages. Telle cette *Lettre* de René Dumont *aux Québécois*. Est-ce qu'on les lit?[1]

Considérer le fait de la dégradation de la biosphère et de la dévastation du biote comme une question parmi d'autres, l'isoler, montre qu'on n'a même pas encore commencé à comprendre. L'écologie serait même à la mode!

Le «problème» écologique est d'abord d'ordre économique: les ravages, les catastrophes, les maladies, c'est le fait de la rage productiviste, la rage des intoxiqués du rendement, de la croissance sans frein. Une même dévoration atteint la vie terrestre et celle de la majorité des humains, le Tiers-Monde. Et dans les sociétés prospères la part des sans-abri, des laissés pour compte s'accroît sans cesse. La mafia internationale du Profit ignore toute responsabilité par rapport à la communauté humaine et à la vie terrestre, au nom de la liberté. Voilà l'infamie.

Bush, c'est la bouche d'égout. Mulroney, Bourassa, leur voix d'animaux à sang froid, de reptiles insensibles. Pour qui la vie humaine, la vie universelle et le tragique terrestre ne sont qu'inconsistante fumée en regard de la comptabilité du néant qu'ils font passer pour le réel.

Nous sommes tous complices de l'infamie dans la mesure où, quelles que soient nos convictions et nos inquiétudes affichées, nos comportements sont ceux de surconsommateurs paisibles.

Il n'y aurait qu'une chose à dire sur la «question» de l'environnement, à voir comment va le cours du monde: nous sommes en train de tout foutre en l'air plutôt que de changer nos habitudes. Nous sommes des irresponsables et nous paierons.

René Dumont parle dans le désert depuis trente ans, on l'a traité d'alarmiste et de Nostradamus. Comme on l'a fait pour le Club de Rome il y a vingt ans.

Robert Bourassa aurait dit du haut d'un avion, à la vue de tant de rivières en cours libre dans le grand nord québécois: quel gaspillage! Naturellement, il les voulait harnachées, rentabilisées. Dans une autre occasion, il a déclaré avec agacement qu'on n'est tout de même pas pour faire du Québec un grand jardin. Robert Bourassa et son gouvernement, son parti, jouissent de la faveur d'une grande partie des citoyens.

«Après nous le déluge», c'est à ces quelques mots que peut se résumer la «pensée» environnementale des politiciens et des prédateurs qui décident de «notre avenir à tous». Mais s'ils nous tiennent ainsi en otages, c'est qu'une très forte majorité de citoyens consommateurs partage la même pensée. L'abêtissement est général. Nous n'avons qu'à nous en prendre à nous.

La bruyante apologie du libéralisme économique est l'alibi d'une entreprise criminelle.

Paix, Tiers-Monde et écologie sont indissociables. Je cite la *Lettre aux Québécois: La survie veut la paix et celle-ci exige la réduction d'inégalités «hurlantes» entre les riches des pays riches et les démunis des pays pauvres.*[2] Les auteurs appellent de toute urgence une «Révolution écologique non violente»: «*Cette Révolution écologique est incompatible avec le maintien de la domination absolue de l'économie libérale intégrale.* [...] Dès que l'on s'élève aux grandes orientations, aux grandes décisions, comme la répartition des ressources rares non renouvelables, il faut assurer un mode de gestion équitable, qui ne s'appelle plus la loi du marché, car celle-ci est la loi du plus fort. Pour les relations internationales, c'est bien le libéralisme qui, par l'échange inégal et le surendettement, a édifié la structure de notre monde, avec ses *inégalités sans*

cesse croissantes qui en sont arrivées à être *monstrueuses*. Quiconque continue l'éloge du libéralisme devrait être obligé de vivre quelque temps, avec un groupe de Volontaires, en stage dans les villages ruinés des paysans sans terre du Bangladesh. Ou encore dans les bidonvilles de Rio.»[3]

Au Brésil, il y a des millions d'enfants abandonnés à la rue, des «pivetas», des moineaux. On les pourchasse, on les harcèle, on les torture. Tueurs professionnels et escadrons de la mort sont payés pour les éliminer, comme on extermine des coquerelles ou des rats. Des milliers d'enfants sont ainsi massacrés chaque année. L'espèce humaine en vient à dévorer ses propres petits: telle est la vérité de la sacro-sainte loi du marché.

Plutôt la mort que la contrainte: c'est exactement ce qu'appellent nos façons de faire, d'être, dans la vie de tous les jours. Nous ne sommes pas prêts à contester l'impératif de la croissance économique sans frein puisque nous ne voulons pas interrompre notre surconsommation, que nous ne faisons rien pour mettre un terme à la circulation automobile massive, *et toujours croissante*, qui est responsable de l'effet de serre. Les pollueurs industriels savent qu'ils ne seront pas inquiétés tant qu'ils pourront compter sur notre veulerie.

Voici ce que disait Benoit Bouchard, ministre canadien des Transports au moment où il procédait au démantèlement d'une part importante du réseau de Via Rail: «Peut-on renverser la tendance des gens à utiliser leur voiture? Ce n'est pas le rôle du gouvernement de convaincre la population de ne plus s'en remettre à leur voiture. Il nous faut gérer cette tendance de fond qui ne se dément pas, bien au contraire.»[4] Ce même gouvernement n'a pas lésiné sur les moyens à prendre pour «convaincre» la population du bien-fondé d'une mesure comme la T.P.S., même si elle «contrariait» une forte «tendance de fond». Dans le cas présent, le pouvoir s'autorise de l'irresponsabilité collective pour justifier sa propre irresponsabilité. Et il a le front de prétendre «gérer».

«Les érosions démolissent tous les sols du monde, les forêts reculent, le désert avance, et plusieurs en parlent comme s'il s'agissait de catastrophes naturelles sur lesquelles nous n'aurions pas de pouvoirs, comme dans le cas de tremblements de terre.»[5] Aveuglement, irresponsabilité collective et fatalisme. Non, on ne pourrait caractériser autrement notre comportement effectif.

Rude, actif, généreux. Capable de réponse aux sollicitations de la Nature. Pour cet homme, gaspiller est inimaginable. Pour nous, la frugalité évoque avant tout l'indésirable: un mode de vie rustique.

À présent, je ne comprends pas les calculs, les travaux d'ingénierie. Sans doute parce qu'ils favorisent le plus souvent le profit irrestreint, le gaspillage — la démesure, la démence.

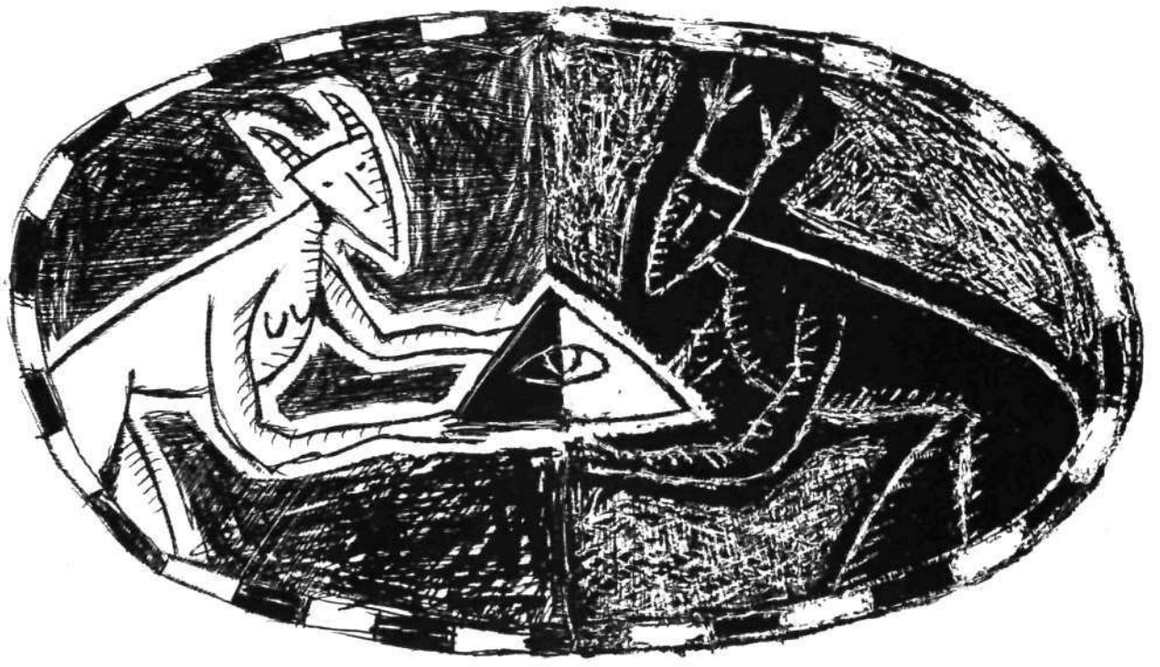
Rude, frugal... La perspective de contraintes appelle cette association d'idées; elle me paraît en partie expliquer la répugnance à la contrainte du surconsommateur irresponsable, c'est-à-dire tout le monde. Une répugnance si forte qu'elle éclipse l'autre terme de l'alternative: la mort!

Pareille inintelligence devrait nous étonner. Nous ne voyons même pas dans le discours des «décideurs» ce qu'il autorise: une monstrueuse aberration. Alors qu'assumer la contrainte nous conduirait à dégager la perspective d'un renouveau d'inventivité, d'ingéniosité. Alertés, stimulés par la tâche de réduire le gaspillage, nous serions en mesure de répondre aux sollicitations d'une Nature blessée, catastrophée, de manière à pouvoir, avec elle, nous guérir. De là, une nouvelle ingénierie, un nouveau mode de gestion, indifférents à la recherche du profit. Ce dernier trait fait comprendre que l'urgence du renouveau soit sans cesse réprimée dès qu'elle pointe. Pensons à la voiture électrique, aux énergies douces et aussi à la logistique urbaine des transports en commun: l'argument des profiteurs, c'est que ce n'est pas rentable. La criminalité du libéralisme économique irrestreint se désigne, à rebours même de ses prétentions, comme la pire gestion des ressources humaines et naturelles. En tant que vivants confrontés à cette entreprise mortifère, nous sommes en état de légitime défense. □

NOTES

1. René Dumont et Gilles Boileau. *La contrainte ou la mort. Lettre aux Québécois sur l'avenir de la planète*. Montréal, Éditions du Méridien, «Environnement», 1990. Au nombre des principaux ouvrages sur la question environnementale, je citerai: Commission mondiale sur l'environnement et le développement (Commission Brundtland). *Notre avenir à tous*. Paris, Éditions du Fleuve, et Montréal, Les publications du Québec, 1988; Lester Brown. *L'État de la Planète 1989*. Paris, Éditions Economica, 1989; René Dumont (avec la collaboration de Charlotte Paquet). *Un monde intolérable, le libéralisme en question*. Paris, Éditions du Seuil, 1988.
2. *La contrainte ou la mort*, p. 157, *l'italique* est des auteurs.
3. *Ibid.* p. 162-163, *l'italique* est des auteurs.
4. Propos cités par les auteurs de la *Lettre*, p. 103.
5. *Ibid.* p. 159.

QU'EST-CE QUE L'ÉTHIQUE ÉCOLOGIQUE?



Yves Vaillancourt

D'ABORD, PRÉCISONS QU'IL NOUS FAUT UNE ÉTHIQUE ÉCOLOGIQUE PLUTÔT QU'UNE ÉTHIQUE ENVIRONNEMENTALE. CECI PARCE QUE LE TERME D'ENVIRONNEMENT EST:

1- FLOU: «MON» ENVIRONNEMENT = MON MILIEU DE TRAVAIL, MON QUARTIER, PEUT-ÊTRE LE PARC DU BOUT DE L'ÎLE. L'AMAZONIE ET LA TROPOSPHÈRE, EST-CE AUSSI «NOTRE» ENVIRONNEMENT?

2- ANONYME: COMME IL RÉFÈRE À PEU PRÈS À N'IMPORTE QUOI, MÊME À DES STRUCTURES DE BÉTON (EN FAIT À TOUT CE QUI SE TROUVE DANS LES «ENVIRONS»), IL EST DÉPOURVU DES QUALITÉS QUE NOUS PRÊTIONS AUTREFOIS À LA NATURE, PAR EXEMPLE SON CARACTÈRE ENGLOBANT, MATERNEL, AUTO-RÉGULATEUR (LES LOIS DE LA NATURE).

3- ANTHROPOCENTRIQUE: ENVIRONNEMENT = CE QUI EST DANS LES ENVIRONS, DANS LES ENVIRONS D'UN CENTRE, L'HUMAIN BIEN ENTENDU. UNE ÉTHIQUE ÉCOLOGIQUE N'ÉTANT PAS FORCÉMENT ANTHROPOCENTRIQUE (LE DÉBAT SUR LA LOCALISATION DU CENTRE EST TOUJOURS OUVERT), LE QUALIFICATIF D'«ENVIRONNEMENTALE» SERAIT DONC UNE PÉTITION DE PRINCIPE, BIEN QU'INCONSCIENTE POUR LA PLUPART, EN FAVEUR D'UNE ÉTHIQUE CENTRÉE SUR L'HUMAIN ET SES BESOINS.

ILLUSTRATIONS: NORMAND COUSINEAU

Pour conclure cette entrée en matière, disons que le terme d'éthique écologique désigne parfaitement ce dont il s'agit ici: d'une éthique s'appuyant, en partie, sur une science qui est l'écologie. Nous disons bien «en partie». Si l'éthique découlait entièrement des postulats et des résultats de la recherche scientifique, elle perdrait son statut d'éthique. Elle deviendrait alors une sous-section de la science, un genre de programme dérivant de façon assez rigide d'une série d'énoncés descriptifs tels que la science en formule1.

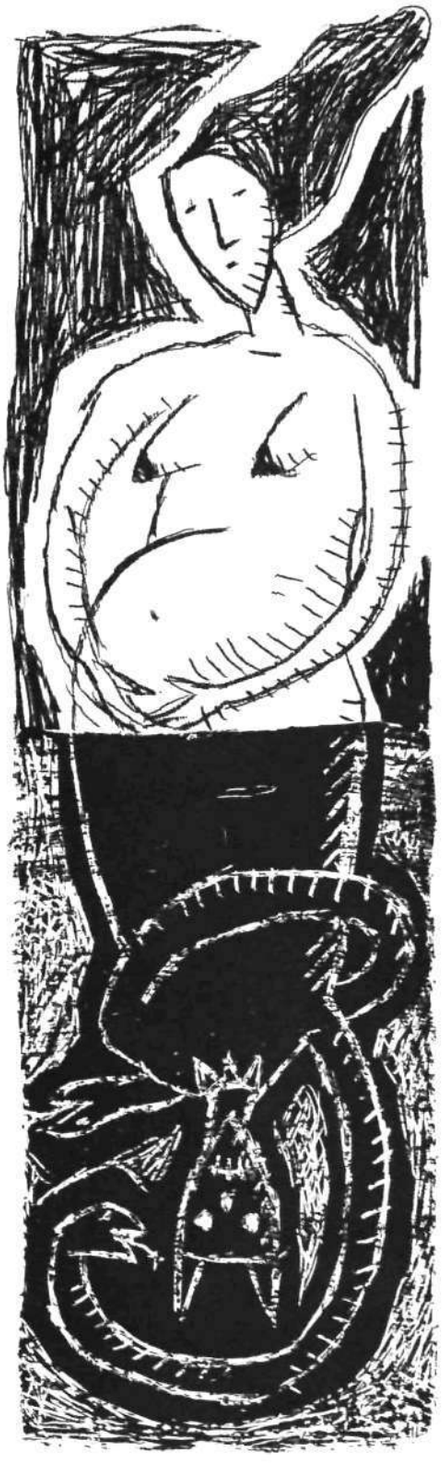
Ainsi, l'écologie, comme science, est descriptive, alors que l'éthique est normative. L'éthique repose sur des axiomes, sur des valeurs, créés par l'imaginaire d'une société et son époque (bien qu'il semble y avoir des questions éthiques et des axes de valeurs pérenniaux, c'est-à-dire traversant les siècles et touchant maintes sociétés).

Cela dit, il ne saurait y avoir de frontière nette entre l'écologie et l'éthique. Nous pouvons distinguer les modes descriptifs et normatifs; ceci n'empêche pas qu'ils tendent à se fondre un dans l'autre.

C'est pourquoi nous définirions, méthodologiquement, l'éthique écologique ainsi: c'est un ensemble de principes découlant à la fois des résultats (ou de l'absence de résultats) de l'écologie comme science, et à la fois des valeurs que notre société en évolution crée et tente d'instituer.

Passons maintenant à un niveau moins abstrait d'analyse. Selon quels postulats l'écologie fonctionne-t-elle? Retenons ceux-ci: circularité, rétroaction, globalité, interrelations, auto-régulation et dynamisme évolutif. De ces postulats, notamment de ceux de globalité, interrelations et auto-régulation, nous faisons découler un principe comme celui du maintien de la diversité des espèces. Préserver la richesse représentée par le capital génétique de la planète nous apparaît donc important, à la lumière de ce que l'écologie nous enseigne. Mais quand nous évoquons l'intérêt des générations futures à cet effet, nous entrons dans la sphère éthique. L'intérêt des générations futures *vaut-il* vraiment et profondément pour nous? La recherche compulsive de profit à court terme et l'objectif d'expansion infinie de la production maintiennent toujours, mais espérons-le de moins en moins, nos sociétés dans ce giron percé qu'est l'imaginaire du libéralisme économique quant à la disponibilité des ressources.

Donc, les postulats de l'écologie nous font prendre conscience de l'importance, entre autres, de préserver les espèces menacées d'extinction. Or, ce principe du maintien de la diversité,



même s'il était accepté par les agents économiques, politiques et juridiques de notre société, ne protégerait pas, par exemple, les animaux des abus pratiqués sur eux en laboratoire. En effet, singes, chiens et chats ou autres utilisés ne sont aucunement menacés d'extinction. La recherche biomédicale affirme que nous *pouvons* pratiquer de telles expériences, mais elle ne peut pas, ni aucune autre science, nous dire si nous *devons* le faire ou non. Pourtant, ces pratiques sont jugées répréhensibles par beaucoup d'entre nous. Un sentiment, ou une intuition, d'ordre éthique entre donc en jeu ici.

Une telle intuition peut cependant être «formalisée» en un principe éthique. Et nous verrons que ce principe peut de surcroît satisfaire à une exigence de rationalité, montrant par là que l'éthique n'est pas un domaine complètement étranger à la science, même si elle n'a pas à être jugée selon les critères de cette dernière.

Quand nous rejetons les pratiques citées plus haut, nous affirmons un principe d'égalité *biocentrique* qui serait que chaque forme ou manifestation du vivant a le «droit» de «persévérer dans son être». Bien sûr, ce droit ne peut être posé de façon absolue. Que dirait-on d'un écologiste radical, style «Earth First», déclarant que le virus HIV du sida a le droit de persévérer dans son être! Le principe d'égalité biocentrique doit donc composer avec un certain utilitarisme pour les humains. Tout est dans la question de savoir où sont les limites. Néanmoins, ce principe désapprouverait toute interférence non-nécessaire dans le cycle évolutif de chaque forme ou manifestation du vivant [2]. Dans ce sens, ce principe éthique rejoindrait le précepte religieux indien de non-violence.

Bref, l'éthique écologique s'appuie sur une science, l'écologie, et s'inspire de valeurs comme le respect et l'égalité. Ces valeurs ont pour l'éthique écologique une dimension universelle[3]. Et c'est par là qu'un lien apparaît avec la science et le principe qui la constitue, car la science est née d'une visée d'universalité: universalité des fondements et des lois. Le principe d'égalité biocentrique, tout comme les postulats de globalité et d'interrelations, nous rappelle que le genre humain n'est pas un point isolé sur la Terre, et qu'au-delà de la diversité, ce qui vaut pour lui vaut aussi pour tous, en tant qu'autres formes et manifestations du vivant. □

---

1. Néanmoins, nous n'en sommes même pas à accepter «objectivement» la plupart des descriptions scientifiques. Celles-ci sont souvent manipulées statistiquement par les autorités publiques et l'industrie de façon à minimiser les «risques» de pollution et les dangers pour la santé.

2. Ceci irait jusqu'à inclure les cycles biogéochimiques d'éléments indispensables à la vie, comme le carbone, et ainsi réguler leur exploitation dans l'intérêt de l'écosystème pris globalement.

3. Seule l'affirmation de ce principe d'égalité élargi aux non-humains semble permettre la réalisation de l'égalité de fait, pourtant promise depuis les Lumières, entre humains. En effet, les perturbations que nous causons à l'écosystème se traduisent inévitablement par le creusement des inégalités entre humains. La première règle de l'éthique écologique devrait donc être cette maxime: «Agis toujours de telle sorte que le principe de ton action puisse devenir une règle universelle.» Se pourrait-il qu'il y ait un lien entre la morale kantienne et notre éthique écologique, qu'un Pierre Dansereau qualifiait justement d'«austérité joyeuse»?

DISCOVERING THE ECO-ISM WITHIN

"Dip him in the river who loves water
A fool sees not the same tree as a wise man sees.
He whose face gives no light shall never become a star."

(William Blake, *The Marriage of Heaven and Hell,*
Plate 7, *Proverbs of Hell,* lines 7, 8, 9)

Domenico D'Alessandro

THIS ARTICLE WAS ORIGINALLY TO HAVE A DIFFERENT BEGINNING. HOWEVER, THE ACTIVITIES THAT ARE TAKING PLACE IN OKA, QUEBEC, AT THE TIME THIS IS BEING WRITTEN LEND THEMSELVES TO THE THEME EXPRESSED HEREIN. THE ISSUE BEING CONFRONTED GOES BEYOND THE QUESTION OF WHETHER A GOLF COURSE SHOULD BE EXPANDED ON LAND CLAIMED BY THE MOHAWK PEOPLE. WHAT IS BEING WITNESSED IS A CONFRONTATION OF TWO WORLD VIEWS. THERE IS NO CLEARER ILLUSTRATION OF THIS THAN THE WORDS SPOKEN BY A MOHAWK WOMAN IN A CBC NEWSCAST. SHE REFERRED TO THE EARTH AS OUR MOTHER, AND SAID THAT THEY, THE NATIVE PEOPLE, WERE ACTING TO PREVENT THE RAPE OF OUR PARENT. COMPARE THIS VIEW WITH THAT EXPRESSED BY A TOWN OFFICIAL IN THE SAME NEWSCAST WHO SPOKE OF TOWN BORDERS, OF ECONOMIC GROWTH, OF POLITICAL POWERS.

To him the forest has no value as an identity; it is land that acquires value only upon "development." Apart from being a most ignorant and false assessment of actual value, this view reflects the arrogance in which western civilization has dealt with the environment. Let us not forget that the redwoods of South Moresby remain standing due to the courage of the Haida people and not to any enlightened political recognition of ecological values.

"Improvement makes straight roads; but the crooked roads without Improvement are roads of Genius."

(William Blake, *The Marriage of Heaven and Hell*, Plate 10, lines 9, 10)

The historical paradigm of our age has been to see progress as the perfecting of a machine that we can control and introduce into every aspect of life. We have given efficiency priority over social consequences; the historical relationship between social needs and technological response has been inverted. There is a tendency to separate ethical-moral questions from "productive rationality;" qualification is virtually eliminated in the investigative process. The machine paradigm affiliates itself with the idea of constant economic growth. There is no clear understanding of biological systems or for that matter social systems. There are aspects to our culture, however, that hold the intrinsic values found missing in the economically driven models. If we look to the arts as a source of inspiration we find that the relationships between human beings and nature is present in a variety of forms. Man's ultimate source of inspiration is nature itself. In fact man's knowledge of himself is intertwined with his understanding of nature.

If we take James Lovelock's Gaia hypothesis, in that the planet functions as a superorganism, then humans have a specific relation ship to this organism. Lynn Margulis, a prominent biologist and collaborator in the Gaia hypothesis, argues that existence is made possible and successful due to the cooperation and symbiosis among all organisms. The independence claimed by man in his struggle to exercise control over his environment is an illusory and dangerous concept. The recognition of the importance of non-human life is crucial to our understanding and survival.

I propose that this relationship is the very same that Martin Buber describes as I-thou. For Buber the problem was to come to understand the experience of a relation with God, and this relation is direct and immediate. God is seen as the absolute otherness. If we are permitted to extrapolate this idea from its theological sphere and replace God with the absolute otherness of nature, and this otherness is a reflection of our ultimate being, then we may proceed with this analogy.

Buber refers to a twofold world in accordance with man's twofold attitude. There are two basic relationships: the "*I-it*" relationship is that which is used, while the "*I-thou*" relationship is that which is met. As experience, the world belongs to the primary world "*I-it*". The world of relation however is of the primary world, "*I-thou*". This world arises within three spheres: our life with nature, our life with men, our life with spiritual beings. Man needs the world of It in order to live, but if this world takes over the reality of his own "*I*", there will be nothing to inherit except the tyranny of the exuberantly growing "*it*".

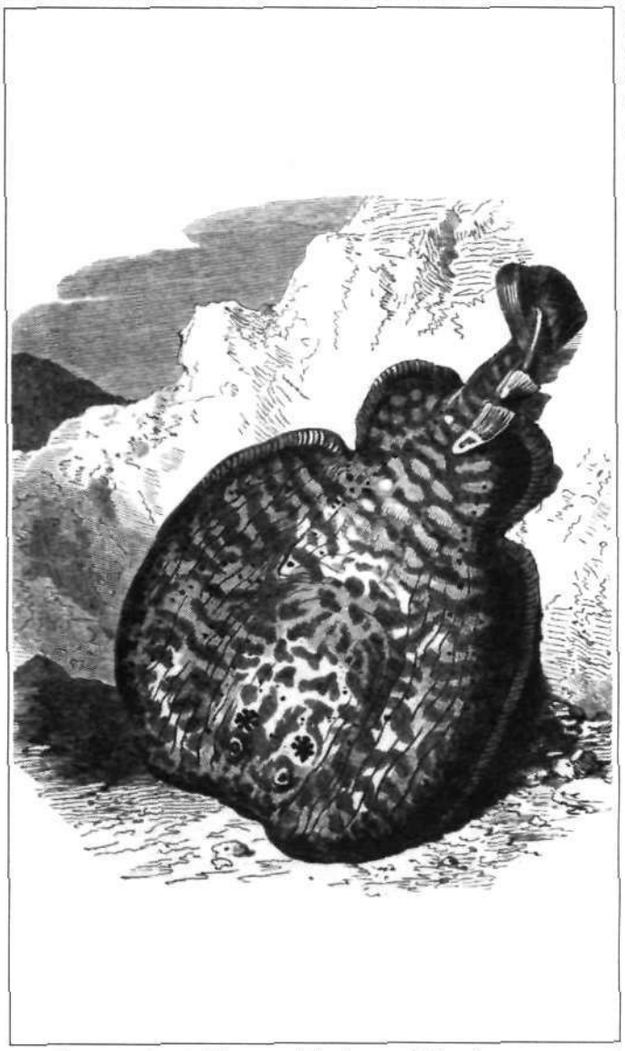
(Buber, Martin, "*I-thou*", 1958. Charles Scribner's Sons)

Artistic processes permit man to give form to encounters with the "*thou*", and thus establish increasing links to this sought-after relation. In every attempt to come to terms with our creative being the "*I*" is enriched and therefore we are closer to the "*I-thou*" relation. This concept is extended to the sciences by Prigogine:

"...instead of the classical description of the world as an automaton we go back to the Greek paradigm of the world as a work of art".

(Will Lepkowski, "The Social Thermodynamics Of Ilya Prigogine," *Chemical and Engineering News*, April 16, 1979, P. 33).

There are many similarities between Buber's philosophy and the emerging views of our relation to the earth and our place within the scheme of things. The way in which we experience and interpret a product cannot be separated from its psychological effect upon us. It is not independent of the process that brought it about, and is therefore within our understanding of time (biological and historical-cultural). This cognitive process is clearly illustrated by Richard Neutra:

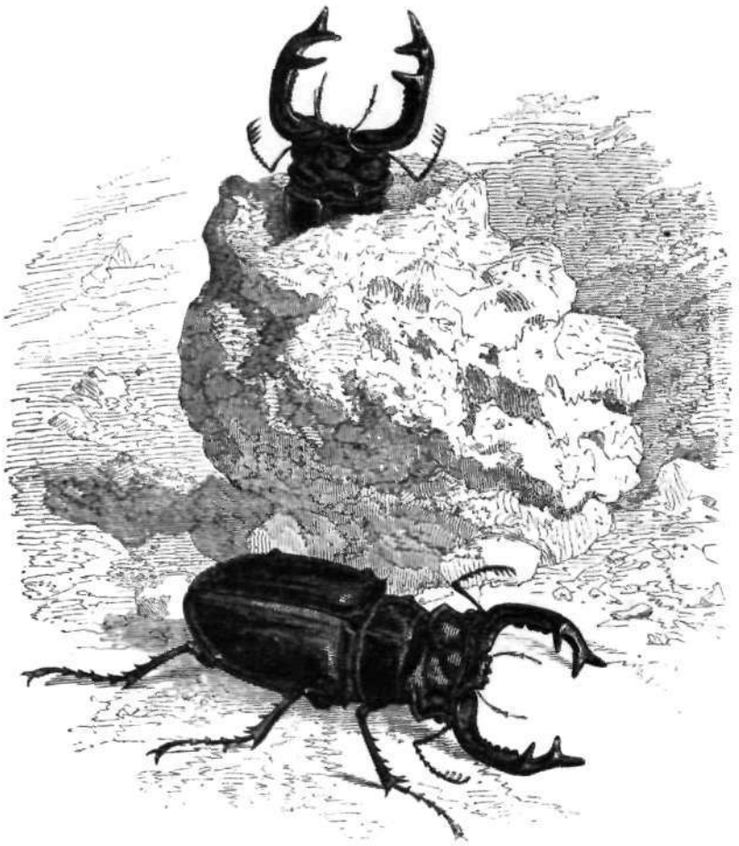


"If we look at a pine tree bent by the wind on a coastal bluff, the concept of it does not remain within the bounds of mere sensual impressionism. The fused conductive structure of our own mental-nervous apparatus, its rich operation as an integrated whole, makes this possible.... From beginning to end our emotions are co-activated. We feel in a flash those struggles our tree has had with storms. The genetic past, the present function in relation to external forces, the telling expression of functional preparedness — the tree branching itself in the direction of prevailing winds — all of this is hardly separable from what we look upon as the form and beauty of a grown tree."

(*Survival Through Design*, Oxford University Press, 1954. P. 73)

In truth we are unable to draw a boundary at the point where the utility of the tree is separated from its beauty. To our own detriment, however, historically we have seen fit to work within an artificial duality in not recognizing the integral nature of the environment and thus causing the disintegration so commonly manifested in the habitats we have inflicted upon ourselves.

Sociological space is a derivitive of physiological space through man's 'cerebral teamwork of distilling and embroidering' as a social being. Man is the possessor of a most complex nervous system and abstract properties such as 'body,' 'mind' and 'soul,' qualities that concerned Wittgenstein in his "*Philo-* ▷



sophical Investigation". In an interview given to '*L'Espresso*', Rita Levi Montalcini, winner of the 1986 Nobel Price in medicine, sustains that the intellectual capabilities of individuals are directly affected by their surroundings, in particular by those elements that deal with tradition, conventions, tabus and rituals of the particular society.

"That extraordinary organ that is the brain, enjoys, differing from all others, a formidable plasticity and capacity of modifying its performance according to the solicitations of the environment to which it is exposed."

(author's translation from italian text, *L'Espresso*, Jan. 7, 1990)

Gerald Edelman, a leading American neurologist, echoes Montalcini's point of view in a statement found in the same series of articles by *L'Espresso*:

"...perceptions are in certain measure creations. There is no reason to postulate the existence of programs or innate symbols: it's the interaction with the external world, with the stimuli in creating categories and memory."

(author's translation from italian text)

For Karl Jaspers, the world of phenomena becomes the cypher-script of Being and the encounter with it is concrete, individual and historical. This encounter, however, is not direct; communication is made possible through the cypher-script of man: religion, philosophy, art. To grasp the content of Being one must go beyond the sensuous. I am able to encounter essential reality through meditation on the meaning of a symbol, however, this encounter is not univocal. My experience is limited by my '*Existenz*', the degree in which I can appropriate the symbol as my own; revelation is in accordance to my nature:

"We learn by the observation of the 'souls' of the elements, of Nature, of the living of the landscape, of the cosmos; we experience the 'forces;' we obey manifold demands of the good, beautiful, true, practical, and vital. From time to time we believe that we are face to face with an ultimate, must serve it and ought not deny it. This ultimate cannot be reduced to a denominator."

(Karl Jaspers, *Truth and Symbol*, College and University Press, 1959. P. 72)

I wish to direct attention to three works of art that I feel are particularly interesting in their use of the landscape. The first is "The Garden Of Earthly Delights" by Hieronymus Bosch. It is a triptych that when closed reveals the sphere of the earth as imagined in the late 1400's. Apart from its literal meaning which reflects the moral values of its historical time, the use made of landscape elements is most interesting. In the first two panels, representing the (biblical) earthly paradise, and human desires respectively, there is an explosion of colour, of strange and beautiful creatures in a state of ongoing metamorphosis. Plants, animals and humans interacting within an exuberant osmotic creation (symbiosis). The third panel representing the final fall of man into hell is a dark nightmarish environment. A place deprived of plants, where the tools of man's inventions become the instruments of torture. The organic architectural elements present in the first two panels are replaced with the archetypal man-made geometric walls and bridges engulfed by eternal fires.

The other two works are by Marcel Duchamp, "The Bride Stripped Bare By Her Bachelors Even" and "Given: 1. the waterfall 2. the illuminating gas". The first work also known as "The Large Glass" is painted on a glass door, therefore it assimilates the real landscape surrounding it, completely without borders. As in the work of Bosch it also has a specific story accompanying it. This is referred to as the "*Green Box*". For our purpose however, it is sufficient to say that the landscape elements present in the story are invisible in the painting. In "Given" we are again confronted with a door, a closed wooden one. Behind it lies the landscape of desire, the elements that are invisible in the previous work are now displayed for us, incased in a totally controlled environment. They remain inaccessible, however. All we are allowed to do is stare at them through the holes conveniently provided in the door. We, in effect, become voyeurs, experiencing the landscape through holes conveniently provided in our skull. A partly collapsed brick wall stands between the door and the landscape. We know now what can happen to political dividing walls, but what of those walls and closed doors contained within?

The arts reveal our inner landscapes, those linked with our identity and spirituality. They offer us guidance toward new attitudes of coexistence with fellow living beings. □

ABONNEZ-VOUS À VICE VERSA,
le vice intelligent...

VICE VERSA
Le magazine
qui fait
jaillir
l'insolite,
tout ce
qui vit,
circule,
provoque.
Un magazine
différent
pour
un monde
en mutation.

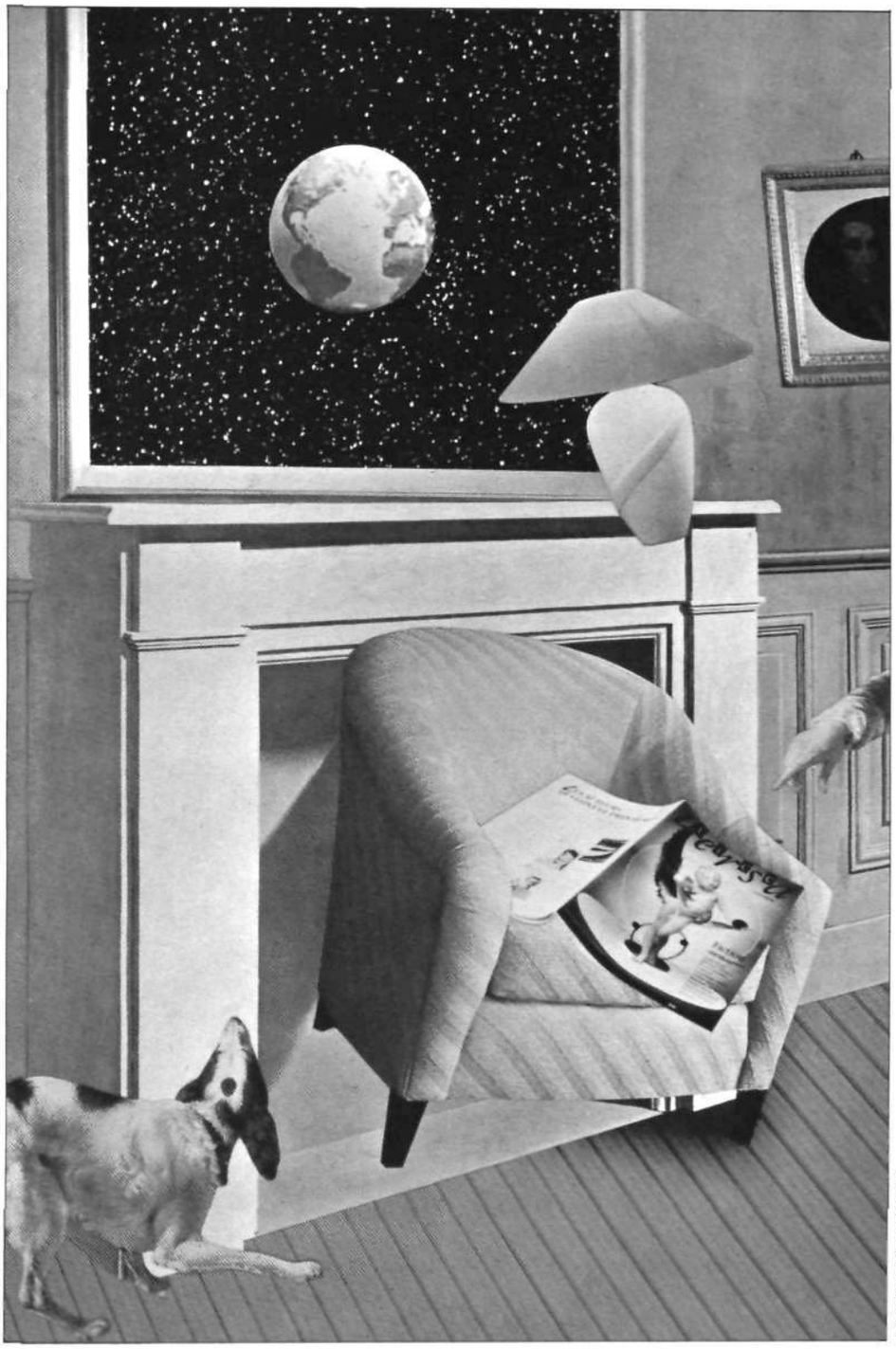


ILLUSTRATION HONG LIU

Abonnez-vous

ANNUEL (5 numéros)	20$	☐	ENVOYEZ VOS NOM ET ADRESSE
Institutions, à l'étranger	30$	☐	Avec un chèque ou mandat-poste à l'ordre de *Vice Versa*, C.P. 127, Succursale
De soutien	50$	☐	St-Henri, Montréal, Qc, Canada, H4C 3M3

LA BAIE JAMES : AVANT TOUT UN DÉFI POLITIQUE

Jean-Philippe Waaub

LES GRANDS BARRAGES DU NORD QUÉBÉCOIS SONT SANS NUL DOUTE LA FIERTÉ DES QUÉBÉCOIS. EN EFFET, NOUS UTILISONS UNE RESSOURCE QUI NOUS APPARTIENT, NOUS BÉNÉFICIONS D'UNE ÉLECTRICITÉ RELATIVEMENT BON MARCHÉ EN COMPARAISON DE NOS PRINCIPAUX VOISINS, NOUS AVONS DÉVELOPPÉ UN CHAMP D'EXPERTISE QUASI UNIQUE AU MONDE... MAIS À QUEL PRIX CE DÉVELOPPEMENT S'EST-IL EFFECTUÉ? DIX ANS APRÈS LA FIN DE LA PHASE I, UNE QUESTION RESTE ENCORE EN SUSPENS: AVONS-NOUS EU RAISON DE NOUS LANCER DANS CE MÉGA-PROJET? UNE ÉVALUATION GLOBALE DE LA PHASE I DE LA BAIE JAMES NE S'IMPOSE-T-ELLE PAS?

Si l'évaluation officielle se fait encore attendre, les faits ne sont guère reluisants: contamination au mercure de vastes territoires inondés, terres arrosées de phytocides, paysages défigurés, dette de 22,7 milliards de dollars garantie par le gouvernement entraînant de nombreuses coupures budgétaires notamment dans les domaines de la santé, de l'éducation et de la culture, augmentations constantes de tarifs, structure économique fragilisée, taux de chômage élevé, bouleversements profonds du mode de vie des Amérindiens et Inuit pour ne pas tout simplement parler de génocide...

Avant de se lancer dans de nouveaux méga-projets hydroélectriques, que ce soit dans le nord où ailleurs, les Québécois devraient se demander qui supporte les risques de l'opération et à qui profite-t-elle? L'intérêt public est-il servi au mieux par de tels développements? La politique énergétique représente-t-elle une voie durable?

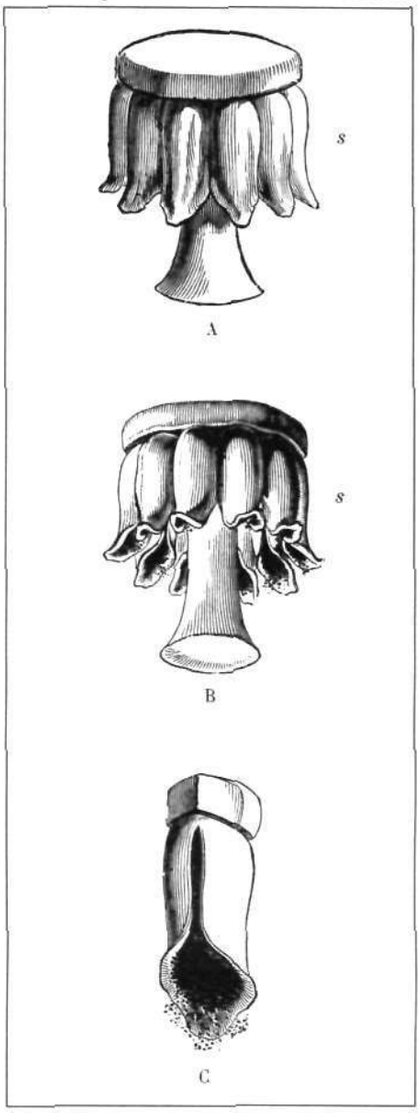
Les développements à la Baie James et ailleurs

Le Québec s'engage actuellement dans un développement énergétique sans précédent, basé sur les énormes «potentiels» hydroélectriques qu'offrent les rivières et les lacs du Québec. Le plan de développement d'Hydro-Québec envisage de compléter le premier complexe de barrages de la Baie James, les projets LG1, Laforge 1 et Brisay, d'entamer une seconde phase de développement à la Baie James, les complexes Grande-Baleine et NBR (Nottaway, Broadback et Rupert) et d'harnacher l'Ashuapmushuan au Lac-Saint-Jean, la Moisie et la Sainte-Marguerite sur la Côte-Nord. C'est environ soixante milliards de dollars qu'Hydro-Québec désire investir dans le développement hydroélectrique durant les dix prochaines années.

Encore une fois, la planification du développement énergétique se fait selon la filière de la production. Les besoins sont considérés comme sacrés et ils doivent être satisfaits par la construction de nouvelles infrastructures. On n'imagine même pas que l'on puisse gérer la demande alors que le Québec est un des plus grands consommateurs (entendre gaspilleur) d'énergie par habitant au monde (plus de deux fois la consommation des Japonais). Pourquoi une telle orientation?

Le premier ministre Robert Bourassa clame que ces rivières «coulent en pure perte», qu'elles pourraient faire de nous «les Arabes de l'Amérique du Nord» et qu'enfin, l'énergie hydroélectrique est une énergie «propre». C'est fort de ces certitudes qu'il mise, pour le développement économique et social du Québec, sur deux projets majeurs, à savoir: l'exportation massive d'hydroélectricité aux États-Unis et l'installation au Québec d'industries fortes consommatrices d'énergie, principalement des alumineries.

Ces choix sont discutables à plus d'un point de vue. Sur le plan des exportations vers les États-Unis, la rentabilité pour le Québec d'exporter son énergie sur le marché américain[1] a déjà été mise en doute. Par ailleurs, l'économiste Jean-Thomas Bernard de l'Université Laval estime[2] que l'on subventionne lourdement l'énergie fournie aux alumineries sans pouvoir bénéficier des retombées économiques liées à sa transformation au Québec. On peut donc sérieusement questionner la pertinence d'un tel développement basé sur l'exploitation des ressources naturelles, du type que l'on retrouve dans les pays du tiers-monde.



Les exportations massives d'électricité vers les États-Unis contiennent de nombreux éléments d'incertitude: Hydro-Québec, parmi les variables qui influencent le prix de l'électricité, ne peut contrôler ni le prix du pétrole, ni celui du charbon, ni le taux de change, ni la croissance de la demande globale des marchés québécois et américain. En conséquence, Hydro-Québec effectue ses réajustements financiers sur le dos des consommateurs québécois maintenant captifs du «tout électrique» en leur imposant des hausses régulières de tarif que le gouvernement, garant de sa dette, ne peut lui refuser.

Il ne faut pas oublier que l'essentiel des revenus de l'entreprise provient des ventes régulières au Québec (82%) et on ne prévoit pas que les revenus d'exportation occupent une place majeure dans les recettes de la compagnie dans les prochaines années. C'est donc dire que ce sont les consommateurs québécois qui supportent le risque du développement des marchés externes de l'entreprise alors que leurs propres besoins sont satisfaits. Les objectifs de rentabilité et de croissance d'Hydro-Québec sont de plus en plus en contradiction avec sa mission de service public.

L'information et la participation du public

Dans le dossier, le public se trouve peu ou pas informé des véritables enjeux quand il n'est tout simplement pas l'objet de campagnes de désinformation. Ainsi, monsieur Bourassa, quand il est aux États-Unis, vante les avantages de l'hydroélectricité québécoise en disant que ce sont les Québécois qui assument le risque financier et que tous les impacts environnementaux se retrouvent au Québec alors qu'au Québec, il nous parle de contrat du siècle et d'énergie propre. Il prétend même que le Québec est engagé car les contrats sont «signés» alors que même «signés» ceux-ci sont soumis aux procédures démocratiques d'audiences publiques dans les États américains concernés et qu'ils sont examinés selon le critère de planification au moindre coût.

Sur un autre plan, on nous fait croire qu'on a vraiment besoin d'énergie car Hydro-Québec met déjà en place un important programme d'économie d'énergie. Les critiques apportées à ce programme tant sur le plan des mesures ciblées que des critères utilisés pour juger de leur rentabilité témoignent notamment de son manque de sérieux. Il paraît en effet pour le moins suspect au consommateur qu'Hydro-Québec, après avoir fait la promotion de la consommation pendant des années pour écouler ses surplus liés à une mauvaise planification des équipements, demande aujourd'hui qu'on économise. Enfin, on se demande pourquoi le gouvernement n'a pas lui-même une politique d'énergie.

Le public n'a par ailleurs pas vraiment été consulté puisque l'unique véhicule qui lui a été donné pour ce faire a été la *Commission parlementaire de l'économie et du travail* qui a tenu des audiences sur l'électricité en mai dernier et que cette commission n'avait qu'un très faible degré de liberté par rapport au gouvernement. De plus, elle se tenait à Québec ▷

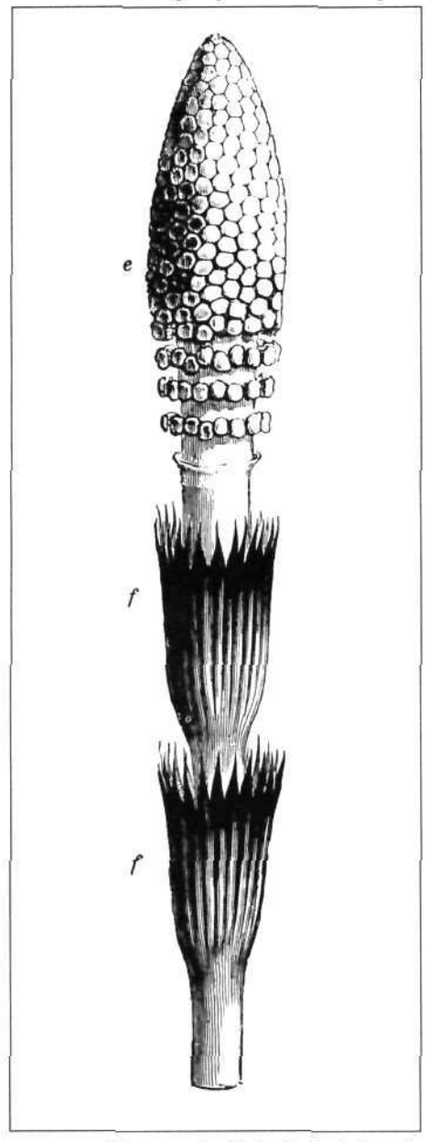
pendant trois à quatre semaines, ne laissant pas l'occasion aux Québécois de s'exprimer, d'autant plus que les délais pour déposer un mémoire n'étaient que de trois semaines alors que la mise sur pied d'un mémoire alternatif du même ordre que le plan de développement d'Hydro-Québec peut nécessiter plusieurs mois et la participation de nombreux experts. Le libellé même du communiqué de presse de la ministre de l'Énergie et des Ressources, madame Bacon, annonçant la tenue de la Commission stipulait que «...cette Commission permettra au gouvernement de disposer d'un éclairage suffisant pour poursuivre le développement de notre ressource naturelle qu'est l'hydro-électricité...» et cela même si, comme l'a reconnu madame Bacon durant la Commission, les décisions étaient prises sans posséder l'information suffisante sur les alternatives possibles ni d'ailleurs sur les projets eux-mêmes. Enfin, les organismes n'avaient pas la possibilité de contre-interroger le gouvernement et Hydro-Québec et n'avaient pas accès à l'argumentation écrite des autres parties.

Un développement énergétique durable

Percevoir la politique énergétique sous le rapport d'une analyse des meilleurs moyens de fournir les services dont nous avons besoin est la seule démarche qui permette d'évoluer vers une intégration des préoccupations énergétiques à celles de préservation de l'environnement. Ainsi, en plus de la dimension démocratique liée à la nécessaire participation du public à la prise de décision, le développement énergétique durable se caractérise par le fait de:

- reconnaître et comprendre les valeurs véhiculées par les technologies (tendances centralisatrices...) et s'en servir pour guider notre développement technologique vers une voie durable;
- intégrer complètement la problématique énergétique à celle de l'environnement;
- conserver l'énergie et les ressources, en supprimer le gaspillage, et réduire volontairement notre consommation;
- continuer la transition des stocks fossiles vers les flux renouvelables pour notre approvisionnement (garantie de disponibilité pour l'avenir);
- arrêter les méga-projets énergétiques destructeurs d'environnement et privilégier les projets d'approvisionnement de petite taille;
- prévenir et prévoir les dommages causés à l'environnement et à la santé humaine plutôt que réagir et redresser;
- évaluer les risques et les incertitudes liés à nos choix et garder plus de flexibilité pour l'avenir.

La flexibilité des choix énergétiques et environnementaux doit être considérée comme un critère important d'évaluation car certaines voies réduisent nettement nos possibilités de choix pour l'avenir, non seulement pour nous permettre de jouir de l'environnement, mais aussi pour qu'il soit possible de répondre à la demande d'énergie et de gérer l'économie. L'Agence internationale de l'énergie estime que l'on peut économiser 30% de l'énergie actuellement consommée. Plus particulièrement, en ce qui a trait à l'efficacité électrique, il faudrait au minimum aller chercher en économies d'énergie, la croissance de la demande telle que prévisible sans programme d'économie. Il s'agit ainsi d'améliorer de 2% par an l'efficacité globale du système de consommation d'électricité. Le fameux plan d'efficacité énergétique proposé par Hydro-Québec n'en atteindra que 0,5% par an dans 10 ans et moins d'ici là.



Que nous réserve l'avenir

Cet automne, les travaux de construction des infrastructures d'accès commencent sur le site de Grande-Baleine. Les moyens qui restent disponibles pour empêcher Hydro-Québec et le gouvernement d'aller de l'avant sans avoir consulté la population et examiné des alternatives à la construction de nouveaux barrages sont les moyens légaux, la mobilisation de l'opinion publique... Le Bureau d'audiences publiques environnementales n'a pas le mandat pour agir sur les territoires nordiques. Les autochtones se font proposer une commission consultative n'ayant aucun pouvoir sur les décisions. Tout semble organisé pour que les Québécois du sud se trouvent face à des barrages déjà construits et des lignes qui «doivent» passer. Les études d'impacts cumulatifs sur l'environnement ne seront pas réalisées avant la construction des barrages. La loi sur l'évaluation environnementale des grands projets industriels est maintenue en veilleuse au ministère de l'environnement de façon à ce que les alumineries et plus spécialement celle de Deschambault aient le champ libre.

Le ministre de l'Environnement, monsieur Paradis, reste tranquille depuis qu'il s'est fait imposer un sous-ministre adjoint proche des intérêts directs du premier ministre Bourassa et qui veille à ce que les projets «passent» sans faire de bruit. Le gouvernement fédéral qui semble être le dernier intervenant susceptible de veiller à l'intérêt public ne prend pas ses responsabilités dans le dossier. Va-t-il falloir que les organismes le poursuivent pour avoir négligé de faire son devoir?

Les événements qui se passent aujourd'hui au Québec et partout dans le monde où les processus démocratiques ont été étouffés pendant longtemps ne semblent pas inspirer monsieur Bourassa et son gouvernement qui continuent à penser que les gens ne se réveillent qu'ailleurs. Pourtant, le mépris quotidien des droits des autochtones mène déjà à des actions de rébellion à l'image de leur désespoir d'être entendus autrement. Qu'en sera-t-il lorsque les indiens Cris auront perdu tout espoir de vivre sur leurs territoires ancestraux? Quel sera le climat social au Québec quand une famille dépensera 2700 dollars en l'an 2000, au lieu de 1200 dollars aujourd'hui, pour sa facture annuelle d'électricité et que monsieur Bourassa ne sera plus premier ministre? □

NOTES

1. Berger, C., Dubois, R., Lessard, E., Haurie, A. and R. Loulou. "Assessing the Dividends of Power Exchange Between Québec and New York State: a systems analysis approach". *International Journal of Energy Research*, vol. 14, pp. 253-273, 1990.
2. Subventions d'environ 150 000 dollars par emploi et par an même si on comptabilise les avantages économiques indirects liés à la présence des alumineries. Jean Thomas Bernard, GREEN, Département de sciences économiques, Université Laval. Mémoire déposé en Commission parlementaire le 8 mai 1990.

PER UNA ECOLOGIA MINIMA

Nicola Licciardello

L'IMMAGINE DEL MONDO È ORMAI DEFINITA PER TUTTI. IL VELO DI CUI PARLAVA ADORNO, E POI BAUDRILLARD, IL VELO DELLA VEDANTICA MAYA, NON SEDUCE PIÙ NESSUNO, ESSENDO DI QUEL BIANCO OPACO E ACRILICO DELLA TECHNE. ED È VERO, NON C'È MODO DI ARRESTARE L'INNOVAZIONE *TECNICA*, QUESTA È *SENZA LIMITI*, PERCHÉ È ESSA STESSA IL LIMITE, IL *FATTO*, L'OGGETTO MANIFESTATO, IL GEGENSTAND. IL DOMINIO DELLA TECNICA È IL DOMINIO DEL LIMITE.

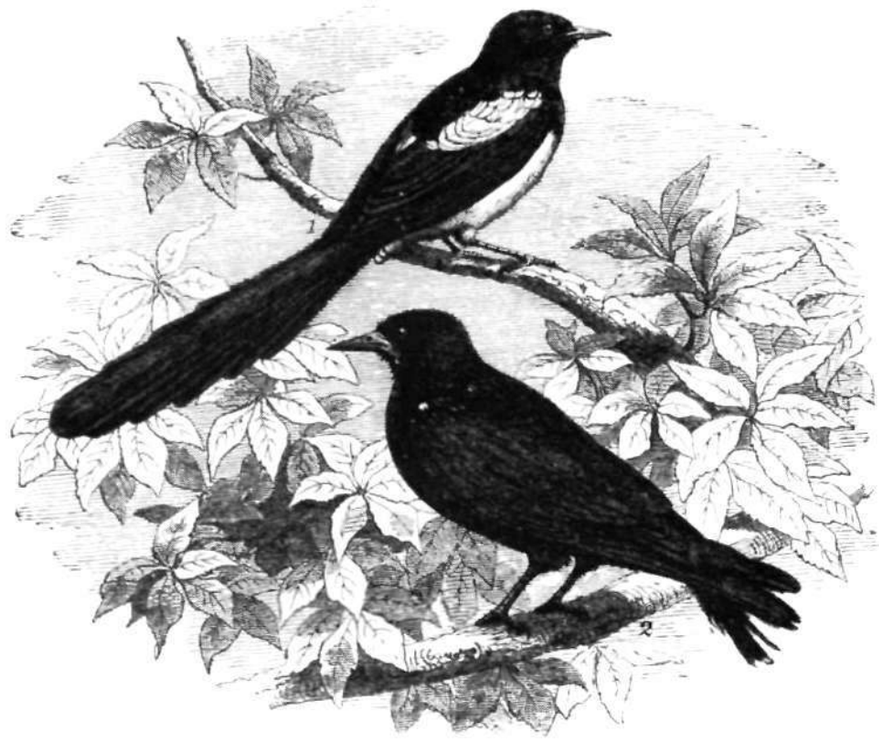
Ma il Reale 'immateriale', non sensibile, è illimitato, e indefinibile. Non c'è via d'uscita dal paradosso. Nessuna mediazione politica può superarlo. Gli Amici della Terra hanno ragione, naturalmente. Eppure, affinché l'Alternativa, presente a vari livelli di profondità ed estensione, si compia, è necessario anche il livello di potere. Esso insegue il *movimento* certo, come dice Cacciari, anche se non dal Centro. Il Movimento è il Centro. La Teoria è un vertice, o meglio una *rete*. Come diceva Hegel, viene *dopo* (nel mondo della manifestazione), anche se viene 'prima' come seme, canto, suono. Dunque l'Alternativa non può essere un progetto *globale*, ma sempre parziale, una forza, una direzione energetica, anche se 'dominante'.

Anche e proprio se ci si avvìa a una società *matematica*, allora tutto è possibile, il Multiversum non può non avere la massima tolleranza, la massima varietà di sistemi, di ipotesi, di modelli, *incluso* l'"irrazionale'. Proprio se la *koiné* tecnologica è il sistema *religioso* universale, anche se il destino dell'Uomo fosse quello di 'passare' all'Altro, il Dio che stiamo creando è che più ci preoccupa, il Superuomo Tecnologico — non è necessario ricorrere all'ottimismo naturalistico di Morin, pensando per esempio: di fronte a questa minaccia, l'Umanità saprà unirsi, il suo 'sistema immunitario globale' reagirà. E' già sufficiente pensare che certamente tale Superuomo dovrà essere progettato in modo da *contenere* la molteplicità delle Sapienze dell'Uomo. Tale molteplicità non può non entrare nel Computer Universale, semplicemente perché questo è il suo Logos, il politeismo di archetipi dell'Occidente. Anche nel 'nascondimento' del computer, la con-vivenza degli antichi Dei sarà presente in qualche forma, che a suo tempo, si manifesterà.

Ma qual'è la possibilità che essa si disveli, quale Politica può 'aiutarla'? C'è un' *Ecologia* almeno virtuale, che si ponga come Metatecnica, come Filosofia della Tecnica del mondo postmoderno? E quale sarà il rapporto di tale Filosofiada un lato con la Tecnica (ancora quello della 'finzione' etico — metafisica) — dall'altro, che Figura. Forma può assumere la Transculturalità, oltre il "patchwork" posto che il Cosmopolitismo delle etnie è nient'altro che la koiné tecnica? Si tratta di una qualche Visione esoter- ▷

ica, ma 'globale', che colleghi il Superuomo Tecnologico alla Terra?

Rispondere è continuare a porre le domande-oltre-i-confini. Mentre le risposte date sono di volta in volta le fantascienze materializzate, il compito della filosofia, della poesia, dell'arte, è quello della *meditazione* all'indietro, e all'interno, della Natura Umana, e cioé della Mente. J. Campbell splendidamente sintetizza e compara miti di *tutte* le Tradizioni, Letterature, Arti. Una Via *spaventosamente ampia, che pudicamente* attraversa i misteri senza svelarli. Neppure il pensiero Europeo infatti potrà 'governare' a priori la Torre di Babele, a meno forse di rinunciare a volerla governare. Eppure non è possibile sfuggire alle ragioni di quella meditazione. Il "cammino verso il linguaggio" di Heidegger ha scavato impervie gallerie tra le "radure" del Novecento europeo e l'antica sapienza greca, ma, come sempre nella Filosofia classica dell'Occidente, i 'sentieri s'interrompono; non perché la Filosofia non possa procedere oltre, ma perché non vuole, inoltrarsi nelle "pathless lands", nei territori da cui pure il nostro arcaico domandare e abitare provengono.



La Sapienza è la consapevolezza (senza consapevolezza) dello *scambio tra qualità diverse*. Il sapore delle cose ne è la base. Certo, se Eros, comparso subito dopo Il Caos (da cui si staccarono Gea, la Terra, e Tartaro) non fosse, neppure vi sarebbe sapere e Sapienza. Ma se questa, Sofia, nasce, allora non vi è solo l'ascolto dell'accordo-disaccordo tra le qualità diverse, vi è anche la caccia, e poi la manipolazione, di queste qualità, ma pure il tentativo simbolico di *restituire* a quelle qualità l'ordine primitivo, il loro posto 'naturale'. Questi due momenti, l'estrazione e la deposizione, implicano *Techne*.

L'idea di un olandese, Harry Mulish, che il Cristianesimo è superiore perché la Croce (e il suo innalzamento) è un fattore *tecnico*. Certo: Romano, il fatto poi è da tempo ideologia ufficiale cattolica: croce = spada. Uccidere con la spada chi non ce l'ha, col fucile chi ha la spada, col mitra chi ha il fucile, col laser chi ha il mitra, con la chimica tutti. E' questa la Tecnica? Se la Tecnica è solo arma, nella sua 'essenza' direbbe Heidegger, solo al di là della paura ci può essere libertà. Ma la Tecnica è qualcosa di più: la radice sanscrita *taksa* indica lo sgrossare blocchi di legno, il *tekton* greco è il carpentiere innanzitutto, poi qualunque artefice, autore di un' 'astuzia' (Odisseo, per esempio), un tessitore di trame-tele-reti. La Tecnica è il Taglio, con la Volontà di Potenza di: 1) poter Re-ligare ciò che l'io, il soggetto ha tagliato; 2) Poter *insegnare*, incidere un modello in un materiale (l' 'im-posizione' di cui parla Heidegger), il che permette di ri-produrre, da quell'unità, una serie potenzialmente infinita di esemplari. Prima di questo non c'è 'tecnica'. E' dunque un *usare un archetipo per moltiplicarlo sul piano materiale*. Perché? Per *informare* altri soggetti con ciò che il primo soggetto ha voluto (vendere l'oggetto informato è la fase finale). E' vero dunque che la Tecnica è essenzialmente volontà di dominio sugli altri uomini (e quindi sulla natura). Ma è anche manifestazione di un plesso archetipico collettivo, la Circolazione: una delle prime tecnique è il *conio*. Il discorso heideggeriano sulla Scienza e sulla Tecnica si arresta sempre sull'ontologia della *aletheia* greca, sul linguaggio come destino dell'Essere. Ma c'é un salto nella storia della Tecnica, che non si può ignorare, e che è recente: la polvere da sparo nella grande siderurgia dei cannoni cinquecenteschi, coeva alle bonifiche e alla macchina da *stampa* della Bibbia. Da qui comincia la Tecnica Moderna. L'Europa si difende dai barbari e dalla peste, fa gli Stati nazionali, e poi ricomincia a Vedere, col telescopio, questa volta vedere lontano e avanti.

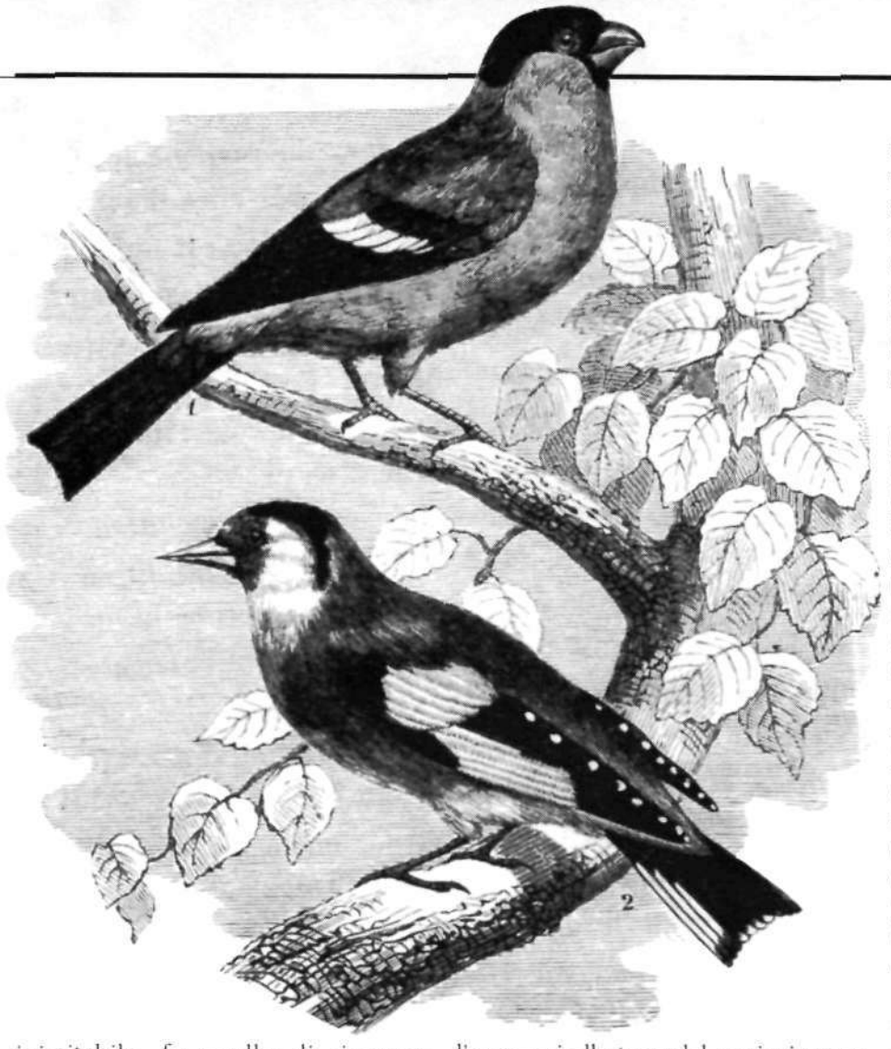
Al contrario, noi ora guardiamo la storia dall'altra parte di quel telescopio, verso l'origine del nostro stesso Vedere. J. Hillmann, nel suo bellissimo "saggio su Pan" (1972), avvertendo il pericolo che "la coscienza riflessiva corre il rischio di essere sopraffatta (*vergewaltigt* = stuprata) e violata da quello stesso mondo fisico che essa riflette", propone il ritorno alla Grecia "come una discesa nella caverna", in funzione ecologica: "anche la natura 'dentro di noi' deve essere restaurata, conservata e promossa". Ma è interessante il fatto che per lui "la Grecia rimanda ad una regione *psichica*, che comprende tutti i suoi periodi, località, miti", quella Grecia dove, paradossalmente, non si recarono mai di persona, Goethe, Hoëlderlin, Hegel, Keats, e neppure lo stesso Nietzsche.

Per noi la 'grecità' più immediata è l'Acropoli, l''acropolicità' greca, mai abbastanza indagata.

* * *

L'Acropoli di Atene del 1990 é doppiamente tragica, l'impossibilità di penetrare il classico è ormai materializzata: scalette di legno ai Propilei, percorsi obbligati, chiuso l'Eretteo, e al Partenone non si passa neppure sotto il crepidoma. Solo la luce è quella, ma la polvere non soffia col vento da e verso l'interno, è solo la macerazione dell'inquinamento attuale. Un'immobilità di morte sosta sul Partenone, quasi relitto osceno d'una guerra sempre persa, come sulla porta del Brandeburgo, qualcosa di tedesco dopo la catastrofe. Da sette anni una commissione europea e mondiale sta *restaurando*.

Ma il tempio fu costruito in soli otto anni. Quanti ce ne vorranno con la Tecne moderna per ricostruire — che cosa? *L'intero*, forse? Da due secoli la cultura europea è pervasa dall'angoscia di non poter 'vedere' questo intero, e dalla colpa di averlo distrutto. Lo 'scherzo' di Pericle e Fidia, la novità assoluta e



inimitabile, fu quello di ri-creare l'immortalità dell'attimo storico, la sua durata (Stehen) insieme alla più incredibile *mobilità*, di quell'edificio disposto tangenzialmente sull'Acropoli: Il Partenone doveva simultaneamente Vedere ed Esser Visto (almeno da tre lati). La serie di guerre per il possesso e il controllo di questo archetipo continuano, erano destinate a far versare il sangue sulla rocca tremenda da subito. Nessun potere politico è capace di 'contenere' quella bellezza, nessuna cultura di mantenerla, custodirla... ma quando il visitatore poteva vibrare del sacro dentro, a cielo aperto, una comunicazione avveniva. Pro-fanandosi, il sacro viveva.

A Delos (l'Evidente), la più piccola delle Cicladi, ripescata dal fondo del mare e ancorata da Poseidone per far nascere il figlio di Zeus e Leto, Apollo, forse meglio si può intuire il senso dell'Acropoli greca. L'isoletta il cui tesoro della Lega fu trasferito nel Partenone da Pericle, ha davvero un cono *vulcanico* (alto solo 112 metri), sulla cui sommità vasche d'*acqua* provvedono a irrigare la pianura, formando un lago-oasi. Una miniatura di porto naturale, con due falcette di terra, costituisce un *approdo perpochi*, coloro che abilmente riescono a traversare le impetuose correnti da Mykonos. Il suo *sacro* è dunque questo piccolo gioiello d'architettura marina nel vento. E dalla cima si percepisce la sua essenza di *nave*. L'Acropoli è forse così la torre di comando di una nave, l'attimo in cui si concreta il *terrificarsi*, l'ancorarsi alla terra del marinaio mercante, il suo dominio sul "mare pescoso". La baia è lo Yin, il riparo, l'accoglierlo; ma l'Acropoli è lo Yang, la sua rivincita. Le acropoli greche (non solo cretesi) non erano fortezze militari, erano alture sacrate da una via e dai templi: la Via con le sue stazioni, la perfezione delle sue simmetrie e dei giochi dei clan divini, bastava a proteggere, a custodire l'Essere. Neppure ad Atene, le mura dell'Acropoli si può dire che siano di difesa contro un nemico, ma solo di rafforzamento e spianamento del luogo, per renderlo più adatto a ciò che esso è già: celebrazione di sé, sussistenza pura della Nike umana sul mare pescoso: Atena pensosa che ha vinto Poseidone con l'ulivo.

***

Vedere certo, è l'essenza della Tecnica nel Coraggio dell'Uomo. Coraggio è mettersi in mare, su questa pelle mobile, immensa, senza sapere con certezza, ma solo indovinando la sorte. Ma non è questo indovinare un vedere oltre le forme, oltre l'udire i fruscii del vento, oltre il fiutare gli odori delle erbe, la pressione dell'aria, oltre il sapore del selvatico, oltre il sentire il tono delle voci, non è un vedere l'invisibile? e dunque non un vedere? 'Contemplare' la Natura è percepirne le energie, e farne delle icone: da qui nascono gli dei, i miti.

Ma non è allora proprio qui il grande equivoco socratico-platonico, di cui è ancora vittima il pensiero europeo? il lore Vedere la Durata Eterna dei concetti non solo è l'inizio della metafisica occidentale, prima è il residuo della teosofia vedica, il Livelli dell'Essere (i *kosha*, o i *kaya* buddisti) semplificati, che si sposano con l'esigenza dialettico-consistente del marinaio greco, col suo bisogno di un punto di riferimento fisso: le stelle. Le Idee platoniche sono le Stelle. (Warburg).

Fra le molte, due cose sono particolarmente sconvolgenti del mondo greco, la prima conferma l'equivoco idealistico: quel voluttuoso, calmissimo abbandono di Dionyso-nelle sculture come nelle stesse "Baccanti" di Euripide (in cui egli enuncia la tragedia e il coro racconterà l'invasamento)-una Gelassenheit, quella malinconica serietà del trasalimento greco, la sua discorsività logica, anche quando descrive uno strazio o ne diviene consapevole. La seconda cosa è l'angolo tagliente nelle scanalature delle colonne, negli spigoli dei blocchi murari, la *nettezza delle linee* costruttive, che devono *durare*, astrazione pura della geometria dalla viva carne della pietra. La pietra *intagliata*, 'archetipata' dal greco, forse 'dura'effettivamente più a lungo dello stesso biocco di marmo lasciato nel cuore della montagna? E' questo il senso più arcano di ogni scultura-architettura greca? In quelle iperumane figure perfetti corpi e perfette anime, e sublimate emozioni *vive* la pietra più a lungo, in quanto ha forma *levigata* dall'Uomo?

Quando diciamo "la Grecia è il passato dell'Europa", questo significa che il nostro pensiero distingue e separa due rappresentazioni: quella 'antica' e quella attuale, ma solo la prima ha un 'identità forte, quella concepibile come memoria soltanto, *eidos* ma invisible, che proprio perciò è 'più valida', 'durevole'. Ma allora la Grecia stessa non è che il Passato delle nostre rappresentazioni, del nostro *rappresentare*: il concetto è sempre passato. L'affermazione significa dunque che *l'Europa è il Passato*, o meglio l'Europa è la memoria complessa di un *suo Sud*, un Sud che cominciò a filosofare, ossia a pensare la sua morte, equivocando sulle sue origini indoeuropee, ossia identificandosi con L'Uomo *tout court*, separandosi, *divinizzandosi* dal tutto, e quindi cominciando ad avere nostalgia dell' Esssere; *sapendo* che l'estrema perfezione del suo gesto, quel Vedere ed Essere Visto, non potrebbe che risultare *unica*. E' infatti chiaro che l'Uomo della scultura greca non è perfettibile. E' questa la vera tragedia. Non si può 'superarlo' se non uccidendolo. E se questa è la tragedia di questo nostro Sud europeo, la tragedia dell'Europa, doversi suicidare per 'progredire', qual' è il discorso per gli 'altri' Sud del mondo?

L'antico pensiero cosmologico de "I Ching" ebbe chiaro il rovesciamento ▷

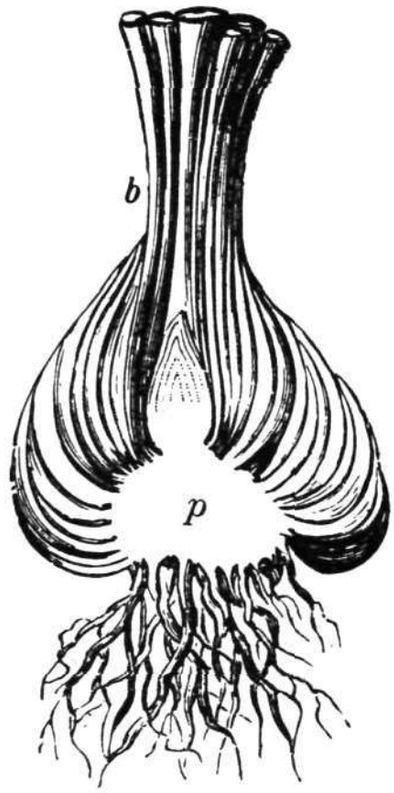
dall'ordine "celeste" a quello "mondano": lassù la Luce è a (la Terra a Sud e l'acqua a Ovest) Nord, e il Fuoco a Est, ma qui giù è la luce, il sole, a Sud e il buio dell'acqua a nord (e il cielo a est). Si potrebbe dire che nel pensiero occidentale invece è proprio il Logos ciò che eclissa, il *mentale* della Luna che eclissa il Sole (il cuore): il pensiero dell' Occidente 'pensa' il Sole, il Sud, mentre necessariamente lo oscura ai viventi, e non può pensare sé stesso senza con ciò negarsi. E' come se la Luna seguisse *sempre* il corso del Sole per poterlo Vedere oscurandolo cosi alla Terra. Il Nord del pianeta rimane sempre al buio, e cerca di 'conquistare' il Sud, che viene fatalmente 'attratto' dall'ombra.

Ma "la Grecia si salva" mi disse un ragazzo di Ikaria che studia legge a Bologna "per le isole", per la sua nativa dispersione nei centinaia di scogli spruzzati sul mare, 'aridi' e quasi inaccessibili. A Nas, un torrente si scaraventa giù dai monti tra enormi massi creando laghetti e boschi di incredibile varietà (luoghi di Pan e di Ninfe-canne): giunge a una spiaggetta dove l'onda incerta e mugghiante dell'Egeo può entrare. Ha aperto una Via all'immenso. V'era quasi una città, una scalinata di forti templi, a custodire quest' incontro fra le rocce (Nas è fatto derivare da *naos*, sacra cella). Giovani greci, silenziosi e quasi invisibili, vivono ancora nel sogno di questo fiume.

E' questo un Sud, è questo angolo 'inutile', non addomesticabile? E' questo 'abitare', *altro* dall'omologazione planetaria? *Sa* questo Sud d'essere un Sud? Sì, certo, e questo sapere cos'altro significa se non "*resistenza ecologica*"? Ma allora, su cos'altro si può fondare questa resistenza se non sulla *difficoltà d'accesso*? C'è qualcosa di paradossalmente 'antidemocratico' dunque nell'essenza della Luce del Sud, la sua Virtù di 'guarire' (etimologicamente tener lontano) è proprio nella 'barbara' naturalezza di un luogo? Forse l'In-Differenza tra umano e naturale, l'indistinguibilità fra le pietre modellate dalla natura e quelle aggiunte o modificate dagli uomini per meglio abitarla (come qui o come nelle Mese nordamericane) è il segno degli ambienti 'conservati', 'sani', dall'ecologia globale in ologramma? Cosi sembra proporre l'*ecosofia* di Arne Naess e tutta la tradizione di "ecologia profonda" statunitense, da John Muir a Gary Snyder. Ma il loro malthusianesimo (necessità di ridurre la popolazione mondiale) tradisce ancora un impianto logico 'globalizzante', proprio ciò che essi vorrebbero abbandonare.

Force l'Ecologia 'Globale' è massima nel minimo, in quel *Wù-Wéi* taoista (standardizzato dal "piccolo è bello" di Schumpeter): tolleranza di ogni forma, coesistenza di cultura e incultura, barbaro e civile, sofisticata e invisibile tecnologia e regressione emotiva. Risponde questo alla nostra domanda iniziale sulla possibilità di una Filosofia della Tecnica, di un' Ecologia Transculturale? Risponde in termini di Utopia forse, eppure, già a un livello sociale medio, è ciò che sta accadendo: la capacità di 'volteggiare' da un ambito all'altro, di passare su ponti di serenità da un cavallo a una moto, dal frisbee al computer, dallo yoga al deltaplano, dall'esoterismo al riciclaggio.

Ma quando parliamo di Tecnica, evochiamo infinitamente di più: gli enormi massicci industriali-commerciali-



finanziari, l'intera struttura connettiva del lavoro e del consumo umano. Come può la tecnica contemporanea trasformarsi, mutare di segno, andare *tutta* al di là di se stessa? Non *innovarsi*, questo fa già parte della tecnica moderna, è il suo limite, come abbiamo visto — mentre il problema di quella greca fu quello di avere come fine la perfezione del Vedere ed esser Vista. Conosciamo le tante risposte che si tentano, le tante filosofie ecologiche, che vogliono ancora 'guidare' il Movimento, spesso con l'"allarme', col terrore. Ma gli uomini hanno disimparato ad avere paura, non obbediscono al 'principio di responsabilità.' La risposta deve poter giacere nell'"essenza' della tecnica stessa. Forse La Tecnica diverrà inutile solo quando *tutto* sarà diventato riproducibile. Solo quando anche i più sofisticati computers, un' auto 'fuoriserie', una casa, un villaggio, saranno da *chiunque* e virtualmente da ognuno riproducibili, ricostruibili come in un meccano *fai da té* ipertrofico, quando la privacy del consumo sarà cresciuta al punto che la sua *domanda* (privata appunto) costringerà l'industria a 'vendere, offrire, per l'ultima volta'.

Ma c'è lo Spazio: il Viaggio in cerca dei simili continua. Cosi il *sorriso degli immortaii* potrà forse riapparire, il sorriso del cominciamento, dei *kouroi* greci, dei Buddha, degli androgini di Leonardo, dei Beatles, dei bambini tibetani. Il sorriso di chi è andato al di là del conosciuto, e può far dono ai campagni, di ciò cui ha dato inizio, senza diminuirsi. Ma tutto ciò, il riapparire degli dei, potrà accadere solo a una condizione: che sulla Terra cresca *un'Umanità Materna*, materna con gli eroi-figli che vanno alla riconquista della Luce, nello spazio. Saper invecchiare nell'abbandono. Saper curarsi, e informarsi, e ancora incantare nell'incontro coi ritornanti, ri-accogliere, comprehendere il Nuovo nella sua Irriconoscibilità. Non richiederne l'immagine, ma sentire che nuove Vite verranno, anche se un attimo sempre temendo che la vita scompaia nello spazio. C'è sempre l'Ultimo, ma è proprio *questo* ultimo. Non è altro che quello che è stato chiamato 'comprensione olistica', di restauro, di rigenerazione delle forze. La Grande Madre sarà abbandonata, perché essa accetti la sua solitudine e si prenda cura di sé. I suoi figli devono partire per la Luce, devono *nascere*.

L'Ecologia vera *è* poesia. Non solo quando il poetare abbia direttamente temi 'naturalistici' (da Virgilio a Petrarca a Whitman), ma perché in Ecologia si tratta di 'pensare come un ghiacciaio, muoversi come un grande fiume'. D'altra parte, nella tecnica poetica, la ricerca della parola non è solo creazione del *nome*, né sua semplice evocazione: le parole hanno radici profonde nel movimento e nel dialogo fra le qualità diverse, e i diversi centri e livelli dei nostri plessi naturali. La Vera Poesia è perciò scritta ma anche *orale*. Chi recita, ricrea perché ricompone, nell'intero del suo corpo esposto, quella frattura che lo scrivere, come registrazione e invocazione differita, gli aveva imposto. Si tratta sempre di un *esordio*, e di un atto *ultimo*. Si tratta di qualcosa di minimo, di 'povero' dice Grotowsky: "none. 'voler fare' una data cosa, ma 'rinunziare' a non farla", qualcosa di biologico e insieme spirituale, come un unico fiotto respiratorio, o una spontanea sospensione del respiro nell'attenzione. □

ART
AND ENVIRONMENT

John K. Grande

THE WHOLE PROCESS OF MODERNIZATION IN WHICH WE FIND OURSELVES NOW PREOCCUPIED AT ALL LEVELS OF SOCIETY IS AN OVERWHELMING ONE. IT LEAVES THE ARTIST GRAPPLING WITH QUESTIONS OF IDENTITY ON A MORE FUNDAMENTAL LEVEL THAN EVER BEFORE IN HISTORY. NOT ONLY HAS THE ART OF LATE INDUSTRIALIZATION, ITS NOSTALGIC ASSOCIATION WITH MATERIALISM POISONED EXPRESSION, IT HAS ALSO CREATED A STATE OF ALIENATION FROM THE MATERIALS AN ARTIST USES AS. THEY ARE SEEN AS BEING, FIRST AND FOREMOST, PRODUCT POTENTIAL. THE USE OF CONCEPTS, WORD-TEXT AND ALTERED, RECUPERATED PRODUCTS SEEN IN WORKS BY TONY CRAGG, BILL WOODROW, AND BILL MACH WHILE APPEARING CLEVER, EQUATE SYMBOLIC METAPHOR WITH THE SYNTHETIC LANGUAGE OF PRODUCTION. STATEMENT BECOMES THE SOLE BASIS FOR EXPRESSION WHILE NOTIONS OF INTEGRATION INTO NATURE ARE IGNORED. ▷

ILLUSTRATION: NORMAND COUSINEAU

The hermetic forms of contemporary artists such as Richard Deacon and Anthony Gormley are an attempt to defend an older version of art. Unfortunately their art is merely transitional, an attempt to maintain codes of aesthetic narcissism that is part of the exhaustion of identity in a consumer society. It propagates the naive view that we are somehow immortal, gods of our own creation. Dogma surrounds us. The literal character of these artforms is fundamentally backward looking and incipiently materialist. The history of Western culture now leaves us feeling that we have no choice as to how we can create, but we do. Prototypes from the past mislead us as to how artists can create expressive works in the future. In the words of East German playwright Heiner Muller, "The angel's wings move ever more weakly until they may come to a halt."

The frenetic anxiety of today's art world, is associated with the idea that we might as well cash in now, because we do not know what tomorrow will bring. The message has become more important than the medium. This crisis of expression is not always evident, buried as it is beneath the vast volumes of books (themselves products) that reify our Cartesian, quantifiable view of art and history. By manipulating nature through art we have treated it not as an equal partner, the fundamental facet of any economy, and a true source for expression but instead as something to be framed. The artist has sought to exploit nature as readily as any industrial giant. Nature becomes a device to be used, and the main purpose of a work of art is to have a name attached to it.

For Carl Jung the essence of man's creativity is expressed through myths and metaphors, derived from our inner identity, our place as a living, biological being in a world governed by the laws of nature. For today's culture, materialism itself has been mythologized. In post-production societies, Aristotle's comment "art imitates nature" is now misunderstood to mean that serialism, (a parallel to production that does not generate new ideas or aesthetic prototypes but reproduces ideas in art as mere material) is a representation of life itself. This is not at all true. Aristotle's statement was a paraphrase for our inner world, the creative spirit, not what has been produced as material evidence of this.

It may even be true that our view of life itself, its tragic component has been poisoned, and that notions of life and death, joy and despair present in artistic expression now have little to do with their classic origins. Instead, it too is associated with material subjectification, the alienation of the individual in consumer society. Artists have a choice as to how they wish to interpret their lived experience which includes all time from birth to death, not just significant, edited time or what Platonists would call the conscious facet of experience. An art of the future needn't follow precedents from the art of industrial and post-industrial society. It could find its new impetus from a new relation to nature where material is seen as a part of living ecosystem and not just as a means of developing a new, more perverse ego-system intended to get the artist a slice of the economic pie.

Earlier in this century Friedrich Kiesler, a close friend of Theo van Doesburg, founder of the de *Stijl movement*, recognized these relations in his twin principles of correalism and biotechnics developed in the mid-twenties. Correalism recognized the pre-eminent behavior pattern of nature as being that of continuity. Correalist designers were to consider every object in the universe in relation to its environment. Biotechnics was for Kiesler, a manner of design "responsive to man's habits". He evolved biotechnics as a response to society's "incapacity to provide and sustain a healthy and a healthful shelter for each of its members and to deal adequately with these demands for all income levels... Functional design develops an object. Biotechnical design develops the human being."

Post-modern art is subsumed to a language of expression that has not been redefined since the early part of this century. While visionaries such as Kiesler have been around, little attention has been paid to them, as our relation to "nascere» the Latin root for nature meaning "to be born" become increasingly distant. Instead, our history of art has become frozen by quantification, the material layerings of determinism that like a pile of rubble threaten to bury us and our civilization completely.

Developments in the art of this century have been closely linked to technological development, either through war or for purposes of pure profit. The notion of an avant-garde which is inimically attached to a presumption of economic progress, is one that more traditional Asiatic societies such as China and Japan have, until recently found difficult to grasp. The dominance of machines over man and nature has created man-made landscapes whose scale is staggering and would have shocked the Romantics who witnessed the arrival of early industrialism and intuited its effects. The poet Percy Bysshe Shelly wrote in 1821, "The cultivation of those sciences which have enlarged the limits of the empire of man over the external world, has, for want of the poetical faculty, proportionally circumscribed those of the internal world; and man having enslaved the elements, remains himself a slave."

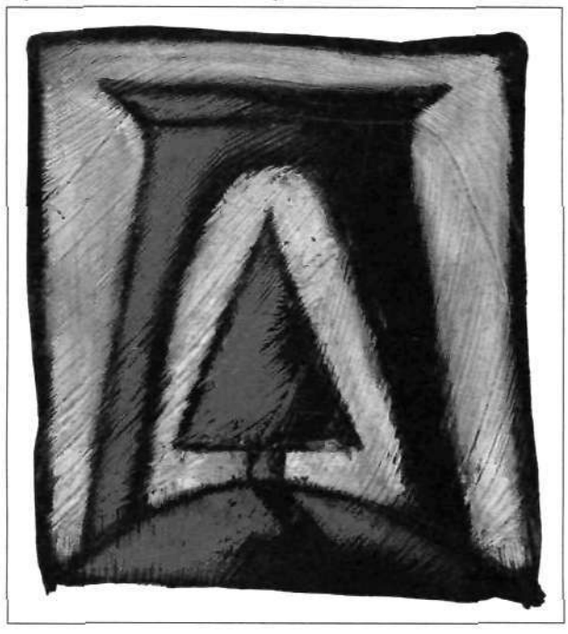
The Cubist splitting up of space, flattening of perspective was direct evidence of our increasingly severe break with a realistic view of nature based on external observation and appreciation of the infinite variety of living forms that exist per se in our environment. T.S. Elliot's *The Wasteland* published in 1922 where he wrote the lines, "On Margate Sands. I can connect Nothing with nothing." now seems as much a eulogy to our alienation and loss of ties to nature as any verse written this century. Likewise, Marcel Duchamp's readymades appeared to broaden our definitions of what art could be, but were also a conscious, dispassionate incorporation of the syntax of manufacture into art. Duchamp saw art as man's purist invention, without relation to any biological or natural source. The artist deferred completely to the forces of production. Avant-gardism became intrinsically associated with a tautology of technological progress. Products themselves, artist's materials, humanity itself is undeniably a part of nature and must rely on nature for its survival.

While De Stijl (1917-1928) and Bauhaus (1919-1933) two of this century's most pervasive movements in art and architecture did incorporate the study of a design based on natural observation, for them design was purely functional, a cog in a system of industrial progress that made little attempt to integrate nature as an equal, reproductive partici-

pant in this world. The blindness of this new vision of an aesthetic techtopia that would solve all man's ills was perfectly expressed by Piet Mondrian when he wrote, "It would be illogical to suppose that non-figurative art will remain stationary, for this art contains a culture of the use of new plastic means and their determinate relations... This consequence brings us, in a future perhaps remote, towards the end of art as a thing separated from our surrounding environment, which is the actual plastic reality." The stultifying results of the Bauhaus vision are all around us today. Their stressful, monotonous geometries go against our natural instinct, which seek a variation that Kiesler recognized, and that millenia of survival in nature have adapted us to. McLuhan's typographical man, whose life is merely a representation of built images, concepts that live more inside one's thoughts than in a reality acted on by nature, is now our actual reality.

As we now approach the end of this century it is more than evident that our western traditions of art must come to an end. Our extensive reliance on the syntax of our art, its structural basis, is indeed a weakness and not finally a strength. It is possible that we can replace it with a more subtle art whose main premise is its integration into a built or natural environment. By necessity this would require a greater exploration of the unconscious, of our own biological origins, our relation to nature. The future of art may represent an integration of eastern and western values of what art is and could be. Our art and architecture can be given new life if we can understand that all material is volatile, endlessly changing, and acts according to natural laws. Creativity is based primarily in understanding our relation to nature and exists in a holistic energy of Life which is as much ethereal as physical. Art can play a more intuitive role in the future and guide our society towards a regenerative view of life, one in which values of material accumulation and historic notions of economic progress are set aside. Art now relegates the instinctive life forces that truly propel us and the physical energies that are part of our universal experience to a lesser importance than the impact of statement and manipulation of visual or material form. The artist is compromised and seeks to find wholesome forms of expression in the unwholesome values of a profit-oriented economy. This deceptive situation must change if our planet is to survive. It will depend on each individual's commitment to move away from a personal identification with external, material result and towards a resouling of art, where integral values are based on real communication, between humanity and this planet's ecosystem.

In the future it may be necessary for art to remain unnamed and for true artists to remain unidentified with their own significant creations for art to once again have true meaning. This challenge will require as much strength and resistance on the part of artists as have ever been known in our world's recorded history. Its results will resemble much of what has been unrecorded in mankind's short presence on this planet, the integration present in primitive cultures which for its pure blending of economy and ecology could not have been accepted as true history by the expanding industrial cultures that have formed our worldview. The impact would be immediate and move notions of what is art towards that of a pure, living experience which is what it was when the Lascaux caves were painted. This process of unnaming could become a true force for the liberation of art. A resistance to media recording of its results would also be an effective step towards establishing new artistic values and bring us closer to finding a new place in relation to nature. The physical and spiritual would become fused in the process of creation.



Nature needn't be extracted, assembled and projected to make an ecological statement. Although this kind of approach resembles the Japanese Garden tradition of the 17th century, the latter continues to manipulate nature, structuring it, organizing it, underlining a theory. It culls nature, and becomes advertising for a particular culture's homocentric worldview. The use of living material in art today is pure sensation used to promote an artist's name. Nature is not allowed to exist in its own unnamed context.

Real art doesn't need an audience — it has its own integral identity and that's why it was created. Simultaneously occupying real space and being a creation, art can integrate almost invisibly into a given environment. It may seem almost secret, camouflaged, an anathema to our current obsessive approach to artistic production. At any moment in time there are thousands of exhibitions taking place in the world. How can an artist construct a meaningful artistic identity if it is seen exclusively in terms of individualist achievement in an economic marketplace?

Recognition in these terms is now virtually meaningless. Values of reintegration of economy into ecology will become more marketable in the future. The current "big sell" commoditization of all facets of our lives which empties us of any true feeling and causes value crises, loss of identity in the name of materialism can no longer be supported by a responsible, survival economy.

Self-reliance, diversity, and a new appreciation of life in and of itself will be the key to an art of the future. Today's artists can and will put something back into nature by direct action. To quote Friedrick Kiesler again, "More than in any other realm of human life the so-called artist must learn only one thing in order to be creative: not to resist himself, but to resist, without exception, every human, technical, social, economic factor that prevents him from being himself." Art of the future could represent a modest reintegration of man's spirit into nature. By not being the central feature of a given environment it would be an unexpected discovery. It could express a return to the soul, the spirit of creativity is unconscious and it can inspire us to see our place in nature in new and interesting ways. Prototypes for such an art already exist in the works of Anish Kappor, Andy Goldsworthy, Richard Long, Hamish Fulton, Toya Shigeo and many others. Their work suggests that nature is an open and versatile system. Today's economists could do well to understand this. The world's life forms — ourselves included — will not survive nor will our ecosystem if we do not develop socially responsible prototypes on which to base our collective culture. This point of view places expression outside our Western traditions of expressing humanity's joys and despair without considering nature. Its incipient neutrality could be adopted in all fields of the arts. In the words of Heiner Muller "In the end all that remains is poetry. Which has the better teeth blood or stone?". □

Le vice intelligent

***Vice Versa* inaugure une nouvelle rubrique: *Le vice intelligent*. Cette chronique est réservée à des textes courts qui traitent de riens (qui sont tout), de moments fugaces de la vie, d'obsessions, d'observations, de plaisirs, d'indignations; objets usuels, voyages, parfums, oeillades assassines, coups de fourchette, table mémorable...**
Tout ici est dans la manière de demeurer en bonne intelligence.

Une chronique de Bernard Lévy

Une tache sur un mur

Peu de choses en somme: une tache sur le mur de pierres sèches et le soleil quelque part; les pierres irrégulières assez exactement appareillées; la couleur à peine moirée de cette tache qui couvre plusieurs pierres en laisse voir les joints et les rugosités, les fissures, tous les accidents; en accuse le grain; relief comme accentué, multiplié soudain, et contraste avec le reste du mur. Double sentiment alors qui va croissant, de la forme d'abord, incontestable et *là* dans la présence de ces variations (l'irrégularité des pierres) et puis de cette vue à la fois de surface et de ce qui se tient dirait-on en retrait, au-delà des surfaces mais apparaissant, et pour dire filtrant à travers les *transparences opaques* par l'effet de la couleur, de cette grande tache plutôt mate pourtant bue par la pierre et qui, surimposée, ne s'en distingue cependant pas.

Éprouver ces sentiments un peu bizarres — qui de plus allaient de concert, se renforçaient mutuellement, s'accroissaient de leur contiguïté — ne m'a posé aucun problème; ça se faisait tout seul. Cela s'accompagnait d'ailleurs d'une quiétude teintée de léger saisissement, sorte de bonheur modeste mais sans faille dont je ne me suis trouvé peu à peu retiré que lorsque, sortant de cette inattention contemplative, de cette *absorption*, je commençai d'en prendre conscience et me mis en tête d'analyser la chose. Dès lors le mystère s'épaissit à vue d'oeil, si j'ose dire, et je me trouvai bientôt muet, quasi désemparé.

C'est que j'étais en train d'assister à quelque chose qui devenait incroyable, ou plutôt inconcevable dès qu'il s'agissait de l'expliciter. Le bonheur éprouvé tenait au surgissement d'une forme très dense, très présente mais abstraite puisque son contour, son détail ne m'étaient pas donnés et que, inspirée de la forme de ces pierres, ce n'était celle d'aucune en particulier (ou alors de toutes à la fois!) et j'étais donc ému, à l'occasion de ce que je voyais, par *ce que je ne voyais pas*. Ensuite la belle tache de couleur un peu terne avait pour effet de me faire voir *ailleurs* qu'où elle se trouvait, dans cet irréfutable sentiment de percevoir au-delà de la surface autant et même plus qu'à la surface même qui seule était visible (illusion? Mais en ce cas, illusion bien *réelle*, répondant de quoi?). Bref, et sans rien avoir bu, j'avais vu double, et même multiple une seule image, comme si je m'étais trouvé de tous les côtés *à la fois*.

Oui, à ce point, cela ne s'appelle plus du relief mais du mystère pur. De quoi douter du monde entier; et de moi-même avec. Ou simplement de quoi s'enchanter, et la circonstance la plus obscure était sans doute la légère extase, ou disons la distraction totale et heureuse où je m'étais trouvé – combien de temps? – pris par les vertus d'une simple tache sur un mur.

Gaspard

Dictionnaire

Les dictionnaires sont faits pour les imbéciles...

Mais alors pourquoi suis-je tellement entouré de dictionnaires?

Je consulte rarement un dictionnaire pour m'assurer du sens d'un mot. Je me méfie des définitions par essence toujours restrictives et, par là, propres à geler l'esprit des mots et à restreindre le jeu laissé à l'esprit de ceux qu'ils habitent.

Les mots m'aiment. Ils me choisissent plus que je les choisis. Je suis sensible à cet honneur. Leur sens que je comprends comme je le comprend, c'est-à-dire avec bonheur, me trompe rarement. Je vous le dis: ils m'aiment...

Je vais vous donner un exemple.

Prenez le mot «puritain». Le dictionnaire indique: personne affectée d'une grande rigidité de principe. Moi, je préfère: personne qui considère que le bien est l'ennemi du mieux. Saisissez-vous la différence? N'est-ce-pas bien mieux ainsi?

Je ne hais pas les dictionnaires. Quand je les consulte, c'est évidemment pour suivre leurs conseils mais seulement à propos de l'orthographe...

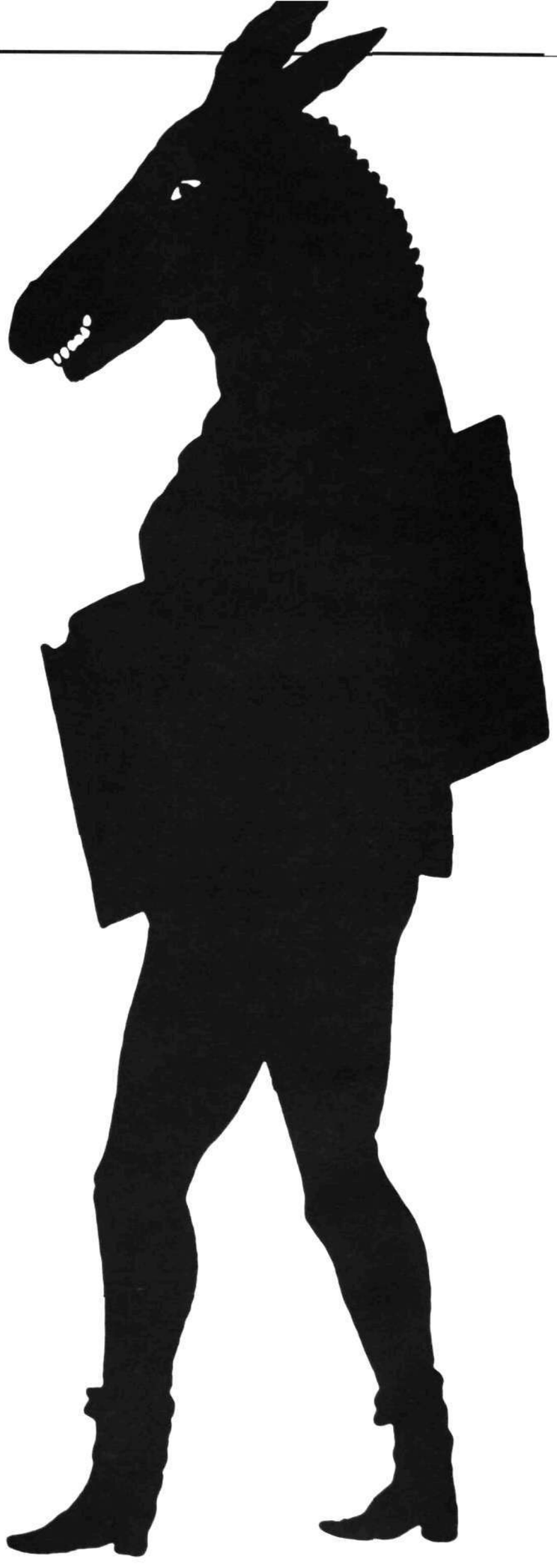
Luc Boinet

Page arrachée d'un carnet

«Les femmes qui m'aiment sont comme des inspecteurs de police. Elles me suivent; elles traquent mon emploi du temps; elles éventent mes alibis. Elles connaissent ma vie mieux que moi même. Elles récitent ma biographie de mémoire dans n'importe quel sens: dans l'ordre où défilent, selon leur humeur, les pièces d'un dossier soigneusement tenu à jour. Je m'émerveille de leurs "découvertes" à mon sujet; elles soulèvent chez moi des exclamations d'incrédulité admirative: "Vraiment? J'ai dit ça? J'ai fait ceci?" Elles m'assènent des circonstances précises, toute une série de coïncidences, un chapelet d'indices révélateurs de mes crimes qu'elles reconstituent minutieusement. Elles étalent devant moi avec une grande assurance et un sentiment de triomphe les résultats de leurs patientes et savantes investigations: mes allées, mes venues, mes dépenses, les messages imprudents que j'ai négligé de déchirer. Leurs déductions s'appuient sur des points de repère plus subtils encore: ma cravate légèrement dénouée ce matin-là, le regard furtif que j'ai lancé comme pour prévenir quelque chose ou quelqu'un, un livre disparu d'une étagère dont la page 74 est écornée (pourquoi?), ma ponctualité trop soulignée ou trop polie à un rendez-vous apparemment sans grave conséquence. Et puis, il y a leurs pièges que je déjoue sans le faire vraiment exprès ou alors dans lesquels je tombe et desquels je sors comme un courant d'air mais qui leur donnent la satisfaction d'accumuler un indice de plus et, mieux encore, une preuve. Elles ne se trompent pas. Je ris aux éclats devant tant de rigueur. Mais je ne peux m'empêcher de penser: "Comme elles m'aiment!"»

Ce message en forme de confession a été écrit à la main sur une feuille arrachée d'un carnet. On l'a trouvé en fouillant les poches d'un homme dont on a découvert ce matin le corps criblé de balles. Il gisait dans une rue plutôt bien fréquentée. □

Bernard Lévy



Cinéma de l'imaginaire québécois

Un entretien avec Heinz Weinmann
par Anna Gural-Migdal

L'essai de Heinz Weinmann, *Cinéma de l'imaginaire québécois* (l'Hexagone, 1990, 270p.), explore de façon critique et intelligente le parcours évolutif du Québec, de 1950 à nos jours, à travers les obsessions et les métamorphoses de sa psyché, telles que cristallisées, projetées par le cinéma. Puissant catalyseur de mythes et de fantasmes collectifs, le cinéma québécois, en effet, plus que la littérature, plus même que la chanson, provoque et module dans son imaginaire l'enracinement et la fondation du «pays». Huit films clés sont donc analysés par l'auteur en fonction du concept psychanalytique de «roman familial», pour éclairer la mutation progressive du Canada français en un Québec adulte prêt à s'assumer. Dans cet entretien qu'il nous a récemment accordé, Heinz Weinmann fait le point sur son livre et en profite pour interroger le Québec d'aujourd'hui dont il éclaire avec humour et lucidité les désirs, les hantises et les paradoxes. Né en Allemagne et arrivé au Québec en 1969, Heinz Weinmann enseigne actuellement la littérature en plus d'être critique au journal *Le Devoir*.

Vice Versa: *Pourquoi avoir choisi pour le titre de votre étude le terme d'«imaginaire», alors qu'on a souvent tendance à lui substituer celui d'«idéologie»?*

Heinz Weinmann: Je n'aime pas beaucoup le terme «idéologie» car à force d'être utilisé selon différentes acceptions – au sens marxiste ou althusserien par exemple –, il est devenu galvaudé. Pourquoi j'utilise le mot «imaginaire»? Parce qu'on ne le prend pas assez au sérieux alors qu'il détermine toute la formation de l'homme, de son esprit. Quand on regarde le fonctionnement du cerveau humain, de l'intelligence, on constate l'interaction constante entre deux images: celle de la rétine et celle de l'imagination. Alors la réalité se construit vraiment en symbiose avec l'imaginaire. De la même façon, je crois qu'on n'a pas assez montré que les peuples aussi se définissent par leur imaginaire. Ça c'est une idée développée par Edgar Morin et qui m'intéresse tout particulièrement.

Ce que je tente d'étudier, donc, c'est la manière dont le Québec est déterminé par une instance psycho-affective, un imaginaire tout à fait spécifique, celui d'une nation coloniale. Chez les nations souveraines, le «complexe matripatriotique» avec lequel on s'identifie, est projeté sur des institutions politiques, des événements historiques nés au sein même de la nation. Par contre, dans les pays colonisés non encore souverains, cette instance matripatriotique ne se trouve pas au coeur de la collectivité, mais ailleurs au sein d'une lointaine mère-patrie. De même chez les nations souveraines, l'étranger, donc l'Autre, le voisin, sert très souvent de repoussoir pour affirmer l'idée nationale. Le Québec, lui, lorsqu'il s'est constitué durant ce qu'il est convenu d'appeler la Révolution tranquille, a dû refouler, repousser une partie de lui-même: le Canada français. Je pense que les liens psycho-affectifs du Québec ne sont, depuis lors, pas complètement sevrés puisque d'autres instances maternelles ou paternelles ont pris la relève. C'est ce que j'ai voulu approfondir dans mon livre en essayant de cerner l'imaginaire collectif des Québécois dans ses différentes phases, à travers le cinéma.

V.V.: *Ici, au Québec, il y a comme une tradition culturelle de l'émergence de la nation par la poésie. Celle-ci, en tant que lieu atemporel et mythique, apparaît la plus apte à véhiculer une mythologie de l'origine favorisant l'émergence de l'écriture d'un pays. Or vous semblez nous dire que le lieu privilégié de la cristallisation de l'imaginaire québécois, c'est l'image, c'est le cinéma. Pour quelle raison privilégier celui-ci par rapport à la littérature?*

H.W.: Tout d'abord, je me suis inspiré du film de Griffith, *Naissance d'une nation*, dont j'ai trouvé le titre très révélateur puisqu'il est en soi un pléonasme, la nation signifiant justement la naissance. Avec ce film, j'ai constaté que la nation américaine s'est constituée en une suite de moments d'effervescence et de repos. Née au dix-huitième siècle avec la Déclaration d'indépendance, elle est à l'agonie au dix-neuvième siècle avec la Guerre de Sécession. Puis apparaît au vingtième siècle à Hollywood un média nouveau, le cinéma. Ainsi à l'endroit même où s'était achevé le rêve américain, où avait pris fin cette idée de

renouvellement des terres vierges à découvrir, le cinéma projetait des images du pays pour le faire re-naître à lui-même. Dans le film de Griffith, la nation, comme c'est souvent le cas, se fonde sur un bouc émissaire que l'on met au pilori, une victime qu'on exclut. Évidemment ici c'est le Noir à cause duquel a eu lieu cette Guerre de Sécession.

Donc ce film et les suivants vont pénétrer dans les tout petits villages pour y rejoindre tous les habitants, toutes les couches de la société. Ces gens vont s'identifier aux fantasmes et aux mythes véhiculés par les images mais aussi par ces espèces de «divinités» que sont les acteurs. Il y a quelque chose de semi-religieux dans cette communion des imaginations, dans cette «projection» de fantasmes qui fusionne imaginaire individuel et collectif. On comprend dès lors que le cinéma, mass média, à cheval dès sa genèse sur deux imaginaires, soit apte plus qu'aucun autre art à cristalliser la psyché d'une nation. À preuve, des films comme *La petite Aurore* et *Tit-Coq* ont eu un impact énorme sur le public d'ici. Et cela non seulement parce qu'ils sont passés d'un média à l'autre, d'une représentation théâtrale à une projection filmique, mais encore parce que ces films instituent une rupture de l'imaginaire québécois entamée avec le *Refus global* en 1948, qui donnera lieu à la mutation progressive du Canada français en Québec.

V.V.: *L'étude que vous effectuez du parcours évolutif du Québec à travers le cinéma et son imaginaire est extrêmement cohérente. Vous faites un détour par la psychanalyse à laquelle vous empruntez le concept de «roman familial» tel qu'appliqué en littérature par Marthe Robert. Est-ce cette grille d'analyse qui a déterminé le choix des films étudiés?*

H.W.: Ce qui m'a effectivement intéressé, c'est le travail opéré par Marthe Robert dans la réactualisation du concept élaboré par Freud. Elle a essayé de voir dans quelle mesure le «roman familial» n'est pas seulement un phénomène pathologique mais aussi quelque chose de normal, à savoir l'origine même de l'imagination chez l'enfant. Donc dans ce sens, elle montre que ce fantasme est à l'origine du déclanchement du processus imaginaire des écrivains. Moi j'ai essayé de voir ce qu'il en était du «roman familial» dans le cinéma. Il est sûr que cette grille d'analyse a déterminé le choix des films puisque ceux-ci, comme *Mon oncle Antoine, Les bons débarras* ou *Un zoo la nuit,* doivent entrer dans la problématique parents-enfants, qui détermine le passage du stade infantile au stade adulte. Le choix s'est également fait en fonction des périodes-charnières de l'évolution du Québec. J'ai de préférence opté pour des films ayant remporté un gros succès populaire. Évidemment, il m'aurait fallu étudier un film aussi révélateur que *Valérie* ou encore *Les matins infidèles* de Beaudry et Bouvier, une oeuvre post-référendaire tout à fait intéressante et à propos puisqu'elle traite du rapport entre imaginaire et réalité. Mais mon étude n'a rien d'exhaustif. C'est un essai qui tente de vérifier par une analyse serrée d'un nombre limité de films ce que j'avais dit de façon un peu théorique dans mon livre précédent: *Du Canada au Québec.*

J'ai consacré toute la deuxième partie de mon ouvrage au *Jésus de Montréal* de Denys Arcand, parce qu'il représente, je crois, de façon intéressante notre société post-moderne toute en ruptures et en éclats, où tout se côtoie, se juxtapose – la Bible, la pub, les paroles du Christ, etc. – comme dans les magasins à grande surface. Et si le film d'Arcand n'arrive pas à livrer son message, c'est qu'il n'y a justement pas de message venant du Christ. On trouve dans *Jésus de Montréal* une sorte d'ironie déconstructive qui rend le spectacle très inconfortable. Cette distanciation critique me semble le propre de la modernité, du fait qu'on n'absorbe pas l'oeuvre, qu'il n'y a pas, pour reprendre les termes de Brecht, de film «culinaire». Et c'est ça qui me plaît!

V.V.: *Vous acquiescez à l'ironie dévastatrice de* Jésus de Montréal *en* ▷

RÉJEANNE PADOVANI DE DENYS ARCAND/COLLECTION CINÉMATHÈQUE QUÉBÉCOISE

disant à votre tour que l'autocritique fait défaut au Québec, d'où un certain nivellement de la pensée, un manque de polémique...

H.W.: Oui, actuellement on assiste – pas seulement au Québec mais dans toutes les sociétés – à une sorte de dépérissement de la fonction critique. Et cela à cause de la présence envahissante des médias et surtout de la télévision, qui transforment tout en spectacle. Et c'est évidemment le contraire d'un travail critique qui nécessite du recul. Par exemple, les informations aussi bien que les livres, ce sont des stars qui les présentent. Regardez le cas de Bernard Pivot: il a lui-même récemment dit qu'il était une victime non consentante de la starisation télévisuelle. C'est pour ça qu'il arrête, parce qu'il trouve qu'il a fait autant de bien que de dégâts!

Ici, la situation est rendue plus difficile car nous sommes dans une société très petite, autarcique, une sorte de village où tout le monde se connaît et où il se forme facilement des chapelles. La critique n'est possible que dans les grands espaces, là où les gens ne se connaissent pas et n'ont pas à ménager les susceptibilités. Au Québec, beaucoup plus qu'ailleurs, il y a également une crainte viscérale de la critique, sans doute une peur inconsciente de la mutilation, car il y a une trop grande identification entre ce qu'on fait et ce qu'on est. Vous avez vu le tollé général qui s'élève dès qu'une critique féroce fait son apparition! Même s'il y a des progrès en ce sens, je crois que la société québécoise devrait accepter la critique comme fonction importante, expression finalement de son imaginaire.

V.V.: *Croyez-vous également que la culture ici plus qu'ailleurs soit inféodée à l'Institution?*

H.W.: Oui; les produits culturels et en particulier la littérature étaient complètement inféodés à des visées politiques dans les années soixante-dix. Idéologie et Institution étaient étroitement liées à cette époque, au point qu'avec l'avènement des partis souverainistes, il n'y avait plus d'imaginaire québécois. Ça se comprend car l'université et le collège forment une espèce de cadre important dans une société qui ne peut faire vivre ses intellectuels, ses artistes. Beaucoup de créateurs se trouvent donc dans des institutions. Mais évidemment, les universités encore plus que les collèges ont des contraintes de discipline et de promotion. Donc tout le travail culturel y est vraiment pris dans un carcan.

V.V.: *À propos des produits culturels, vous parlez d'une «écologie de la création». Que voulez-vous dire par là?*

H.W.: Je parle d'écologie parce que c'est un discours maintenant présent dans tous les médias; il y a là aussi un effet de mode. Ce que je veux dire, c'est qu'il y a une espèce de récupération des oeuvres de sorte que rien ne se jette dans les poubelles. Par exemple, en littérature, il y a un recyclage permanent qui se fait, un enchaînement des différents cycles des écrits: le colloque est publié sous forme d'article, ce dernier est republié avec d'autres articles dans un livre, lequel livre est repris dans une anthologie qui à son tour est recensée dans un dictionnaire. Évidemment j'exagère un peu, mais je le fais pour montrer qu'il n'y a pas de tri véritable qui se fait dans la production culturelle au Québec. Ici, avec les subventions qu'elles obtiennent, les maisons d'édition publient des manuscrits qui ne verraient jamais le jour en France ou ailleurs. Je parle de la France parce que les comités de lecture, les jurys pour un premier roman y sont extrêmement sévères. D'un autre côté, c'est formidable toutes ces possibilités que l'on donne aux intellectuels dans une nation aussi petite que le Québec. Regardez le nombre de revues qui voient le jour ici; c'est phénoménal!

Par contre, ce recyclage culturel dont je parle fait contraste avec l'absence totale de récupération au niveau des objets. Alors qu'on développe à coups de milliards l'aluminerie ou l'hydroélectricité, on ne fait rien contre la pollution. Le Québec et le Canada sont les plus grands producteurs de déchets au monde! Il y a là une sorte de contradiction dans notre société et il faudra trouver une médiation entre les deux. Le Québec est plein de paradoxes!

V.V.: *Parlant de paradoxes, il y en a un autre que vous relevez dans votre analyse du* Déclin de l'empire américain, *à propos des Québécois: d'une part, il y a ceux qui cultivent l'isolement, l'excès narcissique; d'autre part, il y a ceux que vous qualifiez d'«idiots internationaux» parce qu'ils encensent systématiquement tout ce qui vient d'ailleurs...*

H.W.: Je trouve que c'est une attitude typiquement québécoise et ça m'inquiète un peu qu'on aille d'un extrême à l'autre. En quelque sorte, on va du refus global à l'acceptation globale. Par exemple on élimine complètement le mouton national et puis voilà tout à coup qu'on le ressuscite! C'est très angoissant parce qu'évidemment ça signifie le retour du refoulé. Quand on pense que des gens comme Olivar Asselin mais aussi des générations entières ont combattu le mouton national, il y a tout lieu de s'interroger sur sa résurgence. Dans *Le déclin de l'empire américain*, il y a une belle caricature de ces deux attitudes incarnées d'un côté par le provincial et nombriliste Mario, de l'autre par ces universitaires qui roulent en BMW, boivent de la Pilsner, bref ne jurent que par «l'international» et sont complètement coupés de leurs origines. Pour dépasser les excès, pour devenir véritablement critique, il faudrait en arriver à une sorte de métissage de ces deux attitudes. C'est donc nécessaire de s'ouvrir au monde tout en préservant les acquis quant à l'essentiel, à savoir la culture québécoise et la langue française.

V.V.: *Comment le cinéma québécois perçoit-il l'immigrant? Celui-ci est-il encore associé à la figure hostile de l'étranger, de l'ennemi, du «voleur de jobs»?*

H.W.: Un film comme *Le matou*, par exemple, montre en effet un Québec fermé, celui du «pure laine» et du «nous autres». Cela s'explique du fait que l'histoire en a été écrite lors de l'arrivée au pouvoir du P.Q. L'action se situe dans un restaurant qui métaphorise sans nul doute le Québec. Il s'agit bien évidemment d'une «binerie», une cuisine québécoise qui exclut dangereusement l'Autre. Et l'Autre c'est Ratablavasky, la figure du Démon, du Diable, du Mal. L'Autre vient de l'Europe de l'Est, ses origines sont obscures et il a du fric. Il incarne en quelque sorte l'image du Juif errant, de «l'inquiétante étrangeté», en fait l'idée même du racisme. D'ailleurs *Le matou* a été qualifié le film xénophobe dans le *New York Times*. De même le roman a-t-il été analysé de façon juste par Simon Harel dans son très bel ouvrage *Voleur de parcours*. L'auteur parle à propos du livre de Beauchemin d'une «idéologie de l'agrippement». *Le matou* revient en effet aux valeurs traditionnelles du Canada français du dix-neuvième siècle. À la seule différence que le restaurant et le quartier du Plateau Mont-Royal y ont remplacé la terre. Dans *Un zoo la nuit*, il y a encore une représentation faussée

de l'immigrant. Pour faire réponse au *Matou*, il y a l'image du Québécois qui accepte de manger à une table étrangère, une autre cuisine que la sienne. Cependant, il y a aussi cette idée qu'Albert, le père de Marcel, vit au crochet de l'Immigrant qui incarne la réussite matérielle. Donc le cosmopolitisme dans ce film ne me semble être qu'un effet trompeur de mode, d'urbanisme.

Par contre, dans *Jésus de Montréal*, l'ouverture sur l'Autre est authentique puisqu'elle relève de l'imaginaire. À ce titre, le Jewish General Hospital, en plus d'avoir un lien direct avec l'histoire même du film, prend ici valeur de symbole. Il est le lieu emblématique qui pose le dilemme: sauver la vie ou sauver la langue? Le message que nous livre Arcand à ce sujet est clair: lorsqu'il s'agit de l'essence humaine, les questions de lois et de langues ne se posent plus.

Ce qui m'a particulièrement intéressé dans *Jésus de Montréal*, c'est la signification symbolique du don d'organes. Un corps mort, non ressuscité, certes, mais vivant encore malgré tout, à travers l'Autre, celui qui n'est justement pas de race canadienne-française. C'est un Anglais qui fera vivre le coeur de Daniel Coulombe et une Italienne qui verra avec ses yeux. Il y a là le plus grand sacrifice qu'on puisse choisir: le don de soi à l'Autre. Nous touchons ici à un des fondements de l'enseignement christique le plus exigeant, resté de ce fait une «utopie» dans le monde chrétien: l'amour non seulement du prochain mais de l'Autre, de l'étranger, de l'ennemi. La radicale nouveauté de *Jésus de Montréal* se trouve donc dans la manière dont la mort de Daniel, ne s'ouvrant sur le Ciel, s'ouvre sur l'Autre. Les vieilles dichotomies telles que l'opposition entre l'ici et l'ailleurs y sont dépassées au profit d'un métissage du local et de l'universel. Ce film marque vraiment un pas en avant dans la perception de l'immigrant et est en ce sens révélateur des changements qui sont en train de s'opérer dans l'imaginaire québécois. À preuve le dernier film de Brault, *Les noces de papier*, qui traite exclusivement de la question de l'immigration.

V.V.: *Quoiqu'en dise le documentaire* Disparaître, *il semble que le Québécois, pour survivre, doive remettre en cause l'unité de cohésion traditionnelle de sa société, à savoir la famille biologique «tricotée serrée». Et cela d'autant plus qu'avec le problème actuel des Amérindiens, de plus en plus de Québécois revendiquent avec fierté leurs origines métissées... Qu'en pensez-vous?*

H.W.: La pureté de la race est une chose qui me semble éclater dans les faits grâce à des sciences telles que l'hématologie et la microbiologie. On peut cependant craindre qu'avec ce qui survient actuellement au Québec, il y ait de nouveau un resserrement de la «Grande Famille». Dans tout racisme, dans toute société raciste comme ça a été le cas en Allemagne par exemple, il y a toujours une espèce de repliement sur le biologique. La meilleure manière d'exclure l'Autre, c'est de dire qu'il est d'une autre race même si ce terme est désormais remis en cause. On peut être tenté de revenir à ce que Roméo Major appelle le «délire d'élection», fondement même du Canada français du dix-neuvième siècle, dont s'inspire l'Abbé Groulx. Ainsi on en vient à se définir contre l'Autre, qu'on considère comme l'ennemi à abattre. Le film *Disparaître* est malgré tout positif en ce qu'il montre aux Québécois que l'immigration est nécessaire à leur survie, et cela qu'on approuve ou non les raisons alléguées à ce sujet. Je crois qu'on n'a tout simplement pas le choix et qu'il faut s'ajuster à cet état de faits. Comment va-t-on traiter l'immigrant à l'avenir? Est-ce qu'on va l'accueillir, l'intégrer, l'assimiler, c'est là tout le problème. Le climat actuel est tout à fait propice à une ouverture aux immigrants qu'on ne peut plus considérer comme des parasites. Il y a d'ailleurs maintenant un accueil qui contraste tout à fait avec ce qui se vit ailleurs, en Allemagne ou en France par exemple, où se manifeste véritablement une saturation de l'immigration. Néanmoins, il faut se méfier ici aussi d'une radicalisation de la pensée nationaliste qui utilise le même discours que Jean-Marie Le Pen et tente de se convaincre que l'autarcie est possible et même nécessaire pour sauver le Québec. Et c'est sûr que le défi est très grand car il s'agit de savoir quelles sont les possibilités d'absorption de l'étranger par la société québécoise.

V.V.: *À l'heure où les régimes totalitaires s'effondrent, où les murs tombent pour s'ouvrir au monde, où même le problème des nationalités en URSS est envisagé en termes de fédération, comment voyez-vous l'avenir du Québec?*

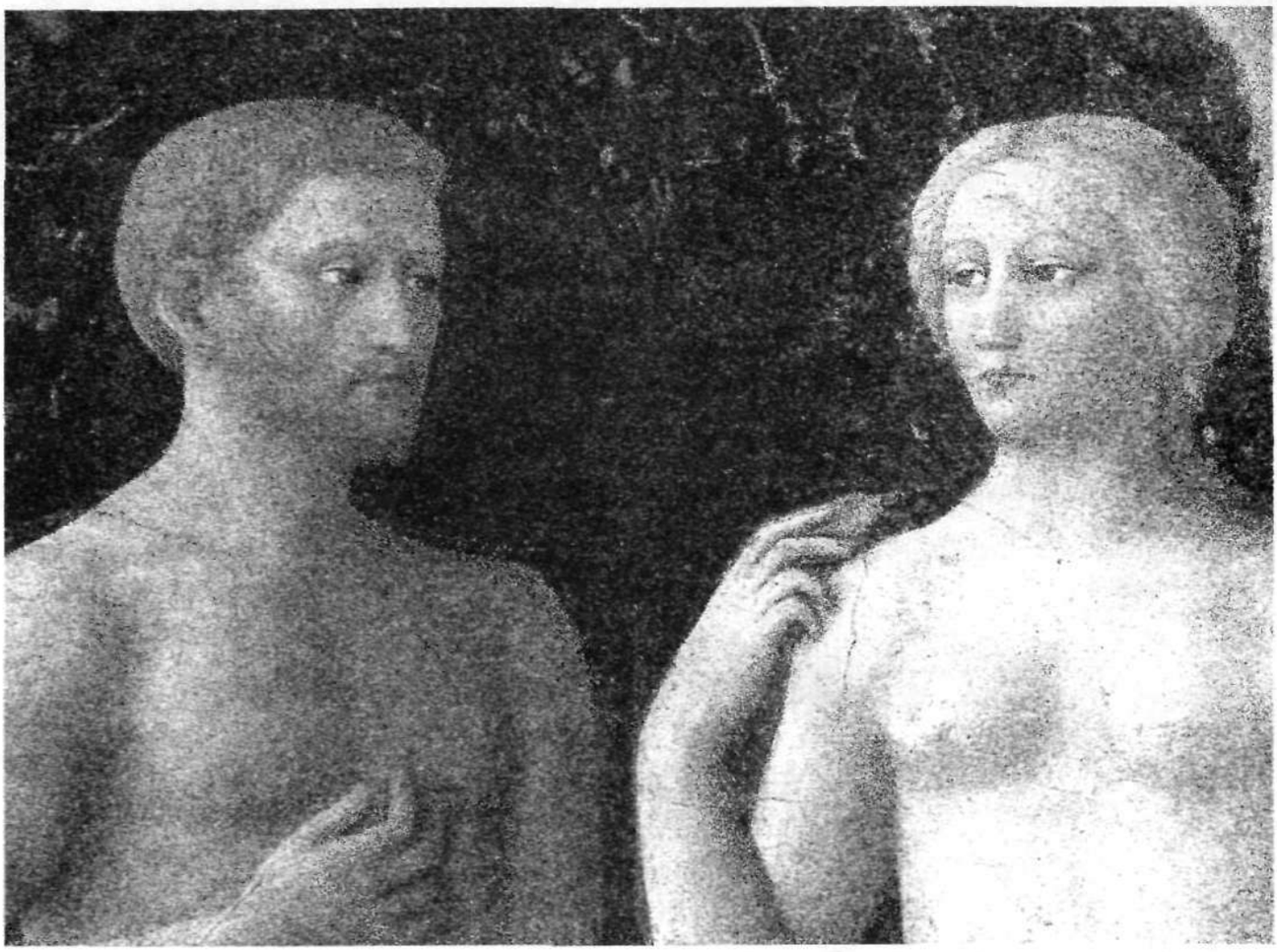
H.W.: On assiste actuellement à une sorte d'éclatement du Canada car ce pays n'arrive plus à fonctionner selon un concept qui date du dix-neuvième siècle. Après un honnête et inutile effort de trois ans pour en arriver à une entente, les portes viennent de se refermer. Le paradoxe effectivement est qu'il se produit ici un mouvement contraire à la tendance mondiale actuelle. Certes on constate le démembrement de l'Empire soviétique mais évidemment le problème n'est pas du tout le même là-bas que chez nous. Un URSS, la résurgence et l'exaltation des nationalités est due à de longues années de répression. Je crois qu'au Canada on est tout de même très loin du goulag! Cependant, après l'échec de l'accord du lac Meech, le Québec est acculé au pied du mur et n'a d'autre choix que de trouver sa propre voie. Pour ma part, je pense qu'un nationalisme plus «musclé» ira grandissant dans les années à venir pour conduire une nouvelle génération de Québécois à faire de nouveau l'expérience d'une élection référendaire. Je trouve un peu fatigant – d'ailleurs je ne suis pas le seul – de voir que la question du Québec est toujours à recommencer. Et cela moins par manque d'une véritable solution qu'en raison d'une division profonde du peuple québécois à ce sujet. Depuis la mort de Meech, les sondages révèlent une sorte d'état de grâce, de consensus quasi unanime de la population qui nous laisse croire que tout va bouger prochainement.

Bien sûr un repli sur soi présente un certain danger si on n'a pas assez de maturité et d'expérience pour prendre son destin en main. J'espère que les frustrations passées ne chercheront pas à être vengées par ceux qui, de nouveau, tiennent le haut du pavé. J'espère aussi qu'on ne prendra pas de nouveaux boucs émissaires et qu'on sera assez mûr pour entamer le dialogue avec l'adversaire et en finir avec cette incommunicabilité fondamentale. Dans les années soixante-dix, il y a eu au Québec un ostracisme viscéral à l'égard de l'Autre, de celui qui n'était pas du même bord. Et on sait les conséquences fâcheuses que cela a pu avoir! Maintenant je crois que la société québécoise a atteint l'âge de chercher son salut dans une association. La manière dont on a fêté la Saint-Jean-Baptiste cette année est à cet égard révélatrice. Elle montre qu'on veut passer du parti à la patrie. Il y a là le signe d'une ouverture, d'un accueil des Québécois de toutes souches et, dans ce sens, le Québec pourrait devenir un pays où il fait bon vivre. □

MON ONCLE ANTOINE DE CLAUDE JUTRA/COLLECTION CINÉMATHÈQUE QUÉBÉCOISE

LA LIGNE DE PARTAGE

Imaginaire, féminisme et psychanalyse



Une entrevue avec Françoise Collin et Pierre Legendre
par Fulvio Caccia

Parce qu'il est la première et la plus radicale des différences, le rapport entre les hommes et les femmes a été et demeure de tout temps le creuset où se forgent les configurations politiques, sociales, symboliques et imaginaires de l'humanité. La contribution psychanalytique à cet égard l'a bien démontré. Où en sommes-nous aujourd'hui, vingt ans après le féminisme radical et l'effondrement des idéologies? Nous avons posé la question à la philosophe Françoise Collin et au juriste et psychanalyste Pierre Legendre qui ont bien voulu réfléchir avec nous à l'émergence des nouvelles formes sociales dont les événements de Polytechnique constituent peut-être la manifestation pervertie. Non seulement ces deux témoignages européens prolongent-ils fort pertinemment la réflexion entamée dans le précédent numéro mais encore contribuent-ils à nourrir ce dialogue intercontinental dont le besoin se fait de plus en plus important de nos jours. Leurs regards, différents, font mieux ressortir le noeud du problème auquel nos sociétés contemporaines ne cesseront d'être confrontées en cette fin de siècle: l'égalité entre les sexes passe-t-elle par l'abolition de la différence sur le plan de l'imaginaire? Nous publions l'essentiel de ces entretiens réalisés séparément et retranscris par les auteurs eux-mêmes et que nous avons cru bon de réunir pour la circonstance.

Entrevue avec Françoise Collin

Vice Versa: *Dans un texte présenté à l'occasion d'un colloque à Montréal et publié dans* L'émergence d'une culture au féminin *(sous la dir. de M. Zavalloni, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987), vous avez parlé, à propos des rapports de sexes, de transculturalité. Pourriez-vous expliquer ce que vous entendez par là?*

Françoise Collin.: On peut parler d'une «culture masculine» et d'une «culture féminine» dans les sociétés traditionnelles comme dans la société occidentale, c'est-à-dire d'un mode secoué de rapport au monde se traduisant par des usages, des formes de sociabilité, des productions artistiques, une gestualité, un rapport aux objets, des valeurs que l'on peut dire spécifiques. Que ces différences aient un fondement «naturel», c'est-à-dire physiologique ou morphologique, ou qu'elles soient le résultat d'un dispositif socio-politique et historique, ou les deux, c'est en tout cas un fait, même si elles tendent à s'estomper dans la société contemporaine sans cependant disparaître. Pourtant, ces deux cultures, si l'on peut parler ainsi, ne sont pas dans un rapport symétrique: tout au long de l'histoire, l'une, masculine, est dominante, l'autre, féminine, minorisée. Leur conjonction se fait un peu sur le mode de la culture colonisatrice et de la culture colonisée. Mais contrairement à toutes les autres différences culturelles, celle-ci, la différence sexuée, ne s'appuie pas sur des territoires propres, distincts. Leurs espaces se nouent étroitement et sont à première vue indiscernables. Il a fallu tout le travail récent des «recherches féministes» pour en dégager les strates et pour faire apparaître la «culture féminine» enfouie dans la culture dominante.

Si j'ai pu parler de transculturalité, c'est que, cependant, ces deux cultures ne sont pas des cultures pures, opposables, dualisables. Dans le monde occidental actuel, en tout cas, les femmes participent aussi de la culture masculine et s'y alimentent, même si l'inverse est moins vrai ou en tout cas moins reconnu. Proust et Colette, Joyce et Gertrude Stein font partie du patrimoine ou du matrimoine commun. Les vêtements, les comportements s'échangent, les objets se partagent, même si, jusqu'à présent, ce sont les femmes qui s'approprient la culture masculine plutôt que le contraire. Peut-être cet effacement des frontières culturelles est-il le propre de l'époque contemporaine et de la mondialisation des expériences. Mais en même temps, il est vrai, on constate qu'à mesure que les frontières s'estompent, les «spécificités» se manifestent: les femmes se revendiquent comme femmes, les nationalités et les régions revendiquent leur autonomie, les immigrés refusent de devenir de purs assimilés. Au moment où on fait l'Europe, une Europe qui s'élargit aujourd'hui jusqu'à l'Est, les particularités, les hétérogénéités se réaffirment. Transculturalité ne veut pas dire homogénéisation, culture unique, mais plutôt mise en rapport, porosité, échange, translation ou traduction permanente de l'un à l'autre.

J'entendrais transculturalité en un autre sens, qui touche à la question de l'identité. Les identités, en effet, sont toujours des identités croisées, plurielles. Les paramètres se superposent. La différence hommes/femmes n'est pas la seule qui nous constitue, ni même celle qui fonde toutes les autres. D'autres différences s'y superposent, qui sont celles de la langue, de la nationalité, de l'âge et de la génération, de la classe sociale, du projet politique ou éthique... Chaque être humain est un composé de ces différents paramètres et, selon les circonstances ou les moments, l'un d'eux prédomine et sert de fil conducteur: je peux ainsi accentuer tour à tour mon appartenance au féminin, en rapport avec les autres femmes, ou mon appar-

tenance linguistique, ethnique, nationale, ou ma génération, ou mes options de «gauche», ou mes sensibilités littéraires ou artistiques. Une identité est complexe et mouvante: elle peut se fixer sur un de ses aspects soit par une sorte de choix, soit sous la contrainte de l'événement. (Ainsi Hannah Arendt dit-elle qu'à la question: «qui êtes-vous?», posée sous le nazisme, elle ne pouvait répondre que: «je suis une juive», même si en d'autres temps, ce n'est pas cette réponse là qui se serait d'abord imposée.)

Se définir aujourd'hui comme femme (plutôt que comme française, blanche, européenne, intellectuelle, ouvrière, etc.) est une option, concrétisée par le féminisme, c'est souligner cette dimension de son identité en rapport avec les autres femmes, à partir de la prise de conscience d'une discrimination nécessitant une affirmation individuelle et collective. Comme on peut se définir québécois dans le Canada, ou lithuanien ou arménien dans l'empire soviétique. Cela ne signifie évidemment pas que l'on ne soit que femme, québécois, lithuanien ou arménien, et que tous ceux qui appartiennent à ces catégories soient identiques. Mais il y a des situations d'urgence, des cristallisations identitaires défensives, qui n'épuisent cependant pas toute l'identité. D'où cette capacité de traverser les frontières ainsi établies. Ainsi leur identité féminine permet aux femmes blanches et noires, algériennes ou françaises, ouvrières ou bourgeoises de se découvrir des traits communs, de parler une langue commune, mais en même temps elles sont aussi blanches avec les blancs, algériennes avec les algériens, ouvrières avec les ouvriers, etc.

Le terme de transculturalité que j'employais dans l'article que vous évoquez me permettait d'indiquer tout à la fois cette réalité des enracinements, leur complexité et leurs glissements. Aucune frontière n'est étanche et cependant il y a des frontières.

Toutefois, ce que le terme de transculturalité, comme celui de différence d'ailleurs, risquerait d'occulter, c'est que les glissements, les passages, s'opèrent à partir de positions dyssimétriques, régies par des rapports de pouvoir: la rencontre de la culture du colonisé et du colonisateur, des hommes et des femmes, etc. n'a pas le même sens et ne s'opère pas de la même manière pour l'un et l'autre: le «trans» se vit différemment pour les majorisés et les minorisés.

Le choix pour les minorisés est-il, comme le disait Hannah Arendt à propos des juifs, de rester des paria (des marginaux) ou de devenir des parvenus, c'est à dire de s'assimiler à la majorité? Aujourd'hui se chercher peut-être une troisième voie où l'égalité n'exige pas la réduction des identités, où la citoyenneté politique permet les diversités culturelles. La France, qui a incarné longtemps l'État-Nation centralisé, est aujourd'hui confrontée à ce problème, me semble-t-il, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. À l'intérieur, à travers la question des immigrés, et des immigrés maghrébins de tradition islamique en particulier: quel est leur statut? À l'extérieur, et dans la construction de l'Europe entre autres, où elle ne peut plus prétendre être le centre et le modèle des autres peuples. La rencontre de l'autre ne peut plus se faire sur le seul mode de l'assimilation, qui recèle impérialisme (ainsi qu'on l'a vu dans la question de la «francophonie» où, au sein de la même langue, le français de France ou même de Paris se définissait comme référence absolue).

Certes, si la France se pose aujourd'hui ces questions, c'est en raison d'une conjoncture historique générale mais aussi parce qu'elle a perdu sa position hégémonique tant en matière économique que culturelle. Pour revenir à notre problème de départ, on peut espérer que les hommes se posent un jour ces mêmes questions par rapport ▷

aux femmes. C'est là que réapparaît toujours le problème du pouvoir. Une véritable transculturalité n'est pas l'adoption par la minorité des modèles dominants mais un système d'échanges réciproques dans une position d'interlocuteurs égaux.

V.V.: *Comment définiriez-vous le féminisme aujourd'hui?*

F.C.: Le féminisme comporte, me semble-t-il, comme tout courant «révolutionnaire» deux aspects, deux moments: d'une part, comme mouvement subversif, il ébranle, questionne les modèles dominants, conteste et déstabilise les pouvoirs; d'autre part, il travaille à l'accès au pouvoir de celles qui en avaient été écartées. Ces deux aspects peuvent paraître contradictoires mais ils sont inévitables. Toute révolution est à la fois insurrection, déconstruction, et reconstruction, suversion et institutionnalisation. On ne peut donc dire que le féminisme soit l'un ou l'autre, il est plutôt l'un avec l'autre. Aussi chaque femme, chaque féministe se trouve-t-elle prise dans ces deux dimensions, ou accentue-t-elle plutôt l'un ou l'autre.

Comme intellectuelle, comme écrivain, je me situe plutôt du côté du moment critique. Critique de l'ordre dominant, masculin, établi, mais aussi et en même temps critique de l'ordre féministe lui même qui risquerait de s'y substituer. Critique de toute normativité. Il s'agit ainsi de rappeler la place de l'anarchie dans toute archê. L'intellectuel(le) et l'écrivain(e) ont, me semble-t-il, cette mission de vigilance: interrompre par une parole autre toute installation dans le discours, rappeler la pensée dans l'idéologie toujours menaçante.

Mais la subversion ou l'anarchie n'est pas un état. Il n'y a pas de progrès sociaux sans institutionnalisation, sans leur inscription sur la scène du pouvoir. Tout à la fois je revendique donc l'accès des femmes à cette scène, leur partage de la gestion de la communauté, et j'en souligne les risques. D'ailleurs dans le féminisme même, de l'intérieur, une lutte doit être menée pour en promouvoir certaines formes plutôt que d'autres: à partir d'un objectif global commun, il y a des options différentes, des féminismes.

Ceci dit, il est vrai que les femmes représentent aujourd'hui une des interrogations les plus fortes posées à la société et à l'idéal démocratique. Dans certaines conjonctures, leur revendication comme femmes est même le support le plus puissant de l'instance démocratique: je pense à l'Algérie où ce sont les femmes qui résistent le plus à la récente prise de pouvoir (électoralement démocratique) de l'islamisme à coloration intégriste. C'est sur le statut qui leur est fait que passe la ligne de partage la plus claire entre forces rétrogrades et forces progressistes. C'est elles qui sont aujourd'hui les garantes les plus sûres d'une tradition islamiste qui résiste à l'obscurantisme. Elles assument pleinement leur tradition culturelle, et ne prétendent pas rallier artificiellement l'occident, mais en refusent l'interprétation totalitaire. L'espoir de l'Algérie aujourd'hui passe par les femmes.

V.V.: *Mais le féminisme et la revendication des femmes n'ont-ils pas contribué à transformer le tissu des relations, de sorte que chacun se trouve aujourd'hui renvoyé à sa solitude?*

F.C.: Faut-il, pour sauvegarder la possibilité des rapports intersexués, que les femmes continuent à se mettre en veilleuse, sinon à accepter leur soumission? Pourquoi devraient-elles, et elles seules, payer pour sauvegarder ce rapport? Beaucoup refusent en effet aujourd'hui ce prix, fût-ce en assumant une plus grande solitude parfois mais en y trouvant aussi une nouvelle base de relations. C'est un moment critique difficile mais incontournable. Je pense pour ma part que le féminisme, comme rené-

gociation des rapports de sexe dans le public et dans le privé, devrait peu à peu être pris en charge par les hommes comme par les femmes. S'il n'y a de communauté que dans la pluralité, cette pluralité là est fondamentale. Elle ne nécessite pas une définition préalable de ce que sont ou doivent être les hommes et les femmes mais un dialogue de «quelqu'un à quelqu'un» pour reprendre l'expression de Hannah Arendt, se parlant et s'écoutant, pareillement destinateurs et destinataires de la parole. Les hommes qui ont toujours parlé doivent apprendre aussi à écouter, à entendre et à accepter d'apprendre quelque chose des femmes et du féminin. C'est cela qui leur est difficile. Et quand je dis les femmes et les hommes, je dis chaque femme et chaque homme dans sa singularité. Or, si les femmes se sont mises en position de destinatrices, les hommes acceptent mal d'être en position de destinataires. Si l'affirmation de l'autre est une menace pour la virilité, c'est que la virilité est totalitaire.

La solitude croissante que vous évoquiez n'est d'ailleurs pas liée exclusivement à la transformation des rapports hommes/femmes: elle résulte aussi et surtout de la pression qu'exerce sur chacun une société productiviste qui ne laisse aucune chance aux liens communautaires. On n'a plus le temps d'investir dans une relation, même amicale. Ce n'est pas rentable. Et les rapports sexuels occasionnels, isolés du tissu affectif, sont pour beaucoup plus «économiques». Le mariage lui-même dont on dit qu'il revient en force est souvent conçu comme une sorte d'association pratique.

V.V.: *À la suite des tragiques événements de Polytechnique, certains observateurs ont évoqué l'absence du père dans la constitution de la personnalité psychotique du jeune Lépine. D'abord que penser de cette tragédie et ensuite comment interprétez-vous le rôle du tiers — et notamment du père — dans l'accès au symbolique?*

F.C.: Je ne connais pas assez les faits pour me prononcer sur leur sens complexe. Je suis seulement consciente de leur horreur. Quels que soient les motifs qui aient amené cet homme à ce carnage, je constate qu'il les a formulés lui-même en termes de haine des femmes et des féministes et cela à soi seul est symptômatique. Faut-il penser que pour les hommes, pour des hommes du moins, l'affirmation des femmes comme sujets agissants et parlants est perçue comme une atteinte à leur existence et à leur virilité? Que l'autre sexe n'est supportable que muet et soumis? Que le dialogue d'égal à égal est impossible? J'ose espérer que non mais je suppose que ce qui s'est affirmé là de manière brutale traduit un malaise qu'éprouvent beaucoup d'hommes de manière larvée. Ils ont aujourd'hui un immense travail à faire sur eux-mêmes pour accepter le changement qui se produit dans le rapport intersexué.

Quant au rôle du tiers que vous évoquez, même dans la théorie lacanienne il n'est pas nécessairement joué par le père (même s'il est ainsi figuré, surtout chez Freud): le «phallus» chez Lacan se veut détaché de sa référence au pénis (même s'il ne l'est pas vraiment et s'il subsite quelque flottement à ce sujet dans sa théorie). Tout peut faire tiers, c'est-à-dire venir interrompre la fusion potentielle qui lierait trop étroitement l'enfant à la mère et l'empêcherait de devenir lui-même. L'implication sociale d'une femme peut être ce tiers, apprenant à l'enfant que sa mère ne lui appartient pas. Ce que l'enfant a à éprouver aujourd'hui peut-être, c'est qu'elle n'appartient pas non plus au père: là est la nouveauté, là est peut-être la blessure du fils. Sa mère ne lui appartient pas même par père interposé.

Ce n'est pas l'importance du père par rapport à l'enfant qui a diminué, elle s'est même peut-être renforcée dans des rapports paternels plus affectifs, plus quotidiens, mais c'est l'importance du père par rapport à la mère, ou de l'homme par rapport à la femme. On ne voit pas d'ailleurs que ce changement empêche les enfants, ou les fils, d'accéder à la symbolisation, au langage, et certainement pas les filles. Il est possible que certains passages à l'acte, certaines violences, proviennent chez un homme de la contradiction entre la représentation encore dominante de sa virilité comme droit absolu et l'expérience effective du rapport à l'autre, à la femme, qui récuse ce droit. S'il y a changement dans l'accès au langage, c'est plutôt dans la découverte que sa parole n'est plus la seule. Encore une fois, être amené à partager la parole, est-ce ne plus pouvoir parler?

Mais je craindrais de relier la violence des hommes — le carnage du Québec — à ce seul changement. La violence masculine s'est exercée de tout temps sur les femmes: viol, inceste, droit de cuissage, etc. mais elle était cautionnée par la société. Aujourd'hui qu'elle n'a plus cette couverture légale, elle s'exerce peut-être de manière plus sauvage, plus directement choquante.

Mais faut-il en conclure que la virilité est par essence violente? Je choisis la réponse négative à cette question comme hypothèse de travail.

Entrevue avec Pierre Legendre

Vice Versa: *Peut-on considérer les meurtres de Polytechnique comme un parricide déguisé semblable à celui de Denis Lortie, d'autant plus que Marc Lépine, l'auteur de ces crimes, s'y est referé directement dans le texte qu'il a laissé?*

Pierre Legendre.: Il n'est pas facile, de nos jours, d'aborder une question comme celle-ci. D'abord, nous avons trop tendance à nous débarrasser des grands problèmes tragiques en les enfermant dans des formulations simples qui appellent des réponses abruptes par oui ou non. En procédant ainsi, nous nous mettons à distance de l'humanité de tous les temps, qu se trouve toujours confrontée aux mêmes enjeux, en l'occurrence à l'enjeu du parricide. Qu'est-ce que le parricide, c'est-à-dire qu'est-ce que le meurtre du Père? D'autre part, en quoi un meurtre, n'importe quel meurtre commis par quelqu'un, peut-il comporter la dimension du parricide, même si la victime, comme c'est le cas dans l'affaire Lépine, est une femme?

Nous voici immédiatement conduits à nous interroger sur ce qu'est la notion de Père, ce concept abstrait qui dépasse chaque sujet dans son rapport à ses parents, son rapport de filiation à ses père et mère, et qui comporte d'être fondé comme concept. Qu'est-ce qui fonde, dans nos sociétés ultra-modernes, le concept de Père? Je serais tenté de dire: rien ne le fonde plus, ce concept, car le discours à travers lequel nos sociétés conçoivent leur être politique ou, si vous préférez, leur référence politique et leur mode de gouvernement, est un discours qui est censé n'avoir plus rien à voir avec les conceptions jusqu'à présent connues de l'être politique. Nous sommes entrés dans l'ère du self-service normatif, chacun devient son propre horizon, sa propre référence, de sorte qu'il est appelé à se fonder lui-même en quelque sorte. Comme le disait ici même, en France, un spécialiste idéologue de ce que j'appelle le self-service normatif: le droit a désormais pour fonction de protéger les fantasmes individuels. Dans ces conditions, on ne voit pas pourquoi le concept du Père – concept lié à la longue histoire institutionnelle, religieuse et politique de l'Occident – continuerait à s'imposer. On ne voit pas pourquoi non plus comment le meurtre pourrait

être rapportable à cette notion de Père. J'ajoute: on ne voit pas sur quelle base le meurtre, en tant qu'acte humain, puisse être pensé.

Le discours du self-service normatif est la forme ultra-moderne de l'illusion, mais ce n'est pas pour autant que cette illusion permette à quiconque de s'échapper de la condition humaine. Un mot d'esprit le dit très bien, et vous connaissez la formule «Me, Myself and I», qui désigne de façon plaisante le nouvel horizon du sujet occidental moderne; en français, nous dirions «Moi, Moi, Moi»; c'est cela, le développement de la pensée politique parvenue au stade subjectiviste! Alors, sur cette base, comment parler du meurtre s'il n'y a de rapport pensable qu'entre des sujets portés par le «Moi, Moi, Moi», c'est-à-dire s'il n'y a que des duels entre sujets pris un à un, qui n'ont plus de contact (ou du moins le prétendent-ils) avec une référence tierce? Cela, c'est le règne du fantasme individuel projeté sur la scène sociale. Il faut bien voir que cet empire du sujet-roi ne sera jamais qu'un enfer. Dans la meilleure des hypothèses, un tel empire est peuplé de crétins – crétins des deux sexes, bien entendu – et dans la pire des hypothèses, il est un empire d'assassins.

Revenons aux crimes de Lortie et de Lépine. Il est significatif que Lortie ait été évoqué par Lépine comme une référence tierce, interposée entre lui-même et ses victimes. Cela est paradoxal et devrait amener à réfléchir aux conditions dans lesquelles se développe la criminalité dans nos sociétés. Vers quelles extrêmités nous entraîne l'illusion contemporaine d'un monde sans rérérence?

V.V.: *À ce propos, Kafka écrivait dans son journal du 25 décembre 1911 qu'il pouvait là y avoir place pour «l'épuration du conflit entre père et fils et la possibilité d'en discuter». Ces meurtres si marqués signent-ils l'échec de cette discussion possible?*

P.L.: Il y a discussion et discussion. Au niveau où les crimes à grand spectacle posent le problème du conflit entre père et fils, il s'agit d'essayer de saisir la situation qu'une société en tant que telle est appelée à vivre. Autrement dit, il s'agit d'abord de comprendre comment, à quelle échelle, les problèmes institutionnels tels que je les envisage (c'est-à-dire comme condition de l'humanisation de chaque sujet sur le plan de l'interdit de l'inceste et de l'interdit du meurtre) se présentent historiquement et politiquement. Il faut bien voir, au-delà du tapage des idéologues de tous bords, que l'Occident de tradition ouest-européenne dans sa double composante historique catholique et réformée vient de mettre fin au moralisme de la Réforme et de la Contre-Réforme. Je veux dire par là que les générations des années 60, partout en Occident, ont jeté par-dessus bord ce qui était devenu des morales mortes, c'est-à-dire des coques vides. La révolution du sexe, par exemple, de ces années-là fut, si j'ose dire, une sorte de happening historique, de sorte que ses acteurs se sentent tout à coup autres, ayant renoncé aux formules mortes de la culpabilité relative au sexe. Il y a eu un grand soupir de soulagement: les religions chrétiennes tonitruantes, côté Réforme et côté Contre-Réforme, sont venues à échéance de cette façon. Mais cela ne veut pas dire pour autant que les montages de filiation aient perdu leur pertinence. Pourquoi? Tout simplement parce que le monde ne s'arrête pas avec la génération des années 60, avec les générations libérées de ce temps-là: de nouvelles générations apparaissent, qui sont en rapport d'identité (en jargon de psychanalyse, je dirai: en rapport identificatoire avec l'image du Père) avec leurs parents soixante-huitards et autres. (En France, nous disons soixante-huitards par allusion à la Révolution en carton-pâte de 68.) Les libérés du sexe sont ▷

devenus des parents, ils ne peuvent donc échapper à leur condition logique d'être les images fondatrices pour les générations qui viennent. C'est donc sur cette base qu'il faut évoquer les conflits père-fils. J'ajouterai: quand nous prononçons le mot *fils* à ce niveau-là de la réflexion, il faut savoir que nous ne parlons pas seulement des garçons. Les juristes de l'Antiquité parlaient de *fils de l'un et l'autre sexe*, afin de notifier que la question du Père n'est pas l'apanage du sexe mâle, mais se pose aux deux sexes. Retenons cette leçon.

V.V.: *Ces événements sanglants surviennent au sein d'une société minoritaire et nord-américaine dont l'identité déjà problématique a été de surcroît travaillée ces récentes années par les forces de dissolution de la modernité. Cette double fragilisation a-t-elle quelque chose à voir avec la ritualisation de ces meurtres?*

P.L.: Je ne connais pas suffisamment la société du Québec pour m'exprimer ici avec précision. J'ai beaucoup écouté et je me fais l'élève studieux de mes nombreux amis au Québec qui veulent bien m'instruire sur l'histoire et la situation actuelle de cette société ex-colonisée. À mon avis, les problèmes que vous soulevez en cette question sont tellement gigantesques que parfois on peut être pris de vertige. Et pourtant... Pourtant, il faut être net. Les forces de dissolution, notamment en ce qu'elles sont en rapport immédiat (géographique autant qu'historique) avec l'univers des États-Unis, ne sont pas des forces aveugles. Nous avons le pouvoir de les juguler, de les canaliser, ces forces. Comment? Je le répète en France: il nous faut renoncer à la prétention d'une pseudo-pensée, qui se résout en l'affirmation de nouveaux dogmes destructeurs. Je le répète, quel que soit le prix à payer en sacrifices humains, en holocaustes d'un nouveau genre, l'humanité n'acceptera pas la désubjectivation de masse, laquelle est rendue possible et apparemment plausible par l'aveuglement intellectuel, c'est-à-dire par la paresse de penser. La nouvelle tyrannie universelle est à base de bêtise, notamment sur ce terrain de l'organisation juridique des enjeux généalogiques d'inceste et de meurtre. Il faut que les nouveaux dogmes meurtriers désarment. Cela passe par la responsabilité des intellectuels.

V.V.: *Plus généralement ces meurtres sont-ils des symptômes de la fin de la modernité ou encore d'une crise de la société civile dans les sociétés post-industrielles?*

P.L.: Je reprends votre mot de la précédente question: ritualisation. Vous avez touché à l'une des questions les plus essentielles à mes yeux: comment nous saisir des problèmes de la modernité contemporaine, sinon d'abord par ce qu'elle prétend évacuer? Les meurtres de Lortie et Lépine ont incontestablement valeur de mises en scène de la question centrale en toute société humaine. Partout dans l'humanité, cette question est la même: pourquoi des lois? Or précisément, c'est toujours par des discours de haute portée rituelle que l'humanité traite cette question, afin de lui faire produire ses effets d'interdit. Ritualité veut dire en somme: dire ce qui doit être dit, parce que cela doit être dit. Notre prétendue objectivité sur le terrain si complexe et délicat de la problématique des filiations a rendu cette logique opaque, nous ne la comprenons pas comme logique. Ou alors nous renouons avec cette logique à l'occasion des mises en acte de l'inceste et du meurtre, c'est-à-dire lorsqu'il est trop tard pour la faire jouer. «Mais alors, que faire?» me direz-vous. Ma réponse, je l'ai donnée en étudiant le cas Lortie: il nous faut réinvestir, mais en termes modernes, cette logique. On comprendra alors que la conservation de l'espèce humaine implique qu'on revienne sur les dogmes, qu'on les critique, c'est-à-dire qu'on réoriente la pensée sur les phénomènes de normativité dans l'espèce humaine. Si cette voie reste fermée, il faut s'attendre aux holocaustes ou encore à ce que l'humanisation devienne le privilège de quelques-uns. Je ne dis pas que nos sociétés sont malades, je dis seulement qu'elles développent une forme inédite de misère contre laquelle il faut s'élever et lutter, une sorte de prolétarisation du sujet.

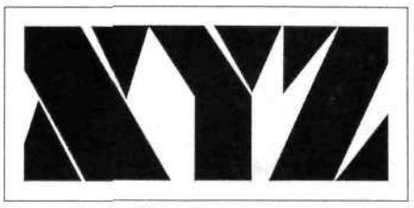
V.V.: *La biographie de Lortie et de Lépine ont en commun une semblable difficulté de relations avec leurs pères respectifs qui fut le grand absent de leurs enfance. Ce déficit de la fonction paternelle se module bien sûr différemment pour l'un comme pour l'autre. Alors que la généalogie du premier plonge dans le terroir de l'ancienne colonie-française, le second est le produit d'un métissage résultant de l'émigration. Par la rupture avec la mère-patrie, la colonisation comme l'émigration, interrompt la chaîne géo-physique des générations et affaiblit conséquemment le lien à la référence et à l'origine. Comment penser cette déculturation ou cette perte de la référence aujourd'hui?*

P.L.: Les situations ex-coloniales sont des situations où l'on aperçoit mieux qu'ailleurs le caractère mythique de ce qui nous relie, nous les vivants, au passé des sociétés. Le Québec, au cours des dernières décades, a traversé, si j'ose dire, les écrans successifs qui masquaient en quelque sorte ses origines coloniales. Au-delà du règne des mères et des prêtres, il y avait le lien à la France, à la mère-patrie mythique. Cela s'appelle une scène originelle, et ce genre de découverte comporte ce que j'appellerais volontiers le passage délicat qui donne accès au sens du vide et à la nostalgie. Toutes les grandes expériences humaines, à l'échelle des individus et des sociétés, sont à base de cette nostalgie-là: il faut quitter une terre natale. C'est la condition du renouvellement et de la créativité, dans tous les domaines, y compris selon moi dans le domaine de l'institutionnalité et de la normativité en général.

Puisque vous évoquez de nouveau les affaires Lortie et Lépine, je vous dirai que la colonisation ou l'émigration doivent être relativisées au bon niveau. Cela veut dire que, pour les Québécois des nouvelles générations, le père concret sera, comme on dit, présent, dans la mesure où au niveau institutionnel d'ensemble, les mesures institutionnelles auront été prises de telle sorte que cette présence soit possible, c'est-à-dire vivable. On voit mieux au Canada qu'ailleurs comment les deux niveaux (celui de l'institutionnel d'ensemble et celui de la famille concrète) sont articulés. Si le discours social fondateur casse irrémédiablement l'image du Père, comment voulez-vous sur une base pareille faciliter l'exercice pratique de la fonction? Au niveau général, cela veut dire ceci: est-ce que le Canada (le Québec en l'occurrence) d'aujourd'hui meuble sa nostalgie politique par un discours qui bourre le vide avec les nouveaux dogmes meurtriers du self-service normatif, ou est-il pensable que s'y développe un discours critique qui ne soit pas un retour au passé? Les passés coloniaux, comme les autres passés, ont valeur mythique. Ce qui compte dans l'humanité ce n'est pas le lien physique mais la représentation qu'on en a. La représentation est vivante, elle évolue. Au Québec comme ailleurs, il faut tabler sur le renouvellement et la créativité. Le problème aujourd'hui, partout, c'est de se débarrasser des dogmes meurtriers: le self-service normatif, la société libérée, etc. sont les nouveaux dogmes meurtriers que nous avons à critiquer. □

Françoise Collin, *philosophe et écrivaine belge vivant à Paris. A publié des romans et récits ainsi que des textes et un essai sur* ***Maurice Blanchot*** *chez Gallimard. Elle a fondé et anime la revue féministe* ***Les Cahiers du Grif*** *et publié de très nombreux articles sur les femmes et la différence des sexes. Travaille actuellement sur Hannah Arendt et prépare un recueil de ses écrits.*

Pierre Legendre *est connu pour ses travaux sur le Droit et la psychanalyse. Il a notamment publié chez Fayard* ***Le désir politique de Dieu: Études sur les montages de l'État et du Droit*** *et* ***Le crime du caporal Lortie: Traité sur le Père.***



À PARAÎTRE

AUTOMNE 1990

Collection « Romanichels »
dirigée par
André Vanasse

Lise Tremblay

L'Hiver de pluie

Une nouvelle auteure à surveiller...

Collection « Pictographe »
dirigée par
Gaëtan Lévesque

Collectif

Outre ciels

La rencontre des toiles de Gilles Beauregard et des nouvelles de Denis Bélanger, Rachel Bouvet, Gaëtan Brulotte, Anne Dandurand et Pierre Karch.

En réédition, *Aucun chemin n'est sûr...* de Robert Charbonneau, suivi d'un commentaire de Pierre Vuillemin-Salducci

---

Collection « L'Ère nouvelle »
dirigée par
Pierre Karch

André Carpentier
De ma blessure atteint, et autres détresses

Diane-Monique Daviau
Dernier Accrochage

Daniel Gagnon
Circumnavigatrice

Daniel Sernine
Nuits blêmes

Collection « Études et documents »
dirigée par
Simon Harel

Bernard Andrès
Écrire au Québec: de la contrainte à la contrariété.
Essai sur la constitution des Lettres

Julia Bettinotti
(sous la direction de)
La Corrida de l'amour.
Le roman Harlequin

André Vanasse
Le Père, la Méduse et les fils castrés

La Fête de la nouvelle: les 4, 5 et 6 octobre.
À suivre...

Théâtre toujours recommencé

Wladimir Krysinski

MONTRÉAL

Gilles Maheu met encore une fois en scène Heiner Müller

Cette fois-ci il s'agit de *Rivage à l'abandon* que Carbone 14 et le Musée d'art contemporain de Montréal ont présenté du 14 février au 4 mars et au-delà, car la prolongation a été expressément demandée. Ce spectacle avec Pauline Julien, Marthe Turgeon, Pauline Vaillancourt et 18 figurants est à tous les égards remarquable. Une fois de plus, après *Hamlet-machine* du même Müller et du même Maheu, le spectateur ne peut pas s'empêcher de ressentir l'intuition profonde du théâtre ancien, du grand théâtre au souffle cosmique. Le travail de Maheu, c'est de la sculpture dans la matière résistante et fuyante du temps et du monde. Sa vision, nocturne et sombre, est pourtant joyeusement transthéâtrale et transhistorique. Je m'explique: la vision que Maheu soumet au spectateur est transthéâtrale dans la mesure où aucune esthétique particulière n'y est décisive ou prédominante. Gilles Maheu procède par une réécriture du théâtre classique. les incantations des pleureuses et les gestes rituels y sont de mise; les masques tragiques et les mythes si tangibles cèdent pourtant le pas au défilé des ombres historiques, des modernités éteintes ou prétentieuses, des violences toujours à l'affût. La vision de Maheu est aussi transhitorique car l'Histoire monumentale, les guerres et les chutes, les épisodes répétitifs des prises de pouvoir que traversent toutes les nations, tout cela ne constitue qu'une trame de tous les temps humains. Et le spectacle où se superposent des mythes et des perspectives, des amours et des fascismes le montre avec éclat. Müller est sans doute un des plus grands dramaturges contemporains. Son texte fragmenté, discontinu et allusif inspire de façon remarquable l'imaginaire scénique de Gilles Maheu. Le style du Müller, cette voix poétique et dialectique qui se promène en sourdine sur les ruines du monde et des mondes donne à réfléchir sur le pourquoi et le comment du théâtre. Fasciné par le mythe cruel de Médée et par la thématique de la colonisation dont l'actualité saute aux yeux, Gilles Maheu reconstruit un théâtre visionnaire et cathartique, un théâtre dont l'impact sur la conscience du spectateur soumis à l'hypocrysie et à la cruau-

té du politique ne peut être que salubre. Souhaitons que la reprise de ce *Rivage à l'abandon*, tout comme celle de *Hamlet-machine* et de *Dortoir* feront partie de la politique culturelle de Montréal.

La joie théâtrale et la lutte de Danielle Zana

Cela s'appelle *Et cependant la pluie tombe et les enfants jouent.* Ce n'est ni un spectacle, ni une soirée poétique. Et pourtant c'est du théâtre pur. Tragiquement, comiquement, ironiquement. Et par le chant. Et par la musique. Le travail de Danielle Zana avec le Groupe HYDRA se caractérise par une grande maîtrise et par une solidarité, que tous les spectateurs ont dû ressentir, avec le peuple chilien. Joué, récité, chanté entre le 14 et le 23 juin au Centre culturel Calixa-Lavallée, ce programme a quelque chose de profondément nouveau et de rafraîchissant à Montréal. Ainsi, rien d'étonnant que personne n'en ait parlé.

C'est sous le signe de la lutte, universelle et interminable, que Danielle Zana a situé sa mise en scène subtilement inventive. Se ressourçant à la poésie du combat et de la nostalgie chilienne, Danielle Zana a construit un scénario théâtral et vocal efficace. Tout d'abord, c'est une union de la musique andine et du corps humain. C'est aussi l'ironie, la présence du clown, du comportement clownesque et des marionnettes, figures figées qui théâtralisent la substance joueuse de cette poésie.

Ce qui frappe dans cette mise en théâtre de la poésie, c'est aussi la fidélité à l'humanisme inconditionnel que véhiculent aussi bien les paroles poétiques que l'imagination créatrice de Danielle Zana, ainsi que le jeu scénique des comédiens. Quelle belle symbolique! Deux soeurs québécoises: Andrée et Claudine Ouellet et deux frères chiliens Alejandro et José Antonio Venegas. Qui chantent et rythment la même idée, la même pensée en différentes versions: «Un homme est un homme où qu'il soit dans l'univers» «Un hombre es un hombre en qualquier parte del universo».

CARACAS

Le théâtre comme entreprise communautaire et sociale

Hospitalière et généreuse, Caracas a accueilli le 8e Festival international de théâtre (du 31 mars au 15 avril). Très grand et très international. Une vraie institution d'État. Avec un discours du président de la République vénézuélienne, un autre du ministre de la Culture et un autre encore de Carlos Gimenez, metteur en scène et directeur du festival. La cérémonie d'inauguration a eu quelque chose de grandiose et de spontanément théâtral. Et quand j'ai appris combien d'argent et de moyens la République vénézuélienne destinait au théâtre, j'ai eu un sursaut: le théâtre fait partie d'une entreprise communautaire et sociale.

À Caracas je me suis rendu à double titre. Comme participant d'un congrès international sur le théâtre moderne et sur l'avenir du théâtre. Et comme critique de *Vice Versa*. L'initiative de ce congrès revient à Fernando de Toro, notre compagnon de route canadien d'origine chilienne, fondateur de l'Institut international de recherches sur le théâtre latino-américain. Dans ce congrès remarquablement organisé, on a entendu des voix divergentes, mais toujours fidèles à la passion du théâtre. Aux participants européens, latino et nord-américains de ce congrès, j'ai parlé des horizons d'attente du théâtre contemporain. J'ai parlé, donc, de *Carbone 14* et du théâtre du futur tel qu'on peut le déduire de ses états actuels. J'ai parlé du *théâtre de l'opprimé* dont la théorie revient à Augusto Boal qui y voit une pratique de différents langages théâtraux (journalistique, mythique, rituel). Aux yeux des Latino-Américains présents au congrès, ce théâtre n'a plus d'avenir. Ils voudraient se tourner vers de nouvelles formes de théâtre, plus raffinées, plus théâtrales et moins politiques. Cela a donné lieu à des discussions parfois agitées.

Le festival lui-même a été d'une grande richesse de réalisations scéniques, avec la reprise des textes connus de Gogol, Brecht ou Genet, mis en scène selon des idées nouvelles, souvent originales mais parfois peu convaincantes. Comme par exemple *Les Bonnes* de Genet montées par l'ensemble Satyricon de Moscou. Joué par des hommes et mis en scène par Roman Viktiuk, ce spectacle est un bon exemple d'une *perestroïka* facile, voire naïve. Un mélange de somptuosité homosexuelle bourgeoise, qui ne jure que par la parure kitsch, et de musique très mélo. Le théâtre est réduit ici à son expression cérémonielle prise au sens très superficiel. S'y ajoute le ballet avec toutes sortes de pirouettes. En somme, une déréalisation maximale de ce qu'on pourrait appeler peut-être naïvement la profondeur du texte de Genet.

Une excellente mise en scène de *Terreur et misère du Troisième Reich* par le Théâtre du Nouveau Spectateur de Riga. Cet ensemble letton, jeune et enthousiaste, fait preuve d'une remarquable discipline scénique. La mise en scène d'Adolphe Shapiro est tout à fait ingénieuse: un discours ironique sur le fascisme, la férocité du système politique montrée dans le contexte social de la petite bourgeoisie allemande. Shapiro, qui pratique un théâtre antistalinien, met à profit tous les lieux communs politiques qui, dans les sociétés dictatoriales, devaient mobiliser les masses. Cet aspect sanitaire du spectacle crée des situations scéniques convaincantes avec de bons effets satiriques.

Ce 8e Festival théâtral de Caracas a confirmé l'actualité historique et politique de Brecht. L'Argentine (Teatro Nacional Cervantes) a présenté *Mère Courage* (mise en scène de Robert Sturua). Spectacle grave et pathétique. La fable dramatique, pourtant située au XVIIe siècle, est actualisée par Sturua. Elle devient un archétype de l'humain en situation agonique. Son actualité, semblent vouloir dire le metteur en scène et ses acteurs, est transhistorique et transculturelle.

Opéra de quat' sous, mis en scène par Manfred Welwerth, à l'opposé du sérieux et du tragique, est un spectacle musical et un amusement conçu à partir de l'affirmation de Brecht, abondamment citée, que le théâtre devrait faire plaisir aux spectateurs, tout comme à l'époque de Shakespeare. Le spectacle de Welwerth, secondé par Jürgen Kern, frappe par sa solidité et sa fidélité à Brecht avec tous les effets de distanciation possibles. C'est une synthèse du monumental et du quotidien qui met en valeur une théâtralité conventionnelle parfois un peu appuyée, mais toujours agréable à regarder. Une sorte de méta-réalisme symbolique conjugué à des effets humoristiques.

À noter encore: Le *Revisor* de Gogol, représenté par le théâtre Katona Jozsef Szinhaz de Budapest. Une production microréaliste, donc assez surréaliste, de Gogol.

Personne n'écrit au colonel (El Coronel no tiene quién le escriba) d'après la nouvelle de G.G. Marquez par l'ensemble Fundación Rajatabla, théâtre de recherche de Caracas dirigé par Carlos Giménez. Un spectacle des plus intéressants, symboliquement plongé dans l'insistance de la pluie. C'est un théâtre sur la mémoire, la vieillesse et l'angoisse auxquelles se superposent plus ou moins explicitement les symboliques latino-américaines.

Le Canada et le Québec ont été représentés par *Le Dortoir* de Gilles Maheu. On attendait l'arrivée du *Carbone 14* au moment où je quittais la capitale du Vénézuela. À sept heures du matin, il faisait à Caracas 27 degrés et les lumières des *barrios*, de ces maisons pauvres et éloignées du centre moderniste de la capitale, me rappelaient une fois de plus la division violente de l'espace latino-américain. Où donc est l'avenir du théâtre, me demandais-je en regagnant Montréal... □

VITTOGATTO

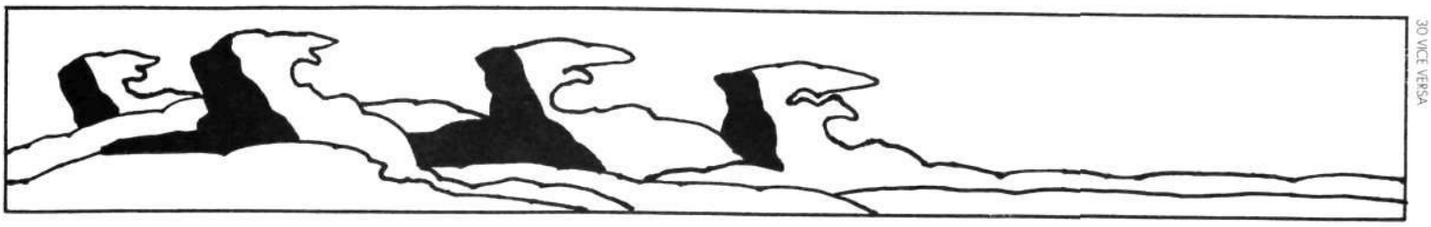
VITTOGATTO CHERCHE À S'ORIENTER.
OÙ EST LE NORD !? JE NE ME RECONNAIS PLUS !!

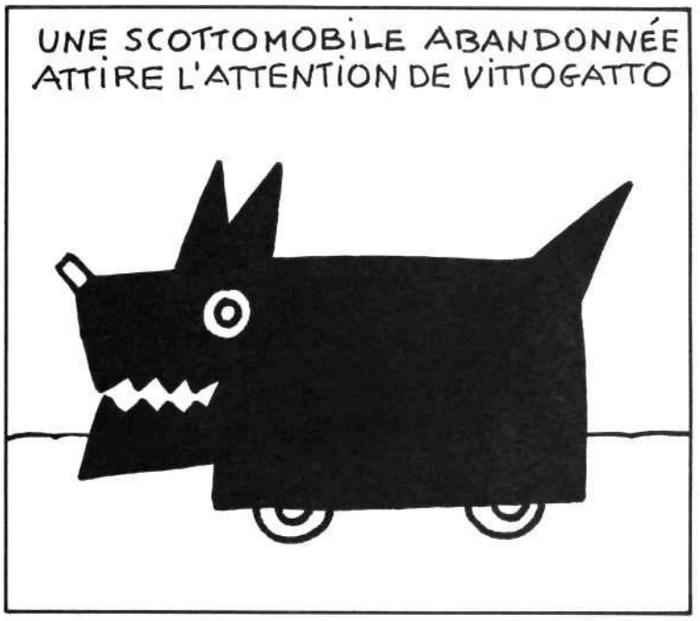
TIENS ! TIENS ! UN MORCEAU.... ??

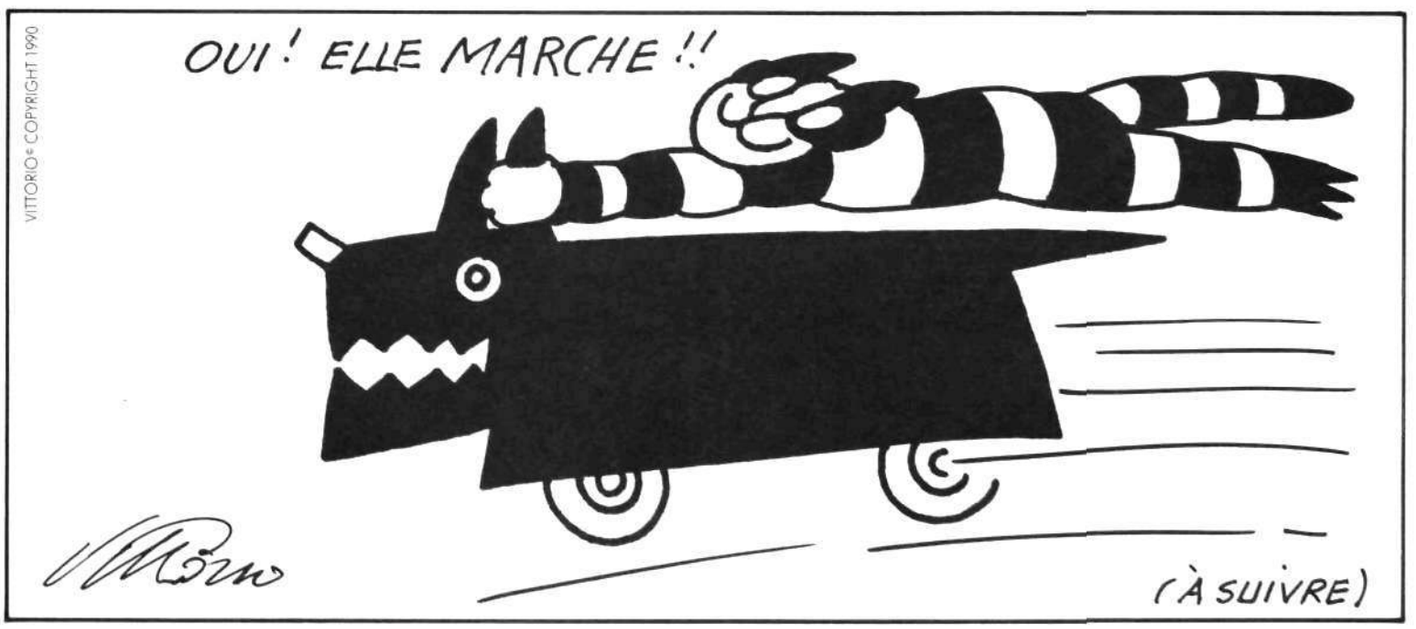
... D'AUTOROUTE INTACT ! L'ASPHALTE EST ENCORE CHAUD !!

AH ! LE SOUVENIR DES ANCIENS GESTES !

?!







VITTORIO© COPYRIGHT 1990

VICE VERSA 30

vice versa

RÉDACTION
Directeur
LAMBERTO TASSINARI

Adjoints à la rédaction
GIOVANNI CALABRESE NICOLAS VAN SCHENDEL

Directeur artistique
GIANNI CACCIA.

Responsables de section
Arts visuels: MARIE-JOSÉE THÉRRIEN
Bande Dessinée: VITTORIO
Cinéma: ANNA GURAL-MIGDAL
Danse: ALINE GÉLINAS
Environnement: TOM SHIVELY
Essai et théorie littéraire: RÉGINE ROBIN
Fiction: MARIE-JOSÉE THÉRIAULT
Le vice intelligent: BERNARD LÉVY
Livres en capsules: CHRISTIAN ROY
Musique: JEAN RENÉ
Poésie: ELETTRA BEDON
Société: MYRIAME EL YAMANI,
NICOLAS VAN SCHENDEL
Théâtre: WLADIMIR KRYSINSKI

À l'étranger
Bureau de Paris, directeur: FULVIO CACCIA
Tél: 43.66.48.68

Correspondants
Bologna: PAOLA PUCCINI
Bruxelles: PIERRE-YVES SOUCY
New York: PAOLO SPEDICATO; GIOSE RIMANELLI
Paris: ANNIE CHÉVREFILS DESBIOLLES
Roma: CAMILLO CARLI
Toronto: DOMENICO D'ALESSANDRO
Los Angeles: PASQUALE VERDICCHIO

Ont participé à ce numéro
Fulvio Caccia, Paul Chamberland, Bernard Charbonneau, Domenico D'Alessandro, Pierre Dansereau, John Grande, Anna Gura-Migdal, Bernard Lévy, Wladimir Krysinski, Nicola Licciardello, Edgar Morin, Christian Roy, Tom Shively, Yves Vaillancourt, Vittorio, Jean-Philippe Waaub

Correction
Liette Beaulieu
Michel Rudel-Tessier

Illustrateurs
Normand Cousineau, Alain Reno

ADMINISTRATION
Comité consultatif
CÉLIA BENGIO
LORRAINE BOJSVENUE
GIANNI CACCIA
DOMINIQUE DE PASQUALE
LAMBERTO TASSINARI

Secrétaire administrative
DIANE PUGLIESE

Publicité et promotion
GHYSLAINE LAFRENIÈRE
Tél.: (514) 939-6479

Abonnements
NICOLAS VAN SCHENDEL
Tél.: (514) 939-6479

PRODUCTION TECHNIQUE
Photocomposition et montage
CONCEPT MÉDIATEXTE INC
Tél.: (514) 272-9545

Impression
GROUPE LITHO GRAPHIQUE
Tél.: (514) 331-0370

Date de parution
SEPTEMBRE 1990
Magazine transculturel publié cinq fois par année par les Éditions Vice Versa Inc.
C.P. 127, Succ. St-Henri, Montréal, Qc, Canada
H4C 3M3
Tél.: (514) 939-6479

Distribution
LES MESSAGERIES DYNAMIQUES (Québec)
Tél.: (514) 332-0680;
E.M. PRESS (Ouest canadien et Maritimes) Tél.: (514) 374-9811
QUÉBEC-LIVRES (en libraine) Tél.: (514) 327-6900
NAVILLE S.A. (Suisse) Tél.: (0220435600)

Envoi aux abonnés: Château des Lettres
Tél.: (514) 276-2493

Dépôt légal
Bibliothèques du Canada et du Québec
Troisième trimestre 1990
Courrier de deuxième classe
Enregistrement No 6385
Envoyer tout changement d'adresse à: Vice Versa, C.P. 127, Succ. St-Henri, Montréal, Qc, Canada H4C 3M3. La rédaction est responsable du choix des textes qui paraissent dans le magazine, mais les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs. Vice Versa bénéficie de subventions du ministère des Affaires culturelles, du Conseil des Arts du Canada ainsi que du ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration. Vice Versa est membre de l'AEPCQ. Vice Versa n'est pas responsable des documents qui lui sont adressés.
ISSN: 0821-6827

Livres en capsules

L'horreur intérieure: les films de David Cronenberg. Dossier réuni par Piers Handling et Pierre Véronneau. Traduction: Alain N. Moffat (et Pierre Véronneau). Montréal, la Cinémathèque québécoise; Paris, les Éditions du Cerf, collection «7e Art» dirigée par Guy Hennebelle, 1990, 262 p., 20$.

Lancée le 11 avril dernier en présence du cinéaste à la Cinémathèque québécoise, cette mise à jour sous ses auspices de *The Shape of Rage — The Films of David Cronenberg* (Toronto, 1983) constitue désormais l'ouvrage de référence sur celui qui est au Canada ce que Bergman est à la Suède: son classique du cinéma mondialement connu et admiré. Venu du cinéma expérimental, le «maître de l'épouvante» (révélé par ses films montréalais *Frisson* et *Rage* dans les années 70, avant la consécration par *Scanners*, *The Fly*, etc.) a renouvelé le genre (avant de le transcender dans son dernier film *Dead Ringers*) en s'en servant pour articuler avec une rigueur et une cohérence remarquables un questionnement philosophique très poussé sur la dualité et l'interdépendance de l'esprit et du corps, et sur les mutations dont elles sont l'occasion dans une société technologique post-moderne qui perturbe et exacerbe ces données de base de la condition humaine, incarnée et mortelle. Cronenberg explique sa démarche artistique et intellectuelle dans un long et passionnant entretien sur ses films, qui sont analysés ensuite un à un par William Beard (jusqu'à *Videodrome*, 1982) et Véronneau (depuis *The Dead Zone*, 1983). Des études par Handling et d'autres importants critiques canadiens alimentent l'inépuisable réflexion autour de cet oeuvre riche et touffu, à laquelle une bibliographie et une filmographie fournissent d'utiles repères pratiques. Les traductions françaises laissent toutefois beaucoup à désirer.

Christian Roy

Chimères. Revue trimestrielle dirigée par Gilles Deleuze et Félix Guattari. Mai 1990, no 8, 144 pages. 100 FF, abonnements étranger: 400 FF c/o Ana de Staal, 165 rue d'Alésia, 75014 Paris.

La nouvelle formule de cette revue de psychanalyse et de recherches en sciences humaines fait le pari de briser l'isolement des laboratoires entre eux et par rapport aux événements sociaux, économiques et politiques de notre temps, s'adressant à tous ceux qui, «au-delà des illusions sans avenir» (comme sur le plan théorique la tentation scientiste), «restent sensibles aux exigences éthiques et esthétiques d'un engagement», transmises à même «la circulation de concepts nomades» dans les deux grands volets monographique et culturel de cette revue. «*Chimères* pourrait être à la fois monstre et illusion, mélange et métissage, Utopie et prolifération», nous dit-on en présentation de ce numéro exceptionnellement sage presque entièrement consacré, à part les rubriques «Politiques» («Rumeur et langue de bois, à propos de l'hiver roumain» par Véronique Nahoum-Grappe) et «Concept» («Les conditions de la question: qu'est-ce que la philosophie?» – justement la création de concepts, selon Deleuze), aux textes d'un colloque sur la subjectivité organisé par la revue en juin 1989, parmi lesquels on relèvera celui de Paul Virilio sur la «Vitesse, vieillesse du monde», «Computo, ergo sum» d'Edgar Morin sur le sujet comme auto-éco-référence, et ces considérations de Guattari sur les dispositifs de subjectivation: «La refondation du politique devra passer par les dimensions esthétiques qui sont impliquées dans les trois écologies de l'environnement, du socius et de la psyché.» À suivre: on nous promet que «les "monstres" débarqueront dès septembre».

Christian Roy

Le Nozze Di Cadmo e Armonia. Roberto Calasso. Milano, Adelphi Edizioni, 1988. 465 pagine.

Di Cadmo e Armonia, al cui banchetto di nozze intervennero gli dei dell'Olimpo, R. Calasso fa appena cenno nel terzo capitolo, e ne parla diffusamente (parafrasando le *Dionisiache* di Nonno) nell'ultimo. Ma i personaggi e l'episodio non sono che un dettaglio di un vasto e complesso arazzo di cui non si sa se colpisca di più l'abbondanza e la ricchezza delle scene o l'impressione di assistere al lavoro del tessitore, all'andare avanti e indietro della spola.

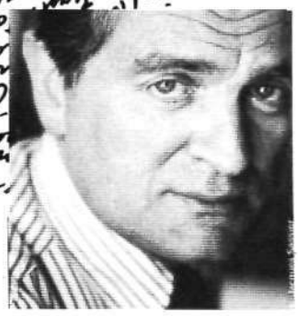
Come Zeus che, all'origine del tempo, dovette inghiottire tutto quello che vagava nel mondo per poi vomitarlo alla luce, finché «apparve l'apparire», Calasso sembra aver letto tutti coloro che hanno scritto di mitologia greca, dagli autori antichi ai più recenti, al fine di creare il suo libro. Lo straordinario è che esso si legge come un romanzo i cui personaggi si incrociano, si riincontrano, in una storia dalle molte varianti.

L'autore paragona il mito a una stoffa che, anche ai nostri giorni, se pure «tagliuzzata», ci avvolge. Questo può spiegare il fascino che *Le nozze di Cadmo e Armonia* esercita.

Elettra Bedon

Le Tourbillon Romanesque

Ce n'est pas pour me vanter mais ce n'est pas une vie. Mais ce n'est pas ma faute, je fais de mon mieux, le plus mal possible, goguenard et égrillard...



Réjean Ducharme
Dévadé

Philippe Labro
Le petit garçon

Pierrette Fleutiaux
Nous sommes éternels

Marie Nimier
Anatomie d'un chœur

Marie Redonnet
Silsie

Claude Brami
Parfum des étés perdus

Nos horizons les plus lointains, à terre, déjà.

NOUS AVONS L'HABITUDE DE REGARDER LOIN, MÊME À TERRE. EN TANT QUE COMPAGNIE NATIONALE, NOUS AVONS PRIS UN ENGAGEMENT PRÉCIS ENVERS L'ITALIE: CELUI D'EN SOUTENIR L'IMAGE DANS LE MONDE, ET DE REPRÉSENTER, PARTOUT OÙ NOUS SOMMES, LES MEILLEURES VALEURS ITALIENNES, POUR ATTIRER DE CETTE FAÇON LES VOYAGEURS VERS L'ITALIE. CONCRÈTEMENT, NOUS AVONS MIS NOS RESSOURCES AU SERVICE DU PATRIMOINE ARTISTIQUE ET CULTUREL DE LA NATION, EN COLLABORANT À SA DIFFUSION. AINSI, NOUS AVONS TRANSPORTÉ LES OEUVRES DE CARAVAGGIO AU MUSÉE METROPOLITAIN DE NEW YORK NOUS AVONS COMMANDITÉ LES EXPOSITIONS DE TIEPOLO ET TITIEN, ET NOUS AVONS CONTRIBUÉ À LA RESTAURATION DES BRONZES DES GUERRIERS DE RIACE ET DU MARC AURÉLE. ENFIN, À ASSISI, NOUS AVONS ORGANISÉ L'EXPOSITION PERMANENTE DE LA COLLECTION PERKINS. IL Y A LÀ UNE CONTRIBUTION AU DÉCOLLAGE ITALIEN.

JWT

NOUS METTONS L'ITALIE À LA PORTÉE DU MONDE.